ZAYDE,

HISTOIRE ESPAGNOLE.

~~Par M. DE SEGRAIS,~~
~~de l'Academie Françoise.~~
Par Mme de La Fayette

Avec un Traité de l'Origine des Romans.

Par M. HUET, *Evêque d'Avranches.*

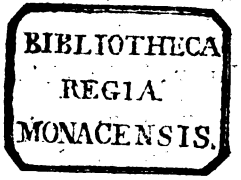
Nouvelle Edition revuë & corrigée par l'Auteur.

TOME PREMIER.

A AMSTERDAM,
Chez les Héritiers
D'ANTOINE SCHELTE.

M. DCC.

Digitized by Google



Autres livres à télécharger sur le site
https://abbassa.wordpress.com

Digitized by Google

LETTRE
DE
MONSIEUR HUET,
A MONSIEUR
DE SEGRAIS.

De l'Origine des Romans.

VOSTRE curiosité est bien raisonnable, & il sied bien de vouloir sçavoir l'origine des Romans à celuy qui entend si parfaitement l'art de les faire. Mais je ne sçay, Monsieur, s'il me sied bien aussi d'entreprendre de satisfai-

Digitized by Google

re vôtre desir. Je suis sans Livres : J'ay presentement la tête remplie de toute autre chose ; & je connois combien cette recherche est embarrassante. Ce n'est ni en Provence, ni en Espagne, comme plusieurs le croyent, qu'il faut espérer de trouver les premiers commencemens de cet agreable amusement des honnêtes paresseux : il faut les aller chercher dans des païs plus éloignez, & dans l'antiquité la plus reculée. Je feray pourtant ce que vous souhaitez ; car comme nôtre ancienne & étroite amitié vous donne droit de me demander toutes choses, elle m'ôte aussi la liberté de vous rien refuser.

Autrefois sous le nom de Romans on comprenoit, non seulement ceux qui étoient écrits en Prose, mais plus souvent encore ceux qui étoient écrits en Vers. Le Giraldi & le Pigna son disciple dans leurs Traitez *De Romanzi*, n'en reconnoissent presque point d'autres, & donnent le Boiardo, & l'Arioste pour modeles. Mais aujourd'huy l'usage contraire a prévalu, & ce que l'on appelle proprement Romans sont des fictions d'avantures amoureuses, écrites en Prose avec art, pour le plaisir & l'instru-

Digitized by Google

ſtruction des Lecteurs. Je dis des fictions, pour les diſtinguer des Hiſtoires veritables. J'ajoute, d'avantures amoureuſes, parce que l'amour doit être le principal ſujet du Roman. Il faut qu'elles ſoient écrites en Proſe, pour eſtre conformes à l'uſage de ce ſiécle. Il faut qu'elles ſoient écrites avec art, & ſous de certaines regles; autrement ce ſera un amas confus, ſans ordre & ſans beauté. La fin principale des Romans, ou du moins celle qui le doit eſtre, & que ſe doivent propoſer ceux qui les compoſent, eſt l'inſtruction des Lecteurs, à qui il faut toujours faire voir la vertu couronnée; & le vice châtié. Mais comme l'eſprit de l'homme eſt naturellement ennemy des enſeignemens, & que ſon amour propre le revolte contre les inſtructions, il le faut tromper par l'appas du plaiſir, & adoucir la ſeverité des preceptes, par l'agrément des exemples, & corriger ſes défauts en les condamnant dans un autre. Ainſi le divertiſſement du Lecteur, que le Romancier habile ſemble ſe propoſer pour but, n'eſt qu'une fin ſubordonnée à la principale, qui eſt l'inſtruction de l'eſprit, & la correc-

Digitized by Google

ction des mœurs: & les Romans ſont plus ou moins reguliers, ſelon qu'ils s'éloignent plus ou moins de cette définition & de cette fin. C'eſt ſeulement de ceux-là que je prétens vous entretenir: & je crois auſſi que c'eſt-là que ſe borne vôtre curioſité.

Je ne parle donc point ici des Romans en Vers, & moins encore des Poëmes Epiques, qui outre qu'ils ſont en Vers, ont encore des differences eſſentielles qui les diſtinguent des Romans: quoy qu'ils ayent d'ailleurs un tres-grand rapport, & que ſuivant la maxime d'Ariſtote, qui enſeigne que le Poëte eſt plus Poëte par les fictions qu'il invente, que par les Vers qu'il compoſe, on puiſſe mettre les faiſeurs de Romans au nombre des Poëtes. Petrone dit que les Poëmes doivent s'expliquer par de grands détours, par le miniſtere des Dieux, par des expreſſions libres & hardies, de ſorte qu'on les prenne plutôt pour des Oracles, qui partent d'un eſprit plein de fureur, que pour une narration exacte & fidelle: les Romans ſont plus ſimples, moins élevez, moins figurez dans l'invention & dans l'expreſſion. Les Poëmes

mes ont plus du merveilleux, quoy que toujours vray-semblables : les Romans ont plus du vray-semblable, quoy qu'ils ayent quelquefois du merveilleux. Les Poëmes sont plus reglez, & plus châtiez dans l'ordonnance, & reçoivent moins de matiere, d'évenemens, & d'Episodes: les Romans en reçoivent davantage, parce qu'étans moins élevez & moins figurez, ils ne tendent pas tant l'esprit, & le laissent en estat de se charger d'un plus grand nombre de differentes idées. Enfin les Poëmes ont pour sujet une action militaire ou politique, & ne traitent l'amour que par occasion : les Romans au contraire ont l'amour pour sujet principal, & ne traitent la politique & la guerre que par incident. Je parle des Romans reguliers, car la plûpart des vieux Romans François, Italiens, & Espagnols sont bien moins amoureux que militaires. C'est ce qui a fait croire à Giraldi que le nom de Roman vient d'un mot Grec qui signifie la force & la valeur ; parce que ces Livres ne sont faits que pour vanter la force & la valeur des Paladins : mais Giraldi s'est abusé en cela, comme vous verrez

dans la ſuite. Je ne comprens point icy non plus ces Hiſtoires qui ſont reconnuës pour avoir beaucoup de fauſſetez, telles que ſont celle d'Herodote, qui pourtant en a bien moins que l'on ne croit, la Navigation d'Hannon, la vie d'Apollonius écrite par Philoſtrate, & pluſieurs ſemblables. Ces Ouvrages ſont veritables dans le gros, & faux ſeulement dans quelques parties : les Romans au contraire ſont veritables dans quelques parties, & faux dans le gros. Les uns ſont des veritez mêlées de quelques fauſſetez, les autres ſont des fauſſetez mêlées de quelques veritez. Je veux dire que la verité tient le deſſus dans ces Hiſtoires, & que la fauſſeté prédomine tellement dans les Romans, qu'ils peuvent même eſtre entierement faux, & en gros & en détail. Ariſtote enſeigne que la Tragedie dont l'argument eſt connu, & pris dans l'Hiſtoire, eſt la plus parfaite : par ce qu'elle eſt plus vray-ſemblable que celle dont l'argument eſt nouveau, & entierement controuvé : & neanmoins il ne condamne pas cette derniere. Sa raiſon eſt, qu'encore que l'argument d'une Tragedie ſoit tiré

de l'Hiſtoire, il eſt pourtant ignoré de la plûpart des Spectateurs, & nouveau à leur égard, & que cependant il ne laiſſe pas de divertir tout le monde. Il faut dire la même choſe des Romans, avec cette diſtinction toutefois, que la fiction totale de l'argument eſt plus recevable dans les Romans dont les Acteurs ſont de mediocre fortune, comme dans les Romans Comiques, que dans les grands Romans dont les Princes & les Conquerans ſont les Acteurs, & dont les avantures ſont illuſtres & mémorables: parce qu'il ne ſeroit pas vray-ſemblable que de grands évenemens fuſſent demeurez cachez au monde, & negligez par les Hiſtoriens: & la vray-ſemblance, qui ne ſe trouve pas toujours dans l'Hiſtoire, eſt eſſentielle au Roman. J'exclus auſſi du nombre des Romans de certaines Hiſtoires entierement controuvées, & dans le tout & dans les parties, mais inventées ſeulement au défaut de la verité. Telles ſont les origines imaginaires de la plûpart des Nations, & même des plus barbares. Telles ſont encore ces Hiſtoires ſi groſſierement ſuppoſées par le

Digitized by Google

Moine Annius de Viterbe, qui ont merité l'indignation ou le mépris de tous les Sçavans. Je mets la même difference entre les Romans, & ces ſortes d'Ouvrages, qu'entre ceux qui par un artifice innocent ſe traveſtiſſent & ſe maſquent pour ſe divertir en divertiſſant les autres; & ces ſcelerats qui prenant le nom & l'habit de gens morts ou abſens, uſurpent leur bien à la faveur de quelque reſſemblance. Enfin je mets auſſi les Fables hors de mon ſujet: car les Romans ſont des fictions de choſes qui ont pû eſtre, & qui n'ont point eſté: & les Fables ſont des fictions de choſes qui n'ont point eſté, & n'ont pû eſtre.

Aprés eſtre convenus des Ouvrages qui meritent proprement le nom de Romans, je dis que l'invention en eſt dûë aux Orientaux; je veux dire aux Egyptiens, aux Arabes, aux Perſes, & aux Syriens. Vous l'avoüerez ſans doute, quand je vous auray montré que la plûpart des grands Romanciers de l'antiquité ſont ſortis de ces peuples. Clearque qui avoit fait des Livres d'Amour, étoit de Cilicie, Province voiſine de Syrie. Iamblique qui a écrit les Avan-

Digitized by Google

vantures de Rhodanés & de Sinonis, étoit né de parens Syriens, & fut élevé à Babylone. Heliodore, Auteur du Roman de Theagene & de Chariclée, étoit d'Emese ville de Phenicie. Lucien qui a écrit la Metamorphose de Lucius en Asne, étoit de Samosate capitale de Comagene Province de Syrie. Achillés Tatius, qui nous a appris les Amours de Clitophon & de Leucippe, étoit d'Alexandrie d'Egypte. L'Histoire fabuleuse de Barlaam & de Josaphat a été composée par S. Jean de Damas capitale de Syrie. Damascius qui avoit fait quatre Livres de Fictions, non seulement incroyables comme il les avoit intitulées, mais même grossieres & éloignées de toute vray-semblance, comme l'assure Photius, étoit aussi de Damas. Des trois Xenophons Romanciers dont parle Suidas, l'un étoit d'Antioche de Syrie, & l'autre de Chypre, Isle voisine de la même contrée. De sorte que tout ce païs merite bien mieux d'estre appellé le païs des Fables, que la Grece, où elles n'ont été que transplantées, mais où elles ont trouvé le terroir si bon, qu'elles y ont admirablement bien pris racine.

Digitized by Google

Auſſi à peine eſt-il croyable combien tous ces peuples ont l'eſprit poëtique, inventif, & amateur des fictions ; tous leurs diſcours ſont figurez ; ils ne s'expliquent que par allegories ; leur Theologie, leur Philoſophie, & principalement leur Politique & leur Morale, ſont toutes enveloppées ſous des fables & des paraboles.

Les Hieroglyphes des Egyptiens font voir à quel point cette nation étoit myſterieuſe. Tout s'exprimoit chez eux par images ; tout y étoit déguiſé ; leur Religion étoit toute voilée ; on ne la faiſoit connoître aux profanes, que ſous le maſque des fables, & on ne levoit ce maſque que pour ceux qu'ils jugeoient dignes d'eſtre initiez dans leurs myſteres. Herodote dit que les Grecs avoient pris d'eux leur Theologie Mythologique, & il rapporte des contes qu'il avoit appris des Preſtres d'Egypte, & que tout credule & fabuleux qu'il eſt luy-même, il rapporte comme des ſornettes. Ces ſornettes ne laiſſoient pas d'eſtre agreables, & de toucher fort l'eſprit curieux des Grecs, comme Heliodore le témoigne, gens deſireux d'apprendre, & amateurs des nou-

Digitized by Google

nouveautez. Et ce fut ſans doute de ces Preſtres que Pythagore & Platon, aux voyages qu'ils firent en Egypte, apprirent à traveſtir leur Philoſophie, & à la cacher dans l'ombre des myſteres & des déguiſemens.

Pour les Arabes, ſi vous conſultez leurs Ouvrages, vous n'y trouverez que metaphores tirées par les cheveux, que ſimilitudes & que fictions. Leur Alcoran eſt de cette ſorte. Mahomet dit qu'il l'a fait *ainſi*, afin que les hommes puſſent aiſément l'apprendre, & plus difficilement l'oublier. Ils ont traduit les Fables d'Eſope en leur langue, & quelques-uns d'entr'eux en ont compoſé de ſemblables. Ce Locman ſi renommé dans tout l'Orient, n'étoit autre qu'Eſope. Ses Fables que les Arabes ont ramaſſées en un volume fort ample, luy acquirent tant d'eſtime parmy eux, que l'Alcoran vante ſon ſçavoir dans un Chapitre, qui pour cela eſt intitulé du nom de Locman. Les vies de leurs Patriarches, de leurs Prophetes, & de leurs Apôtres ſont toutes fabuleuſes. Ils font leurs delices de la Poëſie, & c'eſt l'étude la plus ordinaire de leurs

beaux esprits. Cette inclination ne leur est pas nouvelle : elle les possedoit même devant Mahomet, & ils ont des Poëmes de ce temps-là. Erpenius assure que tout le reste du monde ensemble n'a point eu tant de Poëtes que la seule Arabie. Ils en content soixante ; qui sont entr'eux comme les Princes de la Poësie, & qui ont de grandes troupes de Poëtes sous eux. Les plus habiles ont traité l'Amour en des Eglogues, & quelques-uns de leurs Livres sur cette matiere ont passé en Occident. Plusieurs de leurs Califes n'ont pas tenu la Poësie indigne de leur application. Abdalla l'un d'entr'eux s'y signala, & fit un Livre de Similitudes, comme rapporte Elmacin. C'est des Arabes, à mon avis, que nous tenons l'art de rimer, & je vois assez d'apparence que les vers Leonins ont esté faits à l'exemple des leurs : car il ne paroist point que les rimes eussent cours dans l'Europe avant l'entrée de Taric & de Muça en Espagne, & l'on en vit quantité dans les siecles suivans, quoy qu'il me fust aisé de vous faire voir d'ailleurs, que les vers rimez ne furent pas tout-à-

fait

Digitized by Google

fait inconnus aux anciens Romains.

Les Perſes n'ont point cedé aux Arabes en l'art de mentir agreablement : car encore que le menſonge leur fuſt autrefois fort odieux dans l'uſage de la vie, & qu'ils ne défendiſſent rien à leurs enfans avec tant de ſeverité ; neanmoins il leur plaiſoit infiniment dans les livres & dans le commerce des Lettres ; ſi toutefois les fictions ſe doivent appeller menſonges. Pour en tomber d'accord, il ne faut que lire les avantures fabuleuſes de leur Legiſlateur Zoroaſtre. Strabon dit que les Maîtres parmy eux donnoient à leurs diſciples des preceptes de Morale enveloppez de fictions. Il dit en un autre endroit que l'on n'ajoute pas beaucoup de foy aux anciennes Hiſtoires des Perſes, des Medes, & des Syriens, à cauſe de l'inclination que leurs Ecrivains avoient à conter des fables : car voyant que ceux qui en écrivoient de profeſſion étoient en eſtime, ils crurent qu'on prendroit plaiſir à lire des relations fauſſes & controuvées, ſi elles étoient écrites en forme d'Hiſtoires. Les Fables d'Eſope ont eſté ſi fort à leur gouſt, qu'ils ſe ſont appro-

prié

prié l'Auteur. C'eſt ce même Locman de l'Alcoran, dont je vous ay parlé, qui eſt ſi renommé parmy tous les peuples du Levant, qu'ils ont voulu dérober à la Phrygie l'honneur de ſa naiſſance, & ſe l'attribuer : car les Arabes diſent qu'il étoit de la race des Ebreux, & les Perſes diſent qu'il étoit Arabe noir, & qu'il paſſa ſa vie dans la ville de Caſwin, qui étoit l'Arſacie des Anciens. D'autres au contraire, voyant que ſa vie écrite par Mirkond a beaucoup de rapport avec celle d'Eſope, que Maximus Planudés nous a laiſſée, & ayant remarqué que comme les Anges donnent la ſageſſe à Locman dans Mirkond, Mercure donne la Fable à Eſope dans Philoſtrate, ils ſe ſont perſuadez que les Grecs avoient dérobé Locman aux Orientaux, & en avoient fait leur Eſope. Ce n'eſt pas icy le lieu d'approfondir cette queſtion : je diray ſeulement en paſſant, qu'il faut ſe ſouvenir de ce que dit Strabon, que les Hiſtoires de ces peuples d'Orient ſont pleines de menſonges, qu'ils ſont peu exacts & peu fideles, & qu'il eſt aſſez vray-ſemblable qu'ils ont été fabuleux en parlant de l'Auteur & de

Digitized by Google

de l'origine des Fables, comme en tout le reſte ; que les Grecs ſont plus diligens & de meilleure foy dans la Chronologie & dans l'Hiſtoire ; & que la conformité du Locman de Mirkond avec l'Eſope de Planudes & de Philoſtrate, ne prouve pas davantage qu'Eſope ſoit Locman, qu'elle prouve que Locman ſoit Eſope. Les Perſes ont donné à Locman le ſurnom de Sage, parce qu'en effet Eſope a été mis au nombre des Sages : ils diſent qu'il étoit profondement ſçavant dans la Medecine, qu'il y trouva des ſecrets admirables, & entr'autres celuy de faire revivre les morts. Ils ont ſi bien gloſé, paraphraſé, & augmenté ſes Fables, qu'ils en ont fait comme les Arabes un tres-gros Volume, dont on voit un exemplaire dans la Bibliotheque du Vatican. Sa reputation a paſſé juſques en Egypte & dans la Nubie, où ſon nom & ſon ſçavoir ſont en grande veneration. Les Turcs d'aujourd'huy n'en font pas moins de cas, & croyent comme Mirkond, qu'il a vécu du temps de David : en quoy, s'il eſt veritablement Eſope, & s'il faut ajouter foy à la Chronologie Grecque, ils ſe trompent d'en-

vi-

viron quatre cens cinquante ans ; mais les Turcs n'y regardent pas de si prés. Cela conviendroit mieux à Heſiode, qui fut contemporain de Salomon, & à qui ſuivant le rapport de Quintilien, on doit la gloire de la premiere invention des Fables, que l'on a attribuée à Eſope. Il n'y a point de Poëtes qui égalent les Perſes en la licence qu'ils ſe donnent de mentir dans les Vies de leurs Saints, ſur l'origine de leur Religion, & dans leurs Hiſtoires. Ils ont tellement défiguré celles dont nous ſçavons la verité par les relations des Grecs & des Romains, qu'on ne les reconnoiſt pas. Et même degenerant de cette loüable averſion qu'ils avoient autrefois contre ceux qui ſe ſervoient du menſonge pour leurs intereſts, ils s'en font aujourd'huy un honneur. Ils aiment paſſionnément la Poëſie ; c'eſt le divertiſſement des Grands & du Peuple : le principal manqueroit à un regal, ſi la Poëſie y manquoit. Auſſi tout y eſt plein de Poëtes, qui ſe font remarquer par leurs habillemens extraordinaires. Leurs Ouvrages de galanterie, & leurs Hiſtoires amoureuſes ont été celebres, & découvrent l'eſprit

prit Romancier de cette nation.

Les Indiens même voisins des Perses avoient l'esprit porté comme eux aux inventions fabuleuses. Sandabèr Indien avoit composé des Paraboles, qui ont été traduites par les Ebreux, & que l'on trouve encore aujourd'huy dans les Bibliotheques des curieux. Le Pere Pouffin Jesuite, a joint à son Pachymere, qu'il a fait imprimer depuis peu à Rome, un Dialogue entre Absalom Roy des Indes, & un Gymnosophiste, sur diverses questions de Morale, où ce Philosophe ne s'explique que par paraboles & par fables à la maniere d'Esope. La préface porte que ce Livre avoit été composé par les plus sçavans de cette nation, & qu'il étoit soigneusement gardé dans le Tresor des Chartes du Royaume; que Perzoës, Medecin de Chosroës Roy de Perse, le traduisit d'Indien en Persan, un autre de Persan en Arabe, & Simeon Sethi d'Arabe en Grec. Ce Livre est si peu different des Apologues qui portent le nom de l'Indien Pilpay, & qui ont paru en François depuis quelques années, qu'on ne peut pas douter qu'il n'en soit l'Original ou la Copie: car on dit,

dit que ce Pilpay fut un Bramin, qui eut part aux grandes affaires & au gouvernement de l'Etat des Indes ſous le Roy Dabchelin; qu'il renferma toute ſa Politique & toute ſa Morale dans ce Livre qui fut conſervé par les Rois des Indes comme un tréſor de ſageſſe & d'érudition; que la reputation de ce Livre étant allée juſqu'à Nouchirevon Roy de Perſe, il en eut adroitement une Copie par le moyen de ſon Medecin qui le traduiſit en Perſan; que le Calife Abujafar Almanſor le fit traduire de Perſan en Arabe, & un autre d'Arabe en Perſan; & qu'aprés toutes ces traductions Perſiennes on en fit encore une nouvelle, differente des précedentes, ſur laquelle on a fait la Françoiſe. Certainement qui lira l'Hiſtoire des prétendus Patriarches des Indiens Brammon & Bremmaw, de leurs deſcendans, & de leurs peuplades, ne cherchera point d'autre preuve de l'amour de ce peuple pour les fables. Je croirois donc volontiers que quand Horace a appellé fabuleux le fleuve Hydaſpe, qui a ſa ſource dans la Perſe, & ſon embouchure dans les Indes, il a voulu dire qu'il commence & qu'il finit

ſa.

Digitized by Google

ſa courſe parmi des peuples fort adonnez aux feintes & aux déguiſemens.

Ces feintes & ces paraboles que vous avez vûës profanes dans les nations dont je viens de vous parler, ont été ſanctifiées dans la Syrie. Les Auteurs Sacrez s'accommodant à l'eſprit des Juifs, s'en ſont ſervis pour exprimer les inſpirations qu'ils recevoient du Ciel. L'Ecriture ſainte eſt toute énigmatique. Les Talmudiſtes ont crû que le Livre de Job n'eſt qu'une parabole de l'invention des Ebreux. Ce Livre, celuy de David, les Proverbes, l'Eccleſiaſte, le Cantique des Cantiques, & tous les autres Cantiques ſacrez ſont des Ouvrages Poëtiques, pleins de figures, qui paroîtroient hardies & violentes dans nos écrits, & qui ſont ordinaires dans ceux de cette nation. Le Livre des Proverbes eſt autrement intitulé les Paraboles, parce que les Proverbes de cette ſorte, ſelon la définition de Quintilien, ne ſont que des fictions ou Paraboles en racourcy. Le Cantique des Cantiques eſt une piece dramatique, où les ſentimens paſſionnez de l'Epoux & de l'Epouſe ſont exprimez d'une maniere

Digitized by Google

niere ſi tendre & ſi touchante, que nous en ſerions charmez, ſi ces expreſſions & ces figures avoient un peu plus de rapport avec nôtre genie; ou que nous puſſions nous défaire de cette injuſte préoccupation qui nous fait deſaprouver tout ce qui s'éloigne tant ſoit peu de nos mœurs. En quoy nous nous condamnons nous-mêmes, ſans nous en appercevoir; puis que nôtre legereté ne nous permet pas de perſeverer long-temps dans les mêmes coutumes. Nôtre Seigneur luy-même ne donne preſque point de preceptes aux Juifs que ſous le voile des Paraboles. Le Talmud contient un million de Fables, toutes plus impertinentes les unes que les autres: pluſieurs Rabbins les ont depuis expliquées, conciliées, ou ramaſſées dans des Ouvrages particuliers, & ont compoſé d'ailleurs beaucoup de Poëſies, de Proverbes, & d'Apologues. Les Cypriots, & les Ciliciens voiſins de la Syrie ont inventé de certaines fables qui portoient le nom de ces peuples: & l'habitude que les Ciliciens en leur particulier avoient au menſonge a été décriée par un des plus anciens proverbes qui ayent eu cours dans la

Gre-

Grece. Enfin les fables étoient en ſi grande vogue dans toutes ces contrées, que parmy les Aſſyriens & les Arabes, ſelon le témoignage de Lucien, il y avoit de certains perſonnages, dont la ſeule profeſſion étoit d'expliquer les fables ; & ces gens menoient une vie ſi reglée, qu'ils vivoient beaucoup plus long-temps que les autres hommes.

Mais il ne ſuffit pas d'avoir découvert la ſource des Romans, il faut voir par quels chemins ils ſe ſont répandus dans la Grece & dans l'Italie ; & s'ils ont paſſé de là juſqu'à nous, ou ſi nous les tenons d'ailleurs. Les Ioniens, peuples de l'Aſie mineure, s'étant élevez à une grande puiſſance, & ayant acquis beaucoup de richeſſes, s'étoient plongez dans le luxe, & dans les voluptez, compagnes inſeparables de l'abondance. Cyrus les ayant ſubjuguez par la priſe de Creſus, & toute l'Aſie mineure étant tombée avec eux ſous la puiſſance des Perſes, ils receurent leurs mœurs avec leurs Loix, & mélant leurs débauches avec celles où leur inclination les avoit déja portez, ils devinrent la plus voluptueuſe nation du monde. Ils raffi-

raffinerent ſur les plaiſirs de la table; ils y ajouterent les fleurs & les parfums; ils trouverent de nouveaux ornemens pour les bâtimens; les laines les plus fines & les plus belles Tapiſſeries du monde venoient de chez eux; ils furent auteurs d'une dance laſcive, que l'on nomma Ionique; & ils ſe ſignalerent ſi bien par leur moleſſe, qu'elle paſſa en Proverbe. Mais entre eux les Mileſiens l'emporterent en la ſcience des plaiſirs, & en delicateſſe ingenieuſe. Ce furent eux qui les premiers apprirent des Perſes l'art de faire des Romans, & y travaillerent ſi heureuſement que les Fables Mileſiennes, c'eſt-à-dire leurs Romans, pleines d'hiſtoires amoureuſes & de recits diſſolus, furent en reputation. Il y a aſſez d'apparence que les Romans avoient été innocens juſqu'à eux, & ne contenoient que des avantures ſingulieres & memorables, qu'ils les corrompirent les premiers & les remplirent de narrations laſcives; & d'évenemens amoureux. Le temps a conſumé tous les Ouvrages, & à peine a-t-il conſervé le nom d'Ariſtide, le plus celebre de leurs Romanciers, qui avoit écrit pluſieurs Livres de Fables, ſurnommées

Digitized by Google

mées Mileſiennes. Je trouve qu'un Denys Mileſien, qui vécut ſous le premier Darius, avoit écrit des Hiſtoires fabuleuſes; mais n'étant pas certain que ce ne fuſt point quelque compilation de Fables anciennes, & ne voyant pas aſſez de fondement pour croire que ce fuſſent des Fables proprement appellées Mileſiennes, je ne le mets point au rang des faiſeurs de Romans.

Les Ioniens, qui étoient ſortis de l'Attique & du Peloponneſe, ſe ſouvenoient de leur origine, & entretenoient un grand commerce avec les Grecs. Ils s'envoyoient reciproquement leurs enfans pour les dépaïſer, & leur faire apprendre les mœurs les uns des autres. Dans cette communication ſi frequente, la Grece qui étoit aſſez portée aux Fables d'elle-même, apprit aiſément des Ioniens l'art de compoſer les Romans, & le cultiva avec ſuccez. Mais pour ne point confondre les choſes, j'eſſayeray de rapporter ſelon l'ordre du temps, ceux des Ecrivains Grecs, qui ſe ſont ſignalez dans cet Art.

Je n'en vois aucun devant Alexandre le Grand: & cela me perſuade que la Science Romaneſque n'avoit

Digitized by Google

pas fait de grands progrez parmy les Grecs, avant qu'ils l'eussent apprise des Perses même, lors qu'ils les subjuguerent, & qu'ils eussent puisé à la source. Clearque de Soli ville de Cilicie, qui vécut du temps d'Alexandre, & fut comme luy disciple d'Aristote, est le premier que je trouve avoir écrit des Livres d'Amour. Encore ne sçay-je pas bien si ce n'étoit point un Recüeil de plusieurs évenemens amoureux, tirez de l'Histoire ou de la Fable vulgaire, semblable à celuy que Parthenius fit depuis sous Auguste, & qui s'est conservé jusqu'à nous. Ce qui me donne ce soupçon, est une historiette qu'Athenée rapporte de luy, où sont racontées quelques marques d'estime & de passion que donna Gygés Roy de Lydie, à une Courtisanne qu'il aimoit.

Antonius Diogenés vécut peu de temps aprés Alexandre, selon la conjecture de Photius, & à l'imitation de l'Odyssée d'Homere, & des Voyages avanturoux d'Ulysse, fit un veritable Roman des Voyages & des Amours de Dinias & de Dercyllis. Ce Roman bien que défectueux en plusieurs choses, & remply de fadaises

ſes, & de recits peu vray-ſemblables, & à peine excuſables même dans un Poëte, ſe peut neanmoins appeller regulier. Photius en a mis un extrait dans ſa Bibliotheque, & dit qu'il le croit la ſource de ce que Lucien, Lucius, Iamblique, Achillés Tatius, Heliodore & Damaſcius, ont écrit en ce genre. Cependant il ajoute au même lieu, qu'Antonius Diogenés fait mention d'un certain Antiphanés plus ancien que luy, qu'il dit avoir écrit des Hiſtoires prodigieuſes ſemblables aux ſiennes: de ſorte qu'il peut auſſi-bien avoir fourni l'idée & la matiere à ces Romanciers qu'il nomme, qu'Antonius Diogenés. Je crois qu'il entend parler d'Antiphanés Poëte Comique, que le Geographe Stephanus & d'autres, diſent avoir fait un Livre de Relations incroyables, & même badines. Il étoit de Bergé Ville de Thrace, mais on ne ſçait point de quel païs étoit Antonius Diogenés.

Je ne puis vous dire préciſément en quel temps a vécu Ariſtide de Milet, dont je vous ay parlé. Ce qu'il y a d'aſſuré, c'eſt qu'il a vécu devant les Guerres de Marius & de Syl-

Digitized by Google

la : car Siſenna Hiſtorien Romain, qui étoit de ce temps-là, a traduit ſes Fables Mileſiennes. Cet Ouvrage étoit plein de beaucoup d'obſcenitez, & fit pourtant depuis les délices des Romains. De ſorte que le Surenas, ou Lieutenant general de l'Etat des Parthes, qui défit l'Armée Romaine commandée par Craſſus, les ayant trouvées dans l'équipage de Roſcius, prit de là occaſion d'inſulter devant le Senat de Seleucie, à la moleſſe des Romains, qui même pendant la guerre ne pouvoient ſe priver de ſemblables divertiſſemens.

Lucius de Patras, Lucien de Samoſate & Iamblique, furent à peu prés contemporains, & vécurent ſous Antonin & Marc-Aurele. Le premier ne doit pas eſtre compté parmi les Romanciers ; car il n'avoit fait qu'un Recueil de Metamorphoſes, & de changemens magiques d'hommes en bêtes, & de bêtes en hommes, y allant à la bonne foy, & croyant les choſes comme il les diſoit. Mais Lucien plus fin que luy, en a rapporté une partie pour s'en mocquer, ſelon ſa coutume, dans le Livre qu'il a intitulé l'Aſne ou Lucius, pour marquer que cette fiction étoit priſe de luy. En effet c'eſt un abregé des

Digitized by Google

des deux premiers Livres des Metamorphoſes de Lucius, & cet échantillon nous fait voir que Photius a eu raiſon de ſe plaindre des ſaletez dont il étoit remply. Cet Aſne ſi ingenieux & ſi bien dreſſé, dont ces Auteurs ont écrit l'Hiſtoire, a quelque rapport avec un autre de pareil merite, dont parle ailleurs le même Photius aprés Damaſcius. Il dit qu'il appartenoit à un Grammairien nommé Ammonius, & qu'il étoit doüé d'un ſi gentil eſprit, & tellement né pour les belles choſes, qu'il quittoit le boire & le manger pour entendre reciter des Vers, & ſe montroit fort ſenſible aux beautez de la Poëſie. Le Brancaleoné eſt ſans doute une copie de l'Aſne de Lucien, ou de celuy d'Apulée. C'eſt une fiction Italienne fort divertiſſante & pleine d'eſprit. Lucien, outre ſon Lucius, a fait deux Livres d'Hiſtoires groteſques & ridicules, & qu'il donne pour telles, proteſtant d'abord qu'elles ne ſont jamais arrivées, & n'ont pû arriver. Quelques-uns voyant ces livres joints à celuy dans lequel il donne des preceptes pour bien écrire l'Hiſtoire, ſe ſont perſuadez qu'il avoit voulu donner un exemple de ce qu'il avoit

enſeigné. Mais il déclare dés l'entrée de ſon Ouvrage, qu'il n'avoit point d'autre deſſein que de ſe mocquer de tant de Poëtes, d'Hiſtoriens, & même de Philoſophes, qui débitoient impunément des Fables pour des veritez, & écrivoient de fauſſes relations des païs étrangers, comme avoient fait Cteſias, & Iambulus. S'il eſt donc vray, comme l'aſſure Photius, que le Roman d'Antonius Diogenés a eſté la ſource de ces deux Livres de Lucien; il faut entendre que Lucien a pris occaſion de ce Roman, auſſi-bien que des Hiſtoires fabuleuſes de Cteſias & d'Iambulus, d'écrire les ſiennes, pour en faire voir l'impertinence & la vanité.

Ce fut dans ce même temps qu'Iamblique mit au jour ſes Babyloniques. C'eſt ainſi qu'il a intitulé ſon Roman, dans lequel il a ſurpaſſé de bien loin ceux qui l'avoient précedé: car ſi l'on en peut juger par l'abregé que nous en a laiſſé Photius, ſon deſſein ne comprend qu'une action, revétuë d'ornemens convenables, & accompagnée d'Epiſodes pris dans la matiere même. La vray-ſemblance y eſt obſervée avec aſſez d'exactitude, & les aventures y ſont mêlées avec

avec beaucoup de varieté & ſans confuſion. Toutefois l'ordonnance de ſon deſſein manque d'art. Il a ſuivi groſſierement l'ordre des temps, & n'a pas jetté d'abord le Lecteur, comme il le pouvoit, dans le milieu du ſujet, ſuivant l'exemple qu'Homere en a laiſſé dans ſon Odyſſée. Le temps a reſpecté cet Ouvrage, & on l'a vû dans la Bibliotheque de l'Eſcurial.

Heliodore l'a ſurpaſſé dans la diſpoſition du ſujet, comme en tout le reſte. Juſqu'alors on n'avoit rien vû de mieux entendu, ny de plus achevé dans l'art Romaneſque, que les avantures de Theagene & de Chariſlée. Rien n'eſt plus chaſte que leurs Amours; en quoy il paroiſt qu'outre la Religion Chrétienne dont l'Auteur faiſoit profeſſion, ſa propre vertu luy avoit donné cet air d'honnêteté qui éclate dans tout l'Ouvrage: & en cela non ſeulement Iamblique, mais même preſque tous les autres qui nous ſont reſtez, luy ſont beaucoup inferieurs. Auſſi ſon merite l'éleva-t'il à la dignité de l'Epiſcopat. Il fut Evêque de Tricca, Ville de Theſſalie, & Socrate rapporte qu'il introduiſit dans cette Province, la cou-

coutume de dépoſer les Eccleſiaſtiques qui ne s'abſtenoient pas des femmes qu'ils avoient épouſées avant leur entrée dans le Clergé. Tout cela me rend fort ſuſpect, ce qu'ajoute Nicephore, écrivain credule, peu judicieux, & peu fidele, qu'un Synode Provincial voyant le peril où la lecture de ce Roman, qui étoit autoriſé par la dignité de ſon Auteur, faiſoit tomber les jeunes gens, & luy ayant propoſé cette alternative, ou de conſentir que ſon Ouvrage fût brulé, ou de ſe défaire de ſon Evêché, il accepta le dernier party. Je ne puis au reſte aſſez m'étonner, qu'un ſçavant homme de ce temps, ait pû douter que ce Livre fût d'Heliodore Evêque de Tricca, aprés le témoignage ſi évident de Socrate, de Photius, & de Nicephore. Quelques-uns ont crû qu'il a vécu ſur la fin du deuxiéme ſiecle, le confondant avec Heliodore Arabe, dont Philoſtrate a écrit la vie parmy celles des autres Sophiſtes. Mais on ſçait qu'il a été contemporain d'Arcadius & d'Honorius. Auſſi voyons-nous que dans le dénombrement que Photius a fait des Romanciers qu'il croit avoir imité

Antonius Diogenés, où il les a nommez selon l'ordre des temps, il a mis Heliodore aprés Iamblique, & devant Damascius qui vécut du temps de l'Empereur Justinien.

A ce compte Achillés Tatius qui a fait un Roman regulier des Amours de Clitophon & de Leucippe, l'auroit précedé; car c'est le seul fondement que je trouve pour conjecturer son âge. D'autres le jugent plus recent par le stile. Quoy qu'il en soit, il n'est pas comparable à Heliodore, ny en l'honnêteté des mœurs, ny en la varieté des évenemens, ny en l'artifice des dénouëmens. Son stile, à mon gré, est préferable à celuy d'Heliodore : il est plus simple & plus naturel, l'autre est plus forcé. On dit qu'il fut enfin Chrétien, & même Evêque. Je m'étonne qu'on pût si aisément oublier l'obscénité de son Livre, & bien plus encore que l'Empereur Leon, surnommé le Philosophe, en ait loüé la modestie par une Epigramme qui nous est demeurée, & ait permis, & même conseillé de le lire d'un bout à l'autre à ceux qui font profession d'aimer la chasteté.

Je mets icy peut-estre avec trop de har-

hardieſſe cet Athenagoras, ſous le nom duquel on voit un Roman intitulé, *Du vray & parfait Amour*. Ce Livre n'a jamais paru qu'en François, de la Traduction de Fumée, qui dit dans ſa Preface qu'il a eu l'Original Grec de Monſieur de Lamané, Protonotaire de Monſieur le Cardinal d'Armagnac, & qu'il ne l'avoit jamais veu ailleurs. J'oſerois quaſi ajouter que perſonne ne l'a jamais vû depuis; car ſon nom n'a jamais paru, que je ſçache, dans les liſtes des Bibliotheques: & s'il ſubſiſte encore, il faut qu'il ſoit caché dans la pouſſiere du Cabinet de quelque ignorant, qui poſſede ce treſor ſans le ſçavoir, ou de quelque envieux, qui en peut faire part au public ſans le vouloir. Le Traducteur dit enſuite, qu'il le croit une production de ce celebre Athenagoras, qui a écrit une Apologie pour la Religion Chrétienne en forme de Legation, adreſſée aux Empereurs Marc-Aurele & Commode, & un Traité de la Reſurrection. Il ſe fonde principalement ſur le ſtile, qu'il trouve conforme à celuy de ces Ouvrages, & dont il a pû juger, ayant les Originaux en ſon pouvoir. Et il le

prend

prend enfin pour une veritable Hiſtoire, faute d'intelligence en l'art des Romans. Pour moy quoy que je n'en puiſſe parler avec aſſurance, n'ayant pas veu l'exemplaire Grec; neanmoins ſur la lecture que j'ay faite de la traduction, je ne laiſſeray pas de vous dire, que ce n'eſt pas ſans apparence qu'il l'attribuë à Athenagoras, Auteur de l'Apologie. Voicy mes raiſons. L'Apologiſte étoit Chrétien: celuy-cy parle de la Divinité d'une maniere qui ne peut convenir qu'à un Chrétien; comme quand il fait dire aux Prêtres d'Hammon qu'il n'y a qu'un Dieu, dont chaque nation voulant repreſenter l'eſſence aux ſimples, a inventé diverſes Images, qui n'expriment qu'une même choſe; que leur veritable ſignification s'étant perduë avec le temps, le vulgaire avoit crû qu'il y avoit autant de Dieux qu'on en voyoit d'Images; que de là eſt venuë l'Idolâtrie; que Bacchus en bâtiſſant le Temple d'Hammon n'y mit point d'autre Image que celle de Dieu; parce que comme il n'y a qu'un Ciel qui n'enferme qu'un monde, il n'y a auſſi dans ce monde qu'un Dieu qui ſe communique en eſprit. Il en

Digitized by Google

fait dire autant & davantage, à de certains marchands Egyptiens : ſçavoir que les Dieux de la Fable marquent les differentes actions de cette ſouveraine & unique Divinité, qui eſt ſans commencement & ſans fin, & qu'il appelle obſcure & tenebreuſe, parce qu'elle eſt inviſible & incomprehenſible. De plus, les raiſonnemens que font ces Prêtres, & ces Marchands ſur l'eſſence divine, ſont aſſez ſemblables à ceux d'Athenagoras dans ſa Legation. Cet Apologiſte étoit un Prêtre d'Athenes ; celuy-cy étoit un Philoſophe d'Athenes. L'un & l'autre paroiſt homme de bon ſens & d'érudition, & ſçavant dans l'antiquité. Mais d'un autre côté, pluſieurs choſes peuvent faire ſoupçonner, non ſeulement qu'il n'eſt pas l'Athenagoras Chrétien, mais même que cet Ouvrage eſt ſuppoſé. Photius ayant parlé avec aſſez d'exactitude des faiſeurs de Romans qui l'ont précedé, ne dit rien de celuy-cy : on n'en voit aucun exemplaire dans les Bibliotheques, & celuy même dont s'eſt ſervi le Traducteur n'a point paru depuis. D'ailleurs il repreſente la demeure, la vie, & la conduite des Prêtres & des

Re-

Digitized by Google

Religieuſes d'Hammon, ſi ſemblable aux Convents & au gouvernement de nos Moines & de nos Religieuſes, qu'elle s'accorde mal avec ce que l'Hiſtoire nous apprend du temps où la vie Monaſtique a pris naiſſance, & où elle s'eſt perfectionnée. Ce qui me paroiſt donc de plus vray-ſemblable dans cette obſcurité, c'eſt que l'Ouvrage eſt ancien, mais plus nouveau que l'Apologie: car j'y vois un ſçavoir ſi profond dans les choſes de la nature & de l'art, tant de connoiſſances des ſiecles paſſez, tant de remarques curieuſes qui n'ont point été priſes des anciens Auteurs qui nous reſtent, mais qui s'y rapportent & les éclairciſſent, tant d'expreſſions Greeques que l'on apperçoit au travers de la Traduction, & par deſſus tout, un certain caractere d'antiquité qu'on ne peut contrefaire, que je ne puis me perſuader que ce ſoit une production de Fumée, dont la doctrine étoit mediocre, ny même que les plus habiles de ſon temps euſſent pû rien faire de ſemblable. Si Photius n'a rien dit de luy, combien d'autres grands & celebres Auteurs ont-ils échappé à ſa connoiſſance, ou à ſa diligence? Et ſi dans nos jours

Digitized by Google

il ne s'en eſt trouvé qu'un ſeul exemplaire qui peut-eſtre s'eſt perdu depuis, combien d'autres excellens Ouvrages ont-ils eu la même deſtinée ? Si cela ne vous ſatisfait pas, & que vous vouliez m'obliger à pouſſer plus loin mes conjectures, pour eſſayer de trouver preciſément le temps auquel il a vécu, je ne puis les appuyer que ſur un paſſage de la Preface de ce Roman, où il ſe plaint de la playe ſanglante qu'Athenes ſa patrie venoit de recevoir dans la déſolation univerſelle de la Grece. Cela ne ſe peut entendre que de l'irruption des Scythes dans la Grece, arrivée ſous l'Empire de Gallien; ou de celle d'Alaric Roy des Goths, arrivée du temps d'Arcadius & d'Honorius: car Athenes n'avoit point été ſaccagée depuis Sylla; c'eſt-à-dire, environ trois cens cinquante ans devant l'invaſion des Scythes, & ne le fut point qu'environ ſept cens ans aprés celle des Goths. Or je vois plus de raiſon d'appliquer les paroles de l'Auteur à la conquête d'Alaric, qu'à celle des Scythes, parce que les Scythes furent promptement chaſſez d'Athenes, ſans y avoir fait beaucoup de déſordre, & les Goths la traiterent plus mal, &

y laiſſerent de triſtes marques de leur barbarie. Syneſe qui vécut de ce temps-là, en parle aux mêmes termes que nôtre Auteur, & regrette comme luy la ruine des Lettres, cauſées par ces Barbares dans le lieu de leur naiſſance, & le ſiege de leur Empire. Quoy qu'il en ſoit, l'ouvrage d'Athenagoras eſt inventé avec eſprit, conduit avec art, ſententieux, plein de beaux preceptes de Morale; les évenemens ſont vray-ſemblables, les Epiſodes tirez du ſujet, les caracteres diſtinguez, l'honnêteté par tout obſervée; rien de bas, rien de forcé, ny de ſemblable à ce ſtile puerile des Sophiſtes. L'argument eſt double; ce qui faiſoit une des grandes beautez de la Comedie ancienne; car outre les avantures de Theogene & de Charide, il rapporte encore celles de Pherecyde & de Melangenie. En quoy paroiſt l'erreur de Giraldi, qui a crû que la multiplicité d'actions étoit de l'invention des Italiens. Les Grecs, & nos vieux François les avoient multipliées devant eux. Les Grecs les avoient multipliées avec dépendance & ſubordination à une action principale, ſuivant les regles du Poëme heroïque, comme l'a pra-

ti-

tiqué Athenagoras, & même Heliodore, quoy que moins nettement. Mais nos vieux François les avoient multipliées ſans ordonnance, ſans liaiſon & ſans art. Ce ſont eux que les Italiens ont imitez : en prenant d'eux les Romans, ils en ont pris les défauts. Et c'eſt une autre erreur de Giraldi, pire que la précedente, de vouloir loüer ce défaut, & en faire une vertu. S'il eſt vray, comme il le reconnoiſt luy-même, que le Roman doit reſſembler à un corps parfait, & eſtre compoſé de pluſieurs parties differentes & proportionnées ſous un ſeul chef, il s'enſuit que l'action principale, qui eſt comme le chef du Roman, doit eſtre unique & illuſtre en comparaiſon des autres ; & que les actions ſubordonnées, qui ſont comme les membres, doivent ſe rapporter à ce chef, luy ceder en beauté & en dignité, l'orner, le ſoutenir & l'accompagner avec dépendance : autrement ce ſera un corps à pluſieurs têtes, monſtrueux & difforme. L'exemple d'Ovide qu'il allegue en ſa faveur, & celuy des autres Poëtes Cycliques, qu'il pouvoit auſſi alleguer, ne le juſtifient pas ; car les Metamorphoſes de l'ancienne Fa-

Fable, qu'Ovide s'étoit proposé de ramasser en un seul Poëme, & celles qui composent les Poëmes Cycliques, étant toutes des actions détachées, à peu prés semblables & d'une beauté presque égale, il étoit autant impossible, d'en faire un corps regulier, que de faire un bâtiment parfait avec du sable seulement. L'applaudissement qu'ont eu ces Romans defectueux de sa nation, & qu'il fait tant valoir, le justifie encore moins. Il ne faut pas juger d'un Livre par le nombre, mais par la suffisance de ses approbateurs. Tout le monde s'attribuë la licence de juger de la Poësie & des Romans; tous les pilliers de la Grand'Salle du Palais, & toutes les ruelles s'érigent en tribunaux, où l'on décide souverainement du merite des grands Ouvrages. On y met hardiment le prix à un Poëme Epique, sur la lecture d'une comparaison ou d'une description; & un vers un peu rude à l'oreille, tel que le lieu & la matiere le demandent quelquefois, l'y pourra perdre de reputation. Un sentiment tendre y fait la fortune d'un Roman; & une expression un peu forcée, ou un mot suranné le décrie. Mais ceux qui les composent, ne se soumettent pas à

ces

ces déciſions : & ſemblables à cette Comedienne d'Horace, qui étant chaſſée du Theatre par le peuple, ſe contenta de l'approbation des Chevaliers, ils ſe contentent de plaire à de plus fins connoiſſeurs, qui ont d'autres regles pour en juger : & ces regles ſont connuës de ſi peu de gens, que les bons Juges, comme nous l'avons dit ſi ſouvent, ne ſont pas moins rares que les bons Romanciers ou les bons Poëtes, & que dans le petit nombre de ceux qui ſe connoiſſent en vers, à peine en trouvera-t'on un qui ſe connoiſſe en Poëſie ; ou qui ſçache même que les vers & la Poëſie ſont choſes tout-à-fait differentes. Ces Juges dont le ſentiment eſt la regle certaine de la valeur des Poëmes & des Romans, avoüeront à Giraldi, que les Romans Italiens ont de tres-belles choſes, & meritent beaucoup d'autres loüanges, mais non pas celle de la regularité, de l'ordonnance ny de la juſteſſe du deſſein. Je reviens au Roman d'Athenagoras, dont le dénouëment, quoy que ſans machine, eſt moins heureux que le reſte : il n'eſt pas aſſez piquant ; il ſe preſente avant que la paſſion & l'impatience du Lecteur ſoient aſſez échauf-

chauffées, & il ſe fait à trop de repriſes. Mais ſon plus grand défaut, c'eſt l'oſtentation importune avec laquelle il étale ſon ſçavoir dans l'Architecture. Ce qu'il en a écrit, ſeroit admirable ailleurs, mais il eſt vitieux là où il l'a mis, & hors de ſa place: *Ne dee anco il Poëta*, dit Giraldi, *nel deſcrivere le fabriche, volerſi moſtrare in guiſa Architettore, che deſcrivendo troppo minutamente le coſe à tale arte appartenenti, laſci quello che conviene al Poëta; alla quale coſa egli dee ſovra ogni coſa mirare, ſe cerca loda: oltre che queſte deſcrittioni di coſe meschaniche recano con loro viltà, & ſono lontane, & dall' uſo, & dal grande dell' Heroico.* Il a pris pluſieurs choſes d'Heliodore, ou Heliodore de luy: car comme je les crois de même âge, je ne ſçay auquel je dois donner la gloire de l'invention. Les noms & les caracteres de Theogene & de Charide reſſemblent à ceux de Theagene & de Chariclée: Theogene & Charide ſe virent & s'aimerent en une fête de Minerve, comme Theagene & Chariclée en une fête d'Apollon: Athenagoras fait un Harondat Gouverneur de la baſſe Egypte; Heliodore fait un Oroonda-

te

Digitized by Google

te Gouverneur d'Egypte, Athenagoras feint que Theogene eſt preſt d'eſtre ſacrifié par les Scythes ; Heliodore feint que Theagene eſt preſt d'eſtre ſacrifié par les Ethiopiens : & Athenagoras enfin, comme Heliodore, a diviſé ſon Ouvrage en dix Livres.

Je ne mettray pas au nombre des Romans les Livres des Paradoxes de Damaſcius Philoſophe Payen, qui vécut ſous Juſtinien : car lors que Photius dit qu'il a imité Antonius Diogenés, le modèle de la plupart des Romanciers Grecs, il faut entendre qu'il a écrit comme luy des Hiſtoires peu croyables & fabuleuſes, mais non pas Romaneſques, ny en forme de Roman. Ce n'étoient qu'apparitions de ſpectres & de lutins, & qu'évenemens au deſſus de la nature, ou crus trop legerement, ou imaginez avec peu d'adreſſe, & dignes de l'impieté & de l'atheïſme de leur Auteur.

Deux ans aprés Damaſcius, l'Hiſtoire de Barlaam & de Joſaphat fut compoſée par S. Jean Damaſcene. Pluſieurs Manuſcrits anciens l'attribuent à Jean le Sinaïte, qui vécut du temps de l'Empereur Theodoſe : mais Billius fait voir que c'eſt ſans rai-

Digitized by Google

raiſon, parce que les diſputes contre les Iconoclaſtes, qui ſont inſerées dans cet Ouvrage, n'avoient point encore été émûës alors, & ne l'ont été que long-temps aprés, par l'Empereur Leon Iſaurique, ſous lequel vécut ſaint Jean Damaſcene. C'eſt un Roman, mais ſpirituel : il traite de l'amour, mais c'eſt de l'amour de Dieu : & l'on y voit beaucoup de ſang répandu, mais c'eſt du ſang des Martyrs. Il eſt écrit en forme d'Hiſtoire, & non pas dans les regles du Roman. Et cependant quoy que la vrayſemblance y ſoit aſſez exactement obſervée, il porte tant de marques de fiction, qu'il ne faut que le lire avec un peu de diſcernement pour le reconnoiſtre. L'on y découvre au reſte l'eſprit fabuleux de la Nation de l'Auteur, par le grand nombre de paraboles, de comparaiſons & de ſimilitudes qui y ſont répanduës.

Le Roman de Theodorus Prodromus, & celuy qu'on attribuë à Euſtathius Evêque de Theſſalonique, qui fleuriſſoit ſous l'Empire de Manuel Comnene, vers le milieu du douziéme ſiecle, ſont environ de même force. Le premier contient les amours de Doſiclés & de Rodanthe, & l'autre cel-

celles d'Iſmenias & d'Iſmene. Monſieur Gaulmin a donné l'un & l'autre au public, avec ſa Traduction & ſes Notes. Comme il ne dit rien d'Euſtathius dans la Preface du Livre qui porte ſon nom, je veux expliquer ſon ſilence en ſa faveur, & croire qu'habile comme il étoit, il n'eſt pas tombé dans l'erreur de ceux qui ſe perſuadent que ce ſçavant Commentateur d'Homere a été capable de faire un auſſi miſerable Ouvrage qu'eſt celuy-cy. Auſſi quelques manuſcrits nomment-ils l'Auteur Eumathius, & non pas Euſtathius. Quoy qu'il en ſoit, rien n'eſt plus froid, rien n'eſt plus plat, rien n'eſt plus ennuyeux : nulle bienſeance, nulle vray-ſemblance, nulle conduite : c'eſt le travail d'un Ecolier, ou de quelque chetif Sophiſte, qui meritoit d'eſtre Ecolier toute ſa vie. Theodorus Prodromus ne luy eſt guere préferable : il a pourtant un peu plus d'art, quoy qu'il en ait peu : il ne ſe tire d'affaire que par des machines, & il n'entend rien à faire garder à ſes Acteurs la bien-ſeance & l'uniformité de leurs caracteres. Son Ouvrage eſt plûtôt un Poëme qu'un Roman, car il eſt écrit en Vers, & cela luy rend plus pardonnable ſon

ſtile

ſtile trop figuré & trop licentieux. Neanmoins comme ces Vers ſont Iambes, qui reſſemblent à la Proſe, & qu'on les pourroit appeller une Proſe meſurée, je ne l'exclus point de cette liſte. On dit qu'il étoit Ruſſe de nation, Prêtre, Poëte, Philoſophe & Medecin.

Je fais à peu prés le même jugement des Paſtorales du Sophiſte Longus, que des deux Romans précedens: car encore que la plûpart des Sçavans des derniers ſiécles les ayent loüées pour leur élegance & leur agrément, joint à la ſimplicité convenable au ſujet; neanmoins je n'y trouve rien de tout cela que la ſimplicité, qui va quelquefois juſqu'à la puerilité, & à la niaiſerie. Il n'y a ny invention ny conduite. Il commence groſſierement à la naiſſance de ſes Bergers, & finit à leur mariage. Il ne débroüille jamais ſes avantures que par des machines mal concertées; ſi obſcene, au reſte, qu'il faut eſtre un peu Cynique pour le lire ſans rougir. Son ſtile, qui a été tant vanté, eſt peut-eſtre ce qui merite moins de l'eſtre: c'eſt un ſtile de Sophiſte, tel qu'il étoit, ſemblable à celuy d'Euſtathius & de Theodo-

dorus Prodromus, qui tient de l'Orateur & de l'Hiſtorien, & qui n'eſt propre ny à l'un ny à l'autre, plein de metaphores, d'antitheſes, & de ces figures brillantes qui ſurprennent les ſimples, & qui flatent l'oreille ſans remplir l'eſprit. Au lieu d'attacher le Lecteur par la nouveauté des évenemens, par l'arrangement & la varieté des matieres, & par une narration nette & preſſée, qui ait pourtant ſon tour & ſa cadence, & qui avance toujours dans ſon ſujet, il eſſaye, comme la plûpart des autres Sophiſtes, de le retenir par des deſcriptions hors d'œuvre, il l'écarte hors du grand chemin, & pendant qu'il luy fait voir tant de païs qu'il ne cherche point, il conſume & uſe ſon attention, & l'impatience qu'il avoit d'aller à la fin qu'il cherchoit & qu'on luy avoit propoſée. J'ay traduit avec plaiſir ce Roman dans mon enfance: auſſi eſt-ce le ſeul âge où il doit plaire. Je ne vous diray point en quel temps il a vécu: aucun des Anciens ne parle de luy, & il ne porte aucune marque qui donne lieu aux conjectures, ſi ce n'eſt peut-eſtre la pureté de ſon élo-

locution, qui me le fait juger plus ancien que les deux précedens.

Pour les trois Xenophons Romanciers, dont parle Suidas, je ne vous en puis rien dire que ce qu'il en dit. L'un étoit d'Antioche, l'autre d'Epheſe, & le troiſiéme de Chypre. Tous trois ont écrit des Hiſtoires amoureuſes. Le premier avoit donné à ſon Livre le nom de Babyloniques, comme Iamblique: Le ſecond avoit intitulé le ſien, les Epheſiaques, & rapportoit les amours d'Habrocomas & d'Anthie; & le troiſiéme avoit nommé le ſien les Cypriaques, où il racontoit les amours de Cinyras, de Myrrha & d'Adonis.

Je ne crois pas devoir oublier Parthenius de Nicée, de qui nous avons un recüeil d'Hiſtoires amoureuſes, qu'il dedia au Poëte Cornelius Gallus, du temps d'Auguſte. Pluſieurs de ces Hiſtoires ſont tirées de l'ancienne Fable, & toutes d'anciens Auteurs qu'il cite. Quelques-unes me ſemblent Romaneſques, & avoir été priſes des Fables Mileſiennes, comme celle d'Erippe & de Xanthus, au Chapitre huitiéme; celle de Polycrite, & de Diognete au Cha-

Digitized by Google

pitre neuviéme ; celle de Leucone & de Cyanippe au Chapitre dixiéme & celle de Neæra, d'Hypſicreon, & de Promedon au Chapitre dix-huitiéme: car outre que ces avantures ſont attribuées à des perſonnes Mileſiennes, il ne paroiſt point qu'elles ayent été priſes de la Fable ny de l'Hiſtoire ancienne. Peut-eſtre même que les amours de Caunus & de Biblis, enfans du fondateur de Milet, qu'il rapporte au Chapitre onziéme, ſont une fiction du Païs, qui s'eſt renduë celebre, & a été conſacrée dans la Mythologie antique. Ce que je ne propoſe toutefois que comme une conjecture aſſez legere.

Dans ce dénombrement que je viens de faire, j'ay diſtingué les Romans reguliers de ceux qui ne le ſont pas. J'appelle reguliers, ceux qui ſont dans les regles du Poëme heroïque. Les Grecs qui ont ſi heureuſement perfectionné la plûpart des Sciences & des Arts, qu'on les en a crû les inventeurs, ont auſſi cultivé l'art Romaneſque, & de brute & inculte qu'il étoit parmy les Orientaux, ils luy ont fait prendre une meilleure forme, en le reſſerrant dans les regles de l'Epopée, & joi-

joignant en un corps parfait les diverſes parties ſans ordre & ſans rapport qui compoſoient les Romans avant eux. De tous les Romanciers Grecs que je vous ay nommez, les ſeuls qui ſe ſoient aſſujettis à ces règles ſont Antonius Diogenés, Lucien, Athenagoras, Iamblique, Heliodore, Achillés Tatius, Euſtathius & Theodorus Prodromus. Je ne dis rien de Lucius de Patras, ny de Damaſcius, que je n'ay pas mis au rang des faiſeurs de Romans. Pour ſaint Jean Damaſcene & Longus, il leur euſt été aiſé de reduire leurs Ouvrages ſous ces Loix; mais ils les ont, ou ignorées, ou mépriſées. Je ne ſçay comment s'y ſont pris les trois Xenophons, dont il ne nous eſt rien demeuré; ny même Ariſtide, & ceux qui comme luy ont écrit des Fables Mileſiennes. Je crois toutefois que ces derniers ont gardé quelques meſures, & j'en juge par les Ouvrages faits à leur imitation, que le temps nous a conſervez, comme la Metamorphoſe d'Apulée, qui eſt aſſez reguliere.

Ces Fables Mileſiennes, bien longtemps devant que de faire dans la Grece le progrez que vous avez vû, a-

Digitized by Google

avoient déja passé dans l'Italie, & avoient été premierement reçûës par les Sybarites, peuples voluptueux au delà de tout ce qu'on peut imaginer. Cette conformité d'humeur qu'ils avoient avec les Milesiens, établit entr'eux une communication reciproque de luxe & de plaisirs, & les unit si bien, qu'Herodote assûre qu'il ne connoissoit point de peuples plus étroitement alliez. Ils apprirent donc des Milesiens l'art des fictions, & l'on vit des Fables Sybaritiques en Italie, comme l'on voyoit des Fables Milesiennes en Asie. Il est mal aisé de dire quelle en étoit la forme. Hesychius donne à entendre dans un passage assez corrompu, qu'Esope étant en Italie, ses Fables y furent fort goutées; qu'on rencherit par dessus, qu'on les nomma Sybaritiques aprés les avoir changées, & qu'elles passerent en proverbes: mais il ne dit point en quoy consistoit ce changement. Suidas a cru qu'elles étoient semblables à celles d'Esope. Il s'est trompé là, comme souvent ailleurs. Le vieux Commentateur d'Aristophane, dit que les Sybarites se servoient des bêtes dans leurs Fables, & qu'Esope se servoit des

des hommes dans les ſiennes. Ce paſſage eſt aſſurément gâté : car comme on voit que les Fables d'Eſope employent des bêtes, il s'enſuit que celles des Sybarites employoient des hommes. Auſſi en un autre endroit le dit-il en termes exprés. Celles des Sybarites étoient plaiſantes & faiſoient rire. J'en ay trouvé un échantillon dans Elien : c'eſt un petit Conte qu'il dit avoir pris des Hiſtoires des Sybarites, c'eſt-à-dire ſelon mon ſens, des Fables Sybaritiques. Vous en jugerez par l'Hiſtoriette même. Un enfant de Sybaris, conduit par ſon Pedagogue, rencontra par la ruë un vendeur de figues ſeches, & luy en déroba une ; le Pedagogue l'ayant repris aigrement, luy arracha la figue & la mangea. Mais ces Fables n'étoient pas ſeulement facetieuſes, elles étoient auſſi fort laſcives. Ovide met la Sybaritide qui avoit été compoſée peu de temps devant luy, au nombre des pieces les plus diſſoluës. Pluſieurs Sçavans croyent qu'il déſigne l'Ouvrage d'Hemitheon le Sybarite, dont Lucien parle comme d'un amas de ſalletez. Cela me paroiſt ſans fondement car on ne voit point que la Sybaritide euſt d'au-

Digitized by Google

tre convenance avec le livre d'Hemitheon, qu'en ce que l'un & l'autre étoient des livres de débauches ; & cela étoit commun à toutes les Fables Sybaritiques. Outre que la Sybaritide avoit été faite peu de temps devant Ovide ; & la ville de Sybaris avoit été ruinée de fond en comble par les Crotoniates, cinq cens ans devant luy. Il eſt donc plus croyable que la Sybaritide avoit été compoſée par quelque Romain, & ainſi nommée, parce qu'elle avoit été faite à l'imitation des anciennes Fables Sybaritiques. Un certain vieux Auteur, que je crois qu'il vous eſt aſſez indifferent de connoiſtre, fait entendre que leur ſtile étoit court & Laconique. Mais tout cela ne nous fait point voir que ces Fables euſſent rien de Romaneſque.

Ce paſſage d'Ovide montre aſſez que de ſon temps les Romains avoient déja donné entrée chez eux aux Fables des Sybarites, & il nous apprend dans le même Livre, que le celebre Hiſtorien Siſenna leur traduiſit auſſi les Fables Mileſiennes d'Ariſtide. Ce Siſenna vécut du temps de Sylla, & étoit comme luy de la grande & illuſtre Famille des Corneliens. Il fut Pre-

Preteur de Sicile & d'Achaïe. Il écrivit l'Hiſtoire de ſa patrie, & fut preferé à tous les Hiſtoriens de ſa nation qui l'avoient précedé.

Si la Republique Romaine ne dédaigna pas la lecture de ces Fables, lors qu'elle retenoit encore une diſcipline auſtere, & des mœurs rigides, il ne faut pas s'étonner ſi étant tombée ſous le pouvoir des Empereurs, & à leur exemple s'étant abandonnée au luxe & aux plaiſirs, elle fut ſenſible à ceux que les Romans donnent à l'eſprit. Virgile qui vécut un peu aprés la naiſſance de l'Empire, ne fait point prendre de plus agreable divertiſſement aux Naïades, filles du Fleuve Penée, lors qu'elles ſont aſſemblées ſous les eaux de leur pere, que de ſe raconter les amours des Dieux, qui faiſoient les Romans de l'antiquité. Ovide contemporain de Virgile, fait faire des Contes Romaneſques aux Filles de Minée, pendant que le travail de leurs mains les occupe, ſans leur ôter la liberté de la langue & de l'eſprit. Le premier ſont les amours de Pyrame & de Thisbée: le ſecond ſont celles de Mars & de Venus; & le troiſiéme ſont celles de Salmacis pour Hermaphrodite.

Digitized by Google

En cela paroiſt l'eſtime que Rome avoit alors pour les Romans. Mais elle paroiſt encore mieux par le Roman même que compoſa Petrone, l'un de ſes Conſuls, & l'homme le plus poly de ſon temps. Il le fit en forme de Satire, du genre de celles que Varron avoit inventées, en mêlant agreablement la Proſe avec les Vers, & le ſerieux avec l'enjoüé, & qu'il avoit nommées Menippées, parce que Menippe le Cynique avoit traité devant luy des matieres graves d'un ſtile plaiſant & mocqueur... Cette Satire de Petrone ne laiſſoit pas d'eſtre un veritable Roman : elle ne contenoit que des fictions ingenieuſes & agreables, & ſouvent fort ſales & deshonneſtes, cachant ſous l'écorce une raillerie fine & piquante contre les vices de la Cour de Neron. Comme ce qui nous en reſte ne ſont que des fragmens preſque ſans liaiſon, ou plutôt des collections de quelque ſtudieux, on ne peut pas diſcerner nettement la forme & le tiſſu de toute la piece. Neanmoins cela paroiſt conduit avec ordre, & il y a apparence que ces parties détachées compoſoient un corps parfait avec celles qui nous manquent.

quent. Quoy que Petrone paroiſſe avoir été grand Critique, & d'un gouſt fort exquis dans les Lettres, ſon ſtile toutefois ne répond pas tout-à-fait à la delicateſſe de ſon jugement: on y remarque quelque affectation; il eſt un peu trop peint & trop étudié, & il dégenere déja de cette ſimplicité naturelle & majeſtueuſe de l'heureux ſiecle d'Auguſte. Tant il eſt vray que l'art de narrer que tout le monde pratique, & que tres-peu de gens entendent, eſt encore plus aiſé à entendre qu'à bien pratiquer.

On dit que le Poëte Lucain, qui vivoit auſſi du temps de Neron, avoit laiſſé des Fables Saltiques, c'eſt-à-dire ſelon quelques-uns, des Fables dans leſquelles il racontoit les amours des Satyres & des Nymphes. Cela reſſemble bien à un Roman; & l'eſprit de ce ſiecle, qui étoit Romancier, confirme mon ſoupçon. Mais comme il ne nous en reſte que le titre, qui même n'exprime pas trop clairement la nature de la piece, je n'en diray rien.

La Métamorphoſe d'Apulée, ſi connuë ſous le nom de l'Aſne d'Or, fut faite ſous les Antonins. Elle eut la même origine que l'Aſne de Lucien,

ayant été tirée des deux premiers Livres des Métamorphoſes de Lucius de Patras : avec cette difference toutefois, que ces Livres furent abregez par Lucien, & augmentez par Apulée. L'Ouvrage de ce Philoſophe eſt regulier : car encore qu'il ſemble le commencer par ſon enfance, neanmoins ce qu'il en dit n'eſt que par forme de Preface, & pour excuſer la barbarie de ſon ſtile. Le veritable commencement de ſon Hiſtoire eſt à ſon voyage de Theſſalie. Il nous a donné une idée des Fables Mileſiennes par cette piece, qu'il déclare d'abord eſtre de ce genre. Il l'a enrichie de beaux Epiſodes, & entr'autres de celuy de Pſyché, que perſonne n'ignore, & il n'a point retranché les ſaletez qui étoient dans les Originaux qu'il a ſuivis. Son ſtile eſt d'un Sophiſte, plein d'affectation & de figures violentes, dur, barbare, digne d'un Africain.

On tient que Clodius Albinus, l'un des prétendans à l'Empire, qui furent vaincus & tuez par l'Empereur Severe, ne dédaigna pas un ſemblable travail. Jule Capitolin rapporte dans ſa vie, qu'il paroiſſoit de certaines Fables Mileſiennes ſous ſon nom, aſſez eſti-

Digitized by Google

eſtimées, quoy que mediocrement écrites, & que Severe reprocha au Senat de l'avoir loüé comme un ſçavant homme, encore qu'il ne luſt que les Fables Mileſiennes d'Apulée, & qu'il fiſt toute ſon étude de contes de vieille, & de pareilles bagatelles, qu'il préferoit à des occupations ſerieuſes.

Martianus Capella a donné, comme Petrone, le nom de Satyre à ſon Ouvrage, parce qu'il eſt écrit comme le ſien en Vers & en Proſe, & que l'utile & l'agreable y ſont mêlez. Ayant eu deſſein de traiter de tous les Arts qu'on appelle Liberaux, il a pris pour cela un détour, les perſonifiant, & feignant que Mercure, qui les a à ſa ſuite, épouſe la Philologie: c'eſt-à-dire, l'Amour des belles Lettres, & luy donne pour preſent de nôces ce qu'ils ont de plus beau & de plus pretieux. De ſorte que c'eſt une allegorie continuelle, qui ne merite pas proprement le nom de Roman, mais plûtôt de Fable: car comme je l'ay déja remarqué, la fable repreſente des choſes qui n'ont point été & n'ont pû eſtre; & le Roman repreſente des choſes qui ont pû eſtre, mais qui n'ont point été. L'artifice de cette al-

Digitized by Google

legorie n'eſt pas fort fin. Le ſtile eſt la barbarie même : ſi hardy & ſi immoderé en ſes figures, qu'on ne le pardonneroit pas au Poëte le plus déterminé, & couvert d'une obſcurité ſi épaiſſe, qu'à peine eſt-il intelligible : ſçavant au reſte, & plein d'une érudition peu commune. On écrit que l'Auteur étoit Africain. S'il ne l'étoit, il meritoit de l'eſtre, tant ſa maniere d'écrire eſt dure & forcée. On ignore le temps auquel il a vécu : on ſçait ſeulement qu'il étoit plus ancien que Juſtinien.

Juſqu'alors l'art des Romans s'étoit maintenu dans quelque ſplendeur, mais il déclina enſuite avec les Lettres & avec l'Empire, lors que ces nations farouches du Nord, porterent par tout leur ignorance & leur barbarie. L'on avoit fait auparavant des Romans pour le plaiſir, on fit alors des Hiſtoires fabuleuſes, parce qu'on n'en pouvoit faire de veritables, faute de ſçavoir la verité. Theleſin, que l'on dit avoir vécu vers le milieu du ſixiéme ſiécle, ſous le Roy Artus, tant celebré dans les Romans, & Melkin qui fut un peu plus jeune, écrivirent l'Hiſtoire d'Angleterre leur patrie, du Roy Artus, & de la Table ronde.

Ba-

Digitized by Google

Balæus, qui les a mis dans ſa liſte, en parle comme d'Auteurs remplis de fables. Il faut dire la même choſe d'Hunibaldus Francus, qui fut comme l'on écrit contemporain de Clovis, & dont l'Hiſtoire n'eſt preſque qu'un ramas de menſonges groſſierement imaginez.

Enfin, Monſieur, nous voicy à ce Livre fameux des faits de Charlemagne, que l'on attribuë fort mal à propos à l'Archevêque Turpin, quoy qu'il luy ſoit poſterieur de plus de deux cens ans. Le Pigna, & quelques autres ont cru ridiculement que les Romans ont pris leur nom de la Ville de Rheims dont il étoit Archevêque; parce que ſon Livre, au rapport du premier, a été la ſource où les Romanciers de Provence ont le plus puiſé, & qu'il a été ſelon les autres, le principal entre les faiſeurs de Romans. Quoy qu'il en ſoit, l'on vid pluſieurs autres Hiſtoires de la vie de Charlemagne, pleines de Fables à perte de vuë, & ſemblables à celle qui porte le nom de Turpin. Telles étoient les Hiſtoires attribuées à Hancon, & à Solcon Forteman, à Sivard le Sage, à Adel Adeling, & à Jean fils d'un Roy de Friſe, tous cinq Friſons, &

& qu'on dit auſſi avoir vécu du temps de Charlemagne. Telle étoit encore l'Hiſtoire attribuée à Occon, qui ſelon l'opinion commune, fut contemporain de l'Empereur Othon le Grand, & petit neveu de ce Solcon que je viens de nommer; & l'Hiſtoire de Gaufred de Mommout, qui écrivit les faits du Roy Artus, & la vie de Merlin. Ces Hiſtoires faites à plaiſir, plurent à des Lecteurs ſimples, & plus ignorans encore que ceux qui les compoſoient. On ne s'amuſa donc plus à chercher de bons memoires, & à s'inſtruire de la verité pour écrire l'Hiſtoire: on en trouvoit la matiere dans ſa propre tête, & dans ſon invention. Ainſi les Hiſtoriens dégenererent en de veritables Romanciers. La langue Latine fut mépriſée dans ce ſiecle plein d'ignorance, comme la verité l'avoit été. Les Troubadours, les Chanterres, les Conteurs, & les Jongleurs de Provence, & enfin ceux de ce païs qui exerçoient ce qu'on appelloit, *La ſcience gaye*, commencerent dés le temps de Hugue Capet à Romaniſer tout de bon, & à courir la France, debitant leurs Romans, & leurs *Fabliaux* compoſez en langage Romain: car

car alors les Provençaux avoient plus d'uſage des Lettres & de la Poëſie, que tout le reſte des François. Ce langage Romain étoit celuy que les Romains introduiſirent dans les Gaules aprés les avoir conquiſes, & qui s'étant corrompu avec le temps par le mélange du langage Gaulois qui l'avoit précedé, & du Franc ou Tudeſque qui l'avoit ſuivi, n'étoit ny Latin, ny Gaulois, ny Franc, mais quelque choſe de mixte, où le Romain pourtant tenoit le deſſus, & qui pour cela s'appelloit toûjours Roman, pour le diſtinguer du langage particulier & naturel de chaque païs, ſoit le Franc, ſoit le Gaulois ou Celtique : ſoit l'Aquitanique, ſoit le Belgique ; car Ceſar écrit que ces trois langues étoient differentes entr'elles : ce que Strabon explique d'une difference, qui n'étoit que comme entre divers dialectes d'une même langue. Les Eſpagnols ſe ſervent du mot de Roman en même ſignification que nous, & ils appellent leur langage ordinaire, *Romancé*. Le Roman étant donc plus univerſellement entendu, les Conteurs de Provence s'en ſervirent pour écrire leurs Contes, qui de là furent appellez Romans. Les Trouverres allant ainſi par le mon-

monde, étoient bien payez de leurs peines, & bien traitez des Seigneurs qu'ils visitoient; dont quelques-uns étoient si ravis du plaisir de les entendre, qu'ils se dépoüilloient quelquefois de leurs robes, pour les en revétir. Les Provençaux ne furent pas les seuls qui se plurent à cet agreable exercice: presque toutes les Provinces de France eurent leurs Romanciers; jusqu'à la Picardie, où l'on composoit des Servantois, pieces amoureuses, & quelquefois satyriques. Et de là nous sont venus tant & tant de vieux Romans, dont une partie est imprimée, une autre pourrit dans les Bibliotheques, & le reste a été consumé par la longueur des années. L'Espagne même qui a été si fertile en Romans, & l'Italie tiennent de nous l'art de les composer: *Mi par di poter dire che questa sorte di Poësia* (ce sont les paroles de Giraldi parlant des Romans) *habbia havuta la prima origine, & il primo suo principio da Franceſi, da i quali hà forse anco havuto il nome. Da Franceſi poi è passata questa maniera di poeteggiare a gli Spagnuoli, & ultimamente è stata accettata da gli Italiani.*

Feu Monsieur de Saumaise, dont

la

la memoire m'eſt en ſinguliere veneration, & pour ſa grande érudition, & pour l'amitié qui a été entre nous, a crû que l'Eſpagne aprés avoir appris des Arabes l'art de Romaniſer, l'avoit enſeigné par ſon exemple à tout le reſte de l'Europe. Pour ſoutenir cette opinion, il faut dire que Theleſin & Melkin, l'un & l'autre Anglois, & Hunibaldus Francus, que l'on croit avoir compoſé tous trois leurs Hiſtoires Romaneſques vers l'an cinq cens cinquante, ſont plus recens, du moins de prés de deux cens ans, que l'on ne s'imagine: car la revolte du Comte Julien, & l'entrée des Arabes en Eſpagne, n'arriva que l'an quatre-vingt-onziéme de l'Hegire; c'eſt-à-dire, l'an ſept cens douze de nôtre Seigneur; & il fallut quelque temps pour donner cours aux Romans des Arabes en Eſpagne, & à ceux que l'on prétend que les Eſpagnols firent à leur imitation, dans le reſte de l'Europe. Je ne voudrois pas défendre l'antiquité de ces Auteurs, quoy que j'euſſe quelque droit de le faire, puis que l'opinion commune & reçûë eſt pour moy. Il eſt vray que les Arabes étoient fort adonnez à la ſcience gaye, comme je vous l'ay fait voir, je

je veux dire à la Poëſie, aux Fables & aux fictions. Cette ſcience étant demeurée dans ſa groſſiereté parmy eux, ſans avoir reçû la culture des Grecs, ils la porterent dans l'Afrique avec leurs armes, lors qu'ils la ſubjuguerent. Elle étoit toutefois déja parmy les Afriquains: car Ariſtote, & aprés luy Priſcien, font mention des Fables Libyques; & les Romans d'Apulée & de Martianus Capella Africains, dont je vous ay parlé, montrent quel étoit l'eſprit de ces peuples. Cela fortifia les Arabes victorieux dans leur inclination. Auſſi apprenons-nous de Leon d'Afrique & de Marmol, que les Arabes Africains aiment encore la Poëſie Romaneſque avec paſſion; qu'ils chantent en Vers & en Proſe les exploits de leur Buhalul, comme on a celebré parmy nous, ceux de Renaud & de Roland; que leurs Morabites font des Chanſons d'amour; que dans Fez, au jour de la naiſſance de Mahomet, les Poëtes font des aſſemblées & des jeux publics, & recitent leurs vers devant le peuple, au jugement duquel celuy qui a le mieux reüſſi, eſt créé Prince des Poëtes pour cette année; que les Rois de la maiſon des Benimerinis, qui regnoient

il

il y a trois cens ans, & que nos vieux Ecrivains appellent de Bellemarine, assembloient tous les ans à un certain jour, les plus sçavans de la ville de Fez, & leur faisoient un splendide festin, aprés quoy les Poëtes recitoient des Vers en l'honneur de Mahomet; que le Roy donnoit au plus habile une somme d'argent, un cheval, un esclave, & ses propres habits dont il étoit vétu ce jour-là, & qu'aucun des autres ne s'en retournoit sans recompense. L'Espagne ayant ensuite reçû le joug des Arabes, elle receut aussi leurs mœurs, & prit d'eux la coutume de chanter des Vers d'amour, & de celebrer les actions des grands hommes, à la maniere des Bardes parmy les Gaulois: Mais ces chants, qu'ils nommoient *Romances*, étoient bien differens de ce qu'on appelle Romans. C'étoient des Poësies faites pour estre chantées, & par conséquent fort courtes. On en a ramassé plusieurs; entre lesquelles il s'en trouve de si anciennes, qu'à peine peuvent-elles estre entenduës: & elles ont quelquefois servy à éclaircir l'Histoire d'Espagne, & à remettre les évenemens dans l'ordre de la Chronologie. Leurs Romans sont beau-

beaucoup plus nouveaux; & les plus vieux ſont poſterieurs à nos Triſtans, & à nos Lancelots, de quelques centaines d'années. Miguel de Cervante, l'un des plus beaux eſprits que l'Eſpagne ait produit, en a fait une fine & judicieuſe critique dans ſon Dom Quixote, & à peine le Curé de la Manche, & maiſtre Nicolas le Barbier, en trouvent-ils dans ce grand nombre ſix, qui meritent d'être conſervez. Le reſte eſt *livré au bras ſéculier de la ſervante* pour eſtre mis au feu. Ceux qu'ils jugent dignes d'eſtre gardez, ſont les quatre Livres d'Amadis de Gaule, qu'ils diſent eſtre le premier Roman de Chevalerie qu'on ait imprimé en Eſpagne, le modele & le meilleur de tous les autres; Palmerin d'Angleterre, que l'on croit avoir été compoſé par un Roy de Portugal, & qu'ils trouvent digne d'eſtre mis dans un coffret ſemblable à celuy de Darius, où Alexandre enferma les œuvres d'Homere; Dom Belianis; le Miroir de Chevalerie; Tirante le Blanc, & Kyrie eleiſon de Montauban (car au bon vieux temps, on croyoit que Kyrie eleiſon, & Paralipomenon, étoient les noms de quelques Saints) ou *les ſubtilitez de*

de Damoiſelle Plaiſir-de-ma-vie, & *les tromperies de la veuve repoſée*, ſont fort loüées. Mais tout cela eſt recent en comparaiſon de nos vieux Romans, qui vray-ſemblablement en furent les modeles, comme la conformité des Ouvrages, & le voiſinage des nations le perſuadent. Il fait auſſi la cenſure des Romans en Vers & des autres Poëſies qui ſe trouvent dans la Bibliotheque de Dom Quixote: mais cela eſt hors de nôtre ſujet.

Si l'on m'objecte que comme nous avons pris des Arabes l'art de rimer, il eſt croyable auſſi que nous avons pris d'eux l'art de Romaniſer, puis que la plûpart de nos vieux Romans étoient en rime, & que la coutume qu'avoient les Seigneurs François de donner leurs habits aux meilleurs Trouverres, & que Marmol dit avoir été pratiquée par les Rois de Fez, donne encore lieu à ce ſoupçon: j'avoüeray qu'il n'eſt pas impoſſible que les François en prenant la rime des Arabes, ayent pris d'eux auſſi l'uſage de l'appliquer aux Romans. J'avoüeray même que l'amour que nous avions déja pour les Fables a pû s'augmenter, & ſe forti-

Digitized by Google

tifier par leur exemple, & que nôtre art Romanesque s'enrichit peut-estre par le commerce que le voisinage de l'Espagne & les guerres nous donnerent avec eux ; mais non pas que nous leur devions cette inclination, puis qu'elle nous possedoit long-temps devant qu'elle se soit fait remarquer en Espagne. Je ne puis croire non plus que nos Princes ayent pris des Rois Arabes, la coutume de se dépoüiller en faveur des Trouverres : Je crois plûtôt que les uns & les autres touchez de l'excellence des Ouvrages qu'ils entendoient reciter, cherchoient avec empressement à satisfaire sur l'heure leur liberalité, & que ne trouvant rien de plus present que leurs habits, ils s'en servoient au besoin, comme nous lisons que quelques Saints s'en sont servis envers des pauvres ; & que ce qui arriveit souvent en France par hazard, se faisoit tous les ans à Fez par une coutume, qui vray-semblablement y fut aussi d'abord introduite par le hazard.

Il est assez croyable que les Italiens furent portez à la composition des Romans par l'exemple des Provençaux, lors que les Papes tinrent leur Sie-

Siege à Avignon, & même par l'exemple des autres François, lors que les Normans, & en ſuite Charles Comte d'Anjou, frere de ſaint Loüis, Prince Vertueux, amateur de la Poëſie, & Poëte luy-même, firent la Guerre en Italie. Car nos Normans ſe mêloient auſſi de la ſcience gaye, & l'Hiſtoire rapporte qu'ils chanterent les faits de Roland, avant que de donner cette mémorable bataille, qui acquit la Couronne d'Angleterre à Guillaume le Bâtard. Toute l'Europe étoit en ce temps-là couverte des tenebres d'une épaiſſe ignorance: mais la France, l'Angleterre & l'Allemagne moins que l'Italie, qui ne produiſit alors qu'un petit nombre d'Ecrivains, & preſque point de faiſeurs de Romans. Ceux de ce païs qui vouloient ſe faire diſtinguer par quelque teinture de ſçavoir, la venoient prendre dans l'Univerſité de Paris, qui étoit la mere des ſciences, & la nourrice des Sçavans de l'Europe. Saint Thomas d'Aquin, Saint Bonaventure, le Poëte Dante, & Bocace y vinrent étudier; & le Preſident Fauchet montre que le dernier a pris la plûpart de ſes nouvelles des Romans François; & que

Pe-

Petrarque & les autres Poëtes Italiens avoient pillé les plus beaux traits des Chanſons de Thibaud Roy de Navarre, de Gaces Bruſſez, du Châtelain de Coucy, & des vieux Romanciers François. Ce fut donc, ſelon mon avis, dans ce mélange des deux nations, que les Italiens apprirent de nous la ſcience des Romans, qu'ils reconnoiſſent nous devoir, auſſi-bien que la ſcience des Rimes.

Ainſi l'Eſpagne & l'Italie, receurent de nous un art, qui étoit le fruit de nôtre ignorance, & de nôtre groſſiereté, & qui avoit été le fruit de la politeſſe des Perſes, des Ioniens & des Grecs. En effet, comme dans la neceſſité, pour conſerver nôtre vie nous nourriſſons nos corps d'herbes & de racines, lors que le pain nous manque; de même lors que la connoiſſance de la verité, qui eſt la nourriture propre & naturelle de l'eſprit humain vient à nous manquer, nous le nourriſſons du menſonge, qui eſt l'imitation de la verité. Et comme dans l'abondance, pour ſatisfaire à nôtre plaiſir, nous quittons ſouvent le pain & les viandes ordinaires, & nous cherchons des ragouſts, de même

Digitized by Google

me lors que nos esprits connoissent la verité, ils en quittent souvent l'étude & la speculation, pour se divertir dans l'image de la verité, qui est le mensonge: car l'image & l'imitation, selon Aristote, sont souvent plus agreables que la verité même. De sorte que deux chemins tout à fait opposez, qui sont l'ignorance, & l'érudition; la rudesse, & la politesse, menent souvent les hommes à une même fin, qui est l'étude des fictions, des fables, & des Romans. De là vient que les nations les plus barbares aiment les inventions Romanesques, comme les aiment les plus polies. Les origines de tous ces Sauvages de l'Amerique, & particulierement celles du Perou, ne contiennent que des fables; non plus que les origines des Goths, qu'ils écrivoient autrefois en leurs anciens caracteres Runiques sur de grandes pierres, dont j'ay veu quelques restes en Dannemark: & s'il nous étoit demeuré quelque chose de ces ouvrages que composoient les Bardes parmy les anciens Gaulois, pour éterniser la memoire de leur nation, je ne doute pas que nous ne les trouvassions enrichies de beaucoup de fictions.

Digitized by Google

Cette inclination aux fables, qui eſt commune à tous les hommes, ne leur vient pas par raiſonnement, par imitation, ou par coutume: elle leur eſt naturelle, & a ſon amorce dans la diſpoſition même de leur eſprit, & de leur ame; car le deſir d'apprendre & de ſçavoir eſt particulier à l'homme, & ne le diſtingue pas moins des autres animaux que ſa raiſon. On trouve même en quelques animaux des étincelles d'une raiſon imparfaite & ébauchée; mais l'envie de connoître ne ſe remarque que dans l'homme. Cela vient, ſelon mon ſens, de ce que les facultez de nôtre ame étant d'une trop grande étenduë, & d'une capacité trop vaſte pour eſtre remplies par les objets preſens, l'ame cherche dans le paſſé & dans l'avenir, dans la verité & dans le menſonge, dans les eſpaces imaginaires, & dans l'impoſſible même, de quoy les occuper & les exercer. Les beſtes trouvent dans les objets qui ſe preſentent à leurs ſens de quoy remplir les puiſſances de leur ame, & ne vont guere au-delà: de ſorte que l'on ne voit point en elles cette avidité inquiete qui agite inceſſamment

ment l'eſprit de l'homme, & le porte à la recherche de nouvelles connoiſſances, pour proportionner, s'il ſe peut, l'objet à la puiſſance, & y trouver un plaiſir ſemblable à celuy qu'on trouve à appaiſer une faim violente, ou à ſe deſalterer aprés une longue ſoif. C'eſt ce que Platon a voulu exprimer par la Fable du mariage de Porus & de Penie, c'eſt-à-dire, des Richeſſes & de la pauvreté, d'où il dit que nâquit le plaiſir. L'Objet eſt marqué par les Richeſſes, qui ne ſont Richeſſes que dans l'uſage, & autrement demeurent infructueuſes, & ne font point naître le Plaiſir. La Puiſſance eſt exprimée par la Pauvreté, qui eſt ſterile & toujours accompagnée d'inquietude, tant qu'elle eſt ſeparée des Richeſſes : mais quand elle s'y joint, le Plaiſir naiſt de cette union. Cela ſe rencontre juſtement dans nôtre ame. La pauvreté, c'eſt-à-dire l'ignorance, luy eſt naturelle, & elle ſoupire inceſſamment aprés la ſcience, qui eſt ſa richeſſe ; & quand elle la poſſede, cette joüiſſance eſt ſuivie de plaiſir. Mais ce plaiſir n'eſt pas toujours égal : il luy coute quelquefois du travail & des peines ; comme quand

elle s'applique aux ſpeculations difficiles, & aux ſciences cachées, dont la matiere n'eſt pas preſente à nos ſens, & où l'imagination, qui agit avec facilité, a moins de part que l'entendement, dont les operations ſont plus laborieuſes. Et parce que naturellement le travail nous rebute; l'ame ne ſe porte à ces connoiſſances épineuſes que dans la vûë du fruit, ou dans l'eſperance d'un plaiſir éloigné, ou par neceſſité. Mais les connoiſſances qui l'attirent & la flattent davantage, ſont celles qu'elle acquiert ſans peine, & où l'imagination agit preſque ſeule, & ſur des matieres ſemblables à celles qui tombent d'ordinaire ſous nos ſens; & particulierement ſi ces connoiſſances excitent nos paſſions, qui ſont les grands mobiles de toutes les actions de nôtre vie. C'eſt ce que ſont les Romans: il ne faut point de contention d'eſprit pour les comprendre, il n'y a point de grands raiſonnemens à faire, il ne faut point ſe fatiguer la mémoire, il ne faut qu'imaginer. Ils n'émeuvent nos paſſions, que pour les appaiſer; ils n'excitent nôtre crainte ou nôtre compaſſion, que pour nous faire voir hors du peril ou de la miſere, ceux pour

Digitized by Google

pour qui nous craignons, ou que nous plaignons, ils ne touchent nôtre tendreſſe, que pour nous faire voir heureux ceux que nous aimons ; ils ne nous donnent de la haine que pour nous faire voir miſerables ceux que nous haïſſons; enfin toutes nos paſſions s'y trouvent agreablement excitées & calmées. C'eſt pourquoy ceux qui agiſſent plus par paſſion que par raiſon, & qui travaillent plus de l'imagination que de l'entendement, y ſont les plus ſenſibles: quoy que les derniers le ſoient auſſi, mais d'une autre ſorte. Ils ſont touchez des beautez de l'art, & de ce qui part de l'entendement : mais les premiers, tels que ſont les enfans & les ſimples, le ſont ſeulement de ce qui frappe leur imagination & agite leurs paſſions, & ils aiment les fictions en elles-mêmes, ſans aller plus loin. Or les fictions n'étant que des narrations vrayes en apparence, & fauſſes en effet, les eſprits des ſimples qui ne voyent que l'écorce, ſe contentent de cette apparence de verité, & s'y plaiſent : mais ceux qui penetrent plus avant & vont au ſolide, ſe dégoutent aiſément de cette fauſſeté. De ſorte que les premiers aiment la

Digitized by Google

fauſſeté à cauſe de la verité apparente qui la cache, & les derniers ſe rebutent de cette image de verité, à cauſe de la fauſſeté effective qu'elle cache, ſi cette fauſſeté n'eſt d'ailleurs ingenieuſe, myſterieuſe, & inſtructive, & ne ſe ſoutient par l'excellence de l'invention & de l'art. Et ſaint Auguſtin dit en quelque endroit, que ces fauſſetez qui ſont ſignificatives, & enveloppent un ſens caché, ne ſont pas des menſonges, mais des figures de la verité, dont les plus ſages & les plus ſaints perſonnages, & nôtre Seigneur même, ſe ſont ſervis.

Puis qu'il eſt donc vray que l'ignorance & la groſſiereté ſont les grandes ſources du menſonge, & que ce débordement de Barbares qui ſortirent du Septentrion, inonda toute l'Europe, & la plongea dans une ſi profonde ignorance, qu'elle n'en eſt ſortie que depuis environ deux ſiécles; n'eſt-il pas bien vray-ſemblable que cette ignorance produiſit dans l'Europe le même effet qu'elle a toujours produit par tout ailleurs, & n'eſt-ce pas en vain que l'on cherche dans le hazard ce que nous trouvons dans la nature? Il n'y a donc pas lieu de conteſter que les Romans François, Allemans, Anglois, &

Digitized by Google

& toutes les Fables du Nord, ſont du crû du païs, nées ſur les lieux, & n'y ont point été apportées d'ailleurs ; qu'elles n'ont point d'autre origine que les Hiſtoires remplies de fauſſetez, qui furent faites dans des temps obſcurs, pleins d'ignorance, où l'induſtrie & la curioſité manquoient pour découvrir la verité des choſes, & l'art pour les écrire ; que ces Hiſtoires mêlées du vray & du faux, ayant été bien reçûës par des peuples demy barbares, les Hiſtoriens eurent la hardieſſe d'en faire de purement ſuppoſées, qui ſont les Romans. C'eſt même une opinion reçûë, que le nom de Roman ſe donnoit autrefois aux Hiſtoires, & qu'il s'appliqua depuis aux fictions : ce qui eſt un témoignage invincible que les unes ſont venuës des autres : *Romanzi*, dit le Pigna, *ſecondo la commune opinione in Franceſe detti erano gli annali : & perciò le guerre di parte in parte notate ſotto queſto nome uſcivano. Poſcia alcuni dalla verità partendoſi, quantunque favoleggiaſſero, coſì apunto chiamarono li ſcritti loro . . .* Strabon dans un paſſage que j'ay déja allegué, dit que les Hiſtoires des Perſes, des Medes & des Syriens n'ont pas merité beaucoup de créance ; par-

ce que ceux qui les ont écrites, voyant que les conteurs de Fables étoient en reputation, crurent s'y mettre auſſi en écrivant des Fables en forme d'Hiſtoires; c'eſt-à-dire des Romans. D'où l'on peut conclure que les Romans, ſelon toutes les apparences, ont eu parmy nous la même origine, qu'ils ont eu autrefois parmy ces peuples.

Mais pour revenir aux Troubadours ou Trouverres de Provence, qui furent en France les Princes de la Romancerie dés la fin du dixiéme ſiécle, leur métier plut à tant de gens, que toutes les Provinces de France, comme j'ay dit, eurent auſſi leurs Trouverres. Elles produiſirent dans l'onziéme ſiécle, & dans les ſuivans, une multitude nompareille de Romans en Proſe & en Vers, dont pluſieurs, malgré l'envie du temps, ſe ſont conſervez juſqu'à nous. De ce nombre étoient les Romans de Garin le Loheran, de Triſtan, de Lancelot du Lac, de Bertain, du Saint Greal, de Merlin, d'Artus, de Perceval, de Perceforeſt, & de la plûpart de ces cent vingt-ſept Poëtes, qui ont vécu devant l'an mil trois cens, dont le Preſident Fauchet a fait la cenſure. Je n'entreprendray pas de vous en faire la liſte,

ny

ny d'examiner si les Amadis de Gaule sont originaires d'Espagne, de Flandres, ou de France, & si le Roman de Tiel Vlespiegle est une traduction de l'Alleman, ny en quelle langue a premierement été écrit le Roman des sept Sages de Rome, ou de Dolopathos; qu'on dit qui a été pris des Paraboles de Sandaber Indien, qu'on dit même qui se trouve en Grec dans quelques Bibliotheques, qui a fourny la matiere du Livre Italien intitulé Erastus, & de plusieurs des Nouvelles de Bocace, comme le même Fauchet l'a remarqué; qui fut écrit en Latin par Jean Moine de l'Abbaye de Hauteselve, dont on voit de vieux Exemplaires, & traduit en François par le Clerc Hebert, vers la fin du douziéme siécle, & en Alleman depuis prés de trois cens ans, & d'Alleman en Latin depuis cent ans, par un sçavant homme, qui ignoroit que cet Alleman venoit du Latin, & qui en changea les noms. Il me suffira de vous dire que tous ces Ouvrages, auſquels l'ignorance avoit donné la naissance, portoient des marques de leur origine, & n'étoient qu'un amas de fictions grossierement entassées les unes sur les autres, & bien éloignées de

Digitized by Google

ce ſouverain degré d'art & d'élegance, où nôtre nation a depuis porté les Romans. Il eſt vray qu'il y a ſujet de s'étonner qu'ayant cedé aux autres le prix de la Poëſie Epique & de l'Hiſtoire, nous ayons emporté celuy-cy avec tant de hauteur, que leurs plus beaux Romans n'égalent pas les moindres des nôtres. Je crois que nous devons cet avantage à la politeſſe de nôtre galanterie, qui vient, à mon avis, de la grande liberté dans laquelle les hommes vivent en France avec les femmes. Elles ſont preſque recluſes en Italie & en Eſpagne, & ſont ſeparées des hommes par tant d'obſtacles, qu'on les voit peu, & qu'on ne leur parle preſque jamais. De ſorte que l'on a negligé l'art de les cajoler agreablement, parce que les occaſions en étoient rares. L'on s'applique ſeulement à ſurmonter les difficultez de les aborder; & cela fait, on profite du temps ſans s'amuſer aux formes. Mais en France, les Dames vivant ſur leur bonne foy, & n'ayant point d'autres deffenſes que leur propre cœur, elles s'en ſont fait un rempart plus fort & plus ſûr que toutes les clefs, que toutes les grilles, & que toute la vigilance des Doüegnes. Les hom-

hommes ont donc été obligez d'assieger ce rempart par les formes, & ont employé tant de soin & d'adresse pour le reduire, qu'ils s'en sont fait un art presque inconnu aux autres peuples. C'est cet art qui distingue les Romans François des autres Romans, & qui en a rendu la lecture si delicieuse, qu'elle a fait negliger des lectures plus utiles. Les Dames ont été les premieres prises à cet appas: elles ont fait toute leur étude des Romans, & ont tellement mépriſé celle de l'ancienne Fable & de l'Hiſtoire, qu'elles n'ont plus entendu des Ouvrages qui tiroient de là autrefois leur plus grand ornement. Pour ne rougir plus de cette ignorance, dont elles avoient ſi ſouvent occaſion de s'appercevoir, elles ont trouvé que c'étoit plûtôt fait de deſaprouver ce qu'elles ignoroient, que de l'apprendre. Les hommes les ont imitées pour leur plaire; ils ont condamné ce qu'elles condamnoient, & ont appellé pedanterie, ce qui faiſoit une partie eſſentielle de la Politeſſe, encore du temps de Malherbe. Les Poëtes, & les autres Ecrivains François qui l'ont ſuivy, ont été contraints de ſe ſoumettre à ce jugement, & pluſieurs d'entr'eux voyant que la

Digitized by Google

connoissance de l'antiquité leur étoit inutile, ont cessé d'étudier ce qu'ils n'osoient plus mettre en usage. Ainsi une bonne cause, a produit un tres-mauvais effet, & la beauté de nos Romans a attiré le mépris des belles Lettres & ensuite l'ignorance.

Je ne prétens pas pour cela en condamner la lecture. Les meilleures choses du monde ont toujours quelques suites facheuses. Les Romans en peuvent avoir de pires encore que l'ignorance. Je sçay de quoy on les accuse : ils dessechent la devotion, ils inspirent des passions déreglées, ils corrompent les mœurs. Tout cela peut arriver, & arrive quelquefois. Mais dequoy les esprits mal-faits ne peuvent-ils point faire un mauvais usage ? Les ames foibles s'empoisonnent elles-mêmes, & font du venin de tout. Il leur faut donc interdire l'Histoire, qui rapporte tant de pernicieux exemples, & la Fable, où les crimes sont autorisez par l'exemple même des Dieux. Une statuë de marbre qui faisoit la devotion publique parmy les Payens, fit la passion, la brutalité & le desespoir d'un jeune homme. Le Cherea de Terence se fortifie dans un dessein criminel à la vûë d'un Tableau de Jupiter, qui

qui attiroit peut-être le reſpect de tous les autres ſpectateurs. On a eu peu d'égard à l'honnêteté des mœurs dans la plûpart des Romans Grecs, & des vieux François, par le vice des temps où ils ont été compoſez. L'Aſtrée même & quelques-uns de ceux qui l'ont ſuivie, ſont encore un peu licencieux: mais ceux de ce temps, je parle des bons, ſont ſi éloignez de ce défaut, qu'on n'y trouvera pas une parole, pas une expreſſion qui puiſſe bleſſer les oreilles chaſtes, pas une action qui puiſſe offenſer la pudeur. Si l'on dit que l'amour y eſt traité d'une maniere ſi delicate & ſi inſinuante, que l'amorce de cette dangereuſe paſſion, entre aiſément dans de jeunes cœurs: Je répondray que non ſeulement il n'eſt pas périlleux, mais qu'il eſt même en quelque ſorte neceſſaire que les jeunes perſonnes du monde connoiſſent cette paſſion, pour fermer les oreilles à celle qui eſt criminelle, & pouvoir ſe démêler de ſes artifices; & pour ſçavoir ſe conduire dans celle qui a une fin honnête & ſainte. Ce qui eſt ſi vray, que l'experience fait voir que celles qui connoiſſent moins l'amour en ſont les plus ſuſceptibles, & que les plus ignorantes ſont les plus duppes. Ajoutez à

cela, que rien ne déroüille tant l'esprit, ne sert tant à le façonner & le rendre propre au monde, que la lecture des bons Romans. Ce sont des Precepteurs muets, qui succedent à ceux du College, & qui apprenent à parler & à vivre d'une methode bien plus instructive & bien plus persuasive que la leur, & de qui on peut dire ce qu'Horace disoit de l'Iliade d'Homere, qu'elle enseigne la Morale plus fortement & mieux que les Philosophes les plus habiles.

Monsieur d'Urfé fut le premier qui les tira de la barbarie ; & les remit dans les regles en son incomparable Astrée, l'Ouvrage le plus ingenieux & le plus poly, qui eust jamais paru en ce genre, & qui a terny la gloire que la Grece, l'Italie & l'Espagne s'y étoient acquise. Il n'osta pourtant pas le courage à ceux qui vinrent aprés luy d'entreprendre ce qu'il avoit entrepris, & n'occupa pas si fort l'admiration publique, qu'il n'en restast encore pour tant de beaux Romans, qui parurent en France aprés le sien. L'on n'y vid pas sans étonnement ceux qu'une fille, autant illustre par sa modestie, que par son merite, avoit mis au jour sous un nom emprunté, se privant si genereusement de la gloire qui luy étoit duë, & ne cher-

cherchant ſa recompenſe que dans ſa vertu : comme ſi lors qu'elle travailloit ainſi à la gloire de nôtre nation, elle eût voulu épargner cette honte à nôtre ſexe. Mais enfin le temps luy a rendu la juſtice qu'elle s'étoit refuſée, & nous a appris que l'Illuſtre Baſſa, le Grand Cyrus, & Clelie, ſont les Ouvrages de Mademoiſelle de Scudery ; afin que deſormais l'art de faire des Romans, qui pouvoit ſe deffendre contre les cenſeurs ſcrupuleux, non ſeulement par les loüanges que luy donne le Patriarche Photius, mais encore par les grands exemples de ceux qui s'y ſont appliquez, puſt auſſi ſe juſtifier par le ſien ; & qu'aprés avoir été cultivé par des Philoſophes, comme Apulée & Athenagoras, par des Preteurs Romains, comme Siſenna ; par des Conſuls, comme Petrone ; par des prétendans à l'Empire, comme Clodius Albinus ; par des Prêtres, comme Theodorus Prodromus ; par des Evêques, comme Heliodore & Achillés Tatius ; par des Papes, comme Pie ſecond, qui avoit écrit les Amours d'Euryale & de Lucrece ; & par des Saints, comme Jean Damaſcene ; il eut encore l'avantage d'avoir été exercé par une ſage & vertueuſe fil-

le

le. Pour vous, Monſieur, puis qu'il eſt vray comme je l'ay montré, & comme Plutarque l'aſſure, qu'un des plus grands charmes de l'eſprit humain, c'eſt le tiſſu d'une Fable bien inventée & bien racontée; quel ſuccez ne devez-vous pas eſperer de Zayde, dont les avantures ſont ſi nouvelles & ſi touchantes, & dont la narration eſt ſi juſte & ſi polie. Je ſouhaiterois pour l'intereſt que je prens à la gloire du grand Roy que le Ciel a mis ſur nos têtes, que nous euſſions l'Hiſtoire de ſon regne merveilleux, écrite d'un ſtile auſſi noble, & avec autant d'exactitude & de diſcernement. La Vertu qui conduit ſes belles actions eſt ſi heroïque, & la Fortune qui les accompagne eſt ſi ſurprenante, que la poſterité douteroit ſi ce ſeroit une Hiſtoire ou un Roman.

FIN.

Honor pulcherrima merces.
Ipſe ſibi.

ZAY-

Digitized by Google

ZAYDE,

HISTOIRE ESPAGNOLE.

PREMIERE PARTIE.

L'Espagne commençoit à s'affranchir de la domination des Maures : Ses Peuples qui s'étoient retirez dans les Asturies, avoient fondé le Royaume de Leon ; ceux qui s'étoient retirez dans les Pyrenées, avoient donné naissance au Royaume de Navarre ; Il s'étoit élevé des Comtes

tes de Barcelonne & d'Arragon ; ainſi cent cinquante ans aprés l'entrée des Maures, plus de la moitié de l'Eſpagne ſe trouvoit délivrée de leur tyrannie.

De tous les Princes Chrétiens qui y regnoient alors, il n'y en avoit point de ſi redoutable qu'Alphonſe Roy de Leon, ſurnommé le Grand : Ses prédeceſſeurs avoient joint la Caſtille à leur Royaume : d'abord cette Province avoit été commandée par des Gouverneurs, qui dans la ſuite des temps avoient rendu le Gouvernement hereditaire ; & l'on commençoit à craindre qu'ils ne s'en vouluſſent faire Souverains. Ils s'appelloient tous Comtes de Caſtille ; les plus puiſſans étoient Diego Porcellos & Nugnez Fernando : Ce dernier étoit conſiderable par ſes grandes terres & par la grandeur de ſon eſprit : Ses enfans ſervoient encore à ſoutenir ſa fortune ; &

à

à l'augmenter. Il avoit un Fils & une Fille d'une beauté extraordinaire : Le fils qui s'appelloit Conſalve, ne voyoit rien dans toute l'Eſpagne qu'on luy pût comparer ; & ſon eſprit & ſa perſonne avoient quelque choſe de ſi admirable, qu'il ſembloit que le Ciel l'eût formé d'une maniere differente du reſte des hommes.

Des raiſons importantes l'avoient obligé à quitter la Cour de Leon ; & les ſenſibles déplaiſirs qu'il y avoit reçûs, luy avoient inſpiré le deſſein de ſortir de l'Eſpagne, & de ſe retirer dans quelque ſolitude. Il vint dans l'extremité de la Catalogne à deſſein de s'embarquer ſur le premier Vaiſſeau qui feroit voile pour une des Iſles de la Grece. Le peu d'attention qu'il avoit à toutes choſes, luy faiſoit ſouvent prendre d'autres chemins que ceux qu'on luy avoit enſeignez :

Digitized by Google

gnez: Au lieu de passer la riviere d'Ebre à Tortose, comme on luy avoit dit qu'il le faloit faire, il suivit ses bords quasi jusques à son embouchure. Il s'apperçût alors qu'il s'étoit beaucoup détourné; il s'enquit s'il n'y avoit point de barque; on luy dit qu'il n'en trouveroit pas au lieu où il étoit, mais que s'il vouloit aller jusques à un petit Port assez proche, il en trouveroit qui le meneroient à Tarragone. Il marcha jusques à ce Port, il descendit de cheval, & demanda à quelques Pêcheurs s'il n'y avoit point de chaloupes prêtes à partir.

Comme il leur parloit, un homme qui se promenoit tristement le long de la Mer, surpris de sa beauté & de sa bonne mine, s'arrêta pour le regarder; & ayant entendu ce qu'il demandoit à ces Pêcheurs, prit la parole, & luy dit que toutes les bar-

barques étoient allées à Tarragone, qu'elles ne reviendroient que le lendemain, & qu'il ne pourroit s'embarquer que le jour d'aprés. Consalve qui ne l'avoit point apperçû, tourna la tête, pour voir d'où venoit cette voix, qui ne luy paroissoit pas celle d'un Pêcheur. Il fut étonné de la bonne mine de cet Inconnu, comme cet Inconnu l'avoit été de la sienne: Il luy trouva quelque chose de noble & de grand; & même de la beauté, quoy qu'on visst bien qu'il avoit passé la premiere jeunesse. Consalve n'étoit guere en état de s'arrêter à d'autres choses qu'à ses pensées; neanmoins la rencontre de cet Inconnu dans un lieu si désert, luy donna quelque attention, il le remercia de l'avoir instruit de ce qu'il vouloit sçavoir, & il demanda ensuite aux Pêcheurs, où il pourroit aller passer la nuit. Il n'y a que ces Cabanes

Digitized by Google

banes que vous voyez, luy dit l'Inconnu, & vous n'y ſçauriez être commodément : Je ne laiſſeray pas d'y aller chercher du repos, reprit Conſalve, il y a quelques jours que je marche ſans en avoir, & je ſens bien que mon corps en a plus de beſoin que mon eſprit ne luy en laiſſe. L'Inconnu fut touché de la maniere triſte dont il avoit prononcé ce peu de paroles, & il ne douta point que ce ne fuſt quelque malheureux. La conformité qui luy parut dans leurs fortunes, luy donna pour Conſalve, cette ſorte d'inclination que nous avons pour les perſonnes dont nous croyons les diſpoſitions pareilles aux nôtres.

Vous ne trouverez point icy de retraite digne de vous, luy dit-il, mais ſi vous voulez en accepter une que je vous offre proche d'icy, vous y ſerez plus commodément que dans ces cabanes

Digitized by Google

banes. Conſalve avoit tant d'averſion pour la ſocieté des hommes, qu'il refuſa d'abord l'offre que luy faiſoit cet Inconnu; mais enfin, les inſtantes prieres qu'il luy en fit, & le beſoin de prendre du repos, le contraignirent de l'accepter.

Il le ſuivit, & aprés avoir marché quelque temps, il découvrit une maiſon aſſez baſſe, bâtie d'une maniere ſimple, & neanmoins propre & reguliere. La court n'étoit fermée que de paliſſades de Grenadiers; non plus que le jardin, qui étoit ſéparé d'un bois par un petit ruiſſeau. Si Conſalve euſt pû prendre plaiſir à quelque choſe, l'agreable ſituation de cette demeure, luy en auroit donné. Il demanda à l'Inconnu, ſi ce lieu étoit ſon ſejour ordinaire, & ſi le hazard ou ſon choix l'y avoient conduit. Il y a quatre ou cinq ans que je l'habite, luy répon-

pondit-il, je n'en ſors que pour me promener ſur le bord de la Mer; & depuis que j'y demeure, je puis vous dire que vous êtes la ſeule perſonne raiſonnable que j'y aye vûë. La tempête fait ſouvent briſer des vaiſſeaux contre cette côte qui eſt aſſez dangereuſe; j'ay ſauvé la vie à quelques malheureux, que j'ay retiré chez moy; mais tous ceux que la Fortune y a conduits, n'ont été que des étrangers avec qui je n'euſſe pû trouver de converſation quand j'en aurois cherché. Vous pouvez juger par le lieu où je demeure, que je n'en cherche pas; j'avoûë neanmoins que je ſuis ſenſible au plaiſir de voir une perſonne comme vous. Pour moy, repartit Conſalve, je fuis tous les hommes, & j'ay tant de ſujet de les fuïr, que ſi vous le ſçaviez, vous ne trouveriez pas étrange que j'euſſe eu tant de peine à accepter l'offre

que

que vous m'avez faite: Vous jugeriez au contraire, qu'aprés les malheurs qu'ils m'ont cauſez, je dois renoncer pour jamais à toute ſorte de ſocieté. Si vous n'avez à vous plaindre que des autres, repliqua l'Inconnu, & que n'ayez rien à vous reprocher, il y en a de plus malheureux que vous, & vous l'êtes moins que vous ne penſez. Le comble des malheurs, s'écria-t'il, c'eſt d'avoir à ſe plaindre de ſoy-même, c'eſt d'avoir creuſé les abîmes où l'on eſt tombé, c'eſt d'avoir été injuſte & déraiſonnable: enfin, c'eſt d'avoir été la cauſe des infortunes dont on eſt accablé. Je vois bien, reprit Conſalve, que vous reſſentez les maux dont vous me parlez: Mais qu'ils ſont differens de ceux qu'on reſſent, quand ſans l'avoir merité on eſt trompé, trahy & abandonné de tout ce qu'on aimoit davantage. A ce que j'en puis juger, luy re-

repartit l'Inconnu, vous abandonnez vôtre Patrie, pour fuïr des perſonnes qui vous ont trahy, & qui ſont la cauſe de vos déplaiſirs ; mais jugez ce que vous auriez à ſouffrir, s'il faloit que vous fuſſiez continuellement avec ces perſonnes qui ſont le malheur de vôtre vie : Songez que c'eſt l'état où je ſuis, que j'ay fait tout le malheur de la mienne, & que je ne puis me ſéparer de moy-même, pour qui j'ay tant d'horreur, pour qui j'ay tant de ſujet d'en avoir, non ſeulement parce que j'en ſouffre, mais par ce qu'en a ſouffert ce que j'aimois plus que toutes choſes. Je ne me plaindrois pas, dit Conſalve, ſi je n'avois à me plaindre que de moy. Vous vous trouvez malheureux, parce que vous avez ſujet de vous haïr ; mais ſi vous aviez été aimé fidellement de la perſonne que vous aimiez, pouvez-vous ne vous pas

pas trouver heureux. Peut-estre l'avez-vous perduë par vôtre faute ; mais vous avez au moins la consolation de penser qu'elle vous a aimé, & qu'elle vous aimeroit encore si vous n'aviez rien fait qui luy eust pû déplaire. Vous ne connoissez point l'amour, si cette seule pensée ne vous empêche d'être malheureux : & vous vous aimez vous-même plus que vôtre Maîtresse, si vous aimez mieux avoir sujet de vous plaindre d'elle que de vous. Le peu de part que vous avez sans doute à vos malheurs, repliqua l'Inconnu, vous empêche de comprendre quel surcroist de douleur ce vous seroit d'y avoir contribué ; mais croyez par la cruelle experience que j'en fais, que de perdre par sa faute ce qu'on aime, est une sorte d'affliction qui se fait sentir plus vivement que toutes les autres.

Digitized by Google

Comme il achevoit ces paroles, ils arriverent dans la maiſon, que Conſalve trouva auſſi jolie par dedans, qu'elle luy avoit paru par dehors. Il paſſa la nuit avec beaucoup d'inquietude, le matin la fiévre luy prit, & les jours ſuivans elle devint ſi violente, qu'on apprehenda pour ſa vie. L'Inconnu en fut ſenſiblement affligé, & ſon affliction augmenta encore par l'admiration que luy donnoient toutes les paroles, & toutes les actions de Conſalve. Il ne put ſe défendre du deſir de ſçavoir qui étoit une perſonne qui luy paroiſſoit ſi extraordinaire : il fit pluſieurs queſtions à celuy qui le ſervoit, mais l'ignorance où cet homme étoit luy-même du nom & de la qualité de ſon Maître, l'empêcha de ſatisfaire ſa curioſité. Il luy dit ſeulement qu'il ſe faiſoit appeller Theodoric, & qu'il ne croyoit pas que ce fuſt

ſon

Digitized by Google

son nom veritable. Enfin, aprés plusieurs jours de fiévre continuë, les remedes & la jeunesse tirerent Consalve hors de peril. L'Inconnu essayoit de le divertir des tristes pensées dont il le voyoit occupé, il ne le quittoit point, & bien qu'ils ne parlassent que de choses generales, parce qu'ils ne se connoissoient pas encore, ils se surprirent l'un & l'autre par la grandeur de leur esprit.

Cet Inconnu avoit caché son nom & sa naissance, depuis qu'il étoit dans cette solitude; mais il voulut bien l'apprendre à Consalve. Il luy dit qu'il étoit du Royaume de Navarre, qu'il s'appelloit Alphonse Ximenes, & que ses malheurs l'avoient obligé de chercher une retraite, où il pust en liberté, regretter ce qu'il avoit perdu. Consalve fut surpris du nom de Ximenes, il le connoissoit pour un des plus

illustres de la Navarre, & il fut vivement touché de la confiance qu'Alphonse luy témoignoit. Quelque raison qu'il eût de haïr les hommes, il ne put s'empêcher d'avoir pour luy une amitié dont il ne se croyoit plus capable.

Cependant sa santé commençoit à revenir, & lors qu'il se porta assez bien pour s'embarquer, il sentit qu'il ne quitteroit Alphonse qu'avec peine. Il luy parla de leur separation; & du dessein qu'il avoit de se retirer aussi dans quelque solitude. Alphonse en fut surpris & affligé; il s'étoit tellement accoutumé à la douceur de la conversation de Consalve, qu'il n'en pouvoit regarder la perte qu'avec douleur: Il luy dit d'abord, qu'il n'étoit pas en état de partir, & il essaya ensuite de luy persuader de n'aller point chercher d'autre désert que

que celuy où le hazard l'avoit conduit.

Je n'oserois esperer, luy dit-il, de vous rendre cette demeure moins ennuyeuse : mais il me semble que dans une retraite aussi longue que celle que vous entreprenez, il y a quelque douceur à n'être pas tout-à-fait seul. Mes malheurs ne pouvoient recevoir de consolation ; je crois neanmoins que j'aurois trouvé du soulagement, si dans de certains momens j'avois eu quelqu'un avec qui me plaindre. Vous trouverez icy la même solitude, qu'au lieu où vous voulez aller, & vous aurez la commodité de parler quand vous le voudrez, à une personne qui a une admiration extraordinaire pour vôtre merite & une sensibilité pour vos malheurs, égale à celle qu'il a pour les siens.

Le discours d'Alphonse ne persuada pas d'abord Consalve,

Digitized by Google

mais peu à peu il fit de l'impreſſion ſur ſon eſprit : & la conſideration d'une retraite privée de toute ſorte de compagnie, jointe à l'amitié qu'il avoit deja pour luy, le fit reſoudre à demeurer dans cette maiſon. La ſeule choſe qui luy donnoit de l'embarras, étoit la crainte d'eſtre reconnu. Alphonſe le raſſura par ſon exemple, & luy dit, que ce lieu étoit tellement éloigné de tout commerce, que depuis tant d'années qu'il s'y étoit retiré, il n'avoit jamais vû perſonne qui l'eût pû reconnoître. Conſalve ſe rendit à ſes raiſons, & aprés s'eſtre dit l'un à l'autre tout ce que ſe peuvent dire les deux plus honnêtes hommes du monde, qui s'engagent à vivre enſemble, il envoya de ſes pierreries à un Marchand de Tarragone, afin qu'il luy fiſt tenir les choſes dont il pourroit avoir beſoin. Voilà donc Conſalve étably

tably dans cette ſolitude, avec la reſolution de n'en ſortir jamais : le voilà abandonné à la reflexion de ſes malheurs, où il ne trouvoit d'autre conſolation que de croire qu'il ne pouvoit plus luy en arriver : mais la Fortune luy fit voir qu'elle trouve juſques dans les déſerts, ceux qu'elle a reſolu de perſecuter.

Sur la fin de l'Automne, que les vents commencent à rendre la Mer redoutable, il s'alla promener plus matin que de coutume. Il y avoit eu pendant la nuit une tempête épouventable, & la mer qui étoit encore agitée, entretenoit agreablement ſa rêverie. Il conſidera quelque temps l'inconſtance de cet élement ; avec les mêmes reflexions qu'il avoit accoutumé de faire ſur ſa fortune ; enſuite il jetta les yeux ſur le rivage, il vit pluſieurs marques du débris

Digitized by Google

d'une chaloupe, & il regarda s'il ne verroit perſonne qui fuſt encore en état de recevoir du ſecours. Le Soleil qui ſe levoit, fit briller à ſes yeux quelque choſe d'éclatant, qu'il ne put diſtinguer d'abord, & qui luy donna ſeulement la curioſité de s'en approcher. Il tourna ſes pas vers ce qu'il voyoit, & en s'approchant il connut que c'étoit une femme magnifiquement habillée, étenduë ſur le ſable, & qui ſembloit y avoir été jettée par la tempête. Elle étoit tournée d'une ſorte qu'il ne pouvoit voir ſon viſage: Il la releva pour juger ſi elle étoit morte; mais quel fut ſon étonnement, quand il vit au travers des horreurs de la mort, la plus grande beauté qu'il eût jamais vûë. Cette beauté augmenta ſa compaſſion, & luy fit deſirer que cette perſonne fuſt encore en état d'eſtre ſecouruë. Dans ce moment Alphonſe qui l'a-

l'avoit ſuivi par hazard, s'approcha, & luy aida à la ſecourir. Leur peine ne fut pas inutile, ils virent qu'elle n'étoit pas morte; mais ils jugerent qu'elle avoit beſoin d'un plus grand ſecours, que celuy qu'ils luy pouvoient donner en ce lieu. Comme ils étoient aſſez proche de leur demeure, ils ſe reſolurent de l'y porter. Si-tôt qu'elle y fut, Alphonſe envoya querir des remedes pour la ſoulager, & des femmes pour la ſervir. Lors que ces femmes furent venuës, & qu'on leur eut laiſſé la liberté de la mettre au lit, Conſalve revint dans la chambre, & regarda cette Inconnuë avec plus d'attention qu'il n'avoit encore fait. Il fut ſurpris de la proportion de ſes traits, & de la delicateſſe de ſon viſage, il regarda avec étonnement la beauté de ſa bouche, & la blancheur de ſa gorge; Enfin, il étoit ſi charmé de tout ce

Digitized by Google

qu'il voyoit dans cette Etrangere, qu'il étoit preſt de s'imaginer que ce n'étoit pas une perſonne mortelle. Il paſſa une partie de la nuit ſans pouvoir s'en éloigner. Alphonſe luy conſeilla d'aller prendre du repos; mais il luy répondit qu'il avoit ſi peu accoutumé d'en trouver, qu'il étoit bien aiſe d'avoir une occaſion de n'en pas chercher inutilement.

Sur le matin on s'apperçut que cette Inconnuë commençoit à revenir, elle ouvrit les yeux; & comme la clarté luy fit d'abord quelque peine, elle les tourna languiſſamment du côté de Conſalve, & luy fit voir de grands yeux noirs, d'une beauté qui leur étoit ſi particuliere, qu'il ſembloit qu'ils étoient faits pour donner tout enſemble du reſpect & de l'amour. Quelque temps aprés il parut que la connoiſſance luy revenoit, qu'elle diſtinguoit

guoit les objets, & qu'elle étoit étonnée de ceux qui s'offroient à ſa vûë. Conſalve ne pouvoit exprimer par ſes paroles, l'admiration qu'il avoit pour elle, il faiſoit remarquer ſa beauté à Alphonſe, avec cet empreſſement que l'on a pour les choſes qui nous ſurprennent & qui nous charment.

Cependant la parole ne revenoit point à cette Etrangere; Conſalve jugeant qu'elle ſeroit peut-eſtre encore long-temps dans le même état, ſe retira dans ſa chambre. Il ne ſe put empêcher de faire reflexion ſur ſon avanture: J'admire, diſoit-il, que la Fortune m'ait fait rencontrer une femme dans le ſeul état où je ne pouvois la fuïr, & où la compaſſion m'engage au contraire à en avoir ſoin: J'ay même de l'admiration pour ſa beauté; mais ſi-tôt qu'elle ſera guerie, je ne regarderay ſes

charmes que comme une choſe dont elle ne ſe ſervira que pour faire plus de trahiſons & plus de miſerables. Qu'elle en ſera, grands Dieux! & qu'elle en a peut-eſtre déja fait! quels yeux! quels regards! que je plains ceux qui peuvent en eſtre touchez, & que je ſuis heureux dans mon malheur, que la cruelle experience que j'ay faite de l'infidelité des femmes, me garentiſſe d'en aimer jamais aucune. Aprés ces paroles, il eut quelque peine à s'endormir, & ſon ſommeil ne fut pas long, il alla voir en quel état étoit l'Etrangere, il la trouva beaucoup mieux; mais neanmoins elle ne parloit point encore, & la nuit & le jour ſuivant ſe paſſerent, ſans qu'elle prononçaſt une ſeule parole. Alphonſe ne put s'empêcher de faire voir à Conſalve, qu'il remarquoit avec étonnement le ſoin qu'il avoit d'el-

Digitized by Google

d'elle. Conſalve commença à s'en étonner luy-même, il s'apperceut qu'il luy étoit impoſſible de s'éloigner de cette belle perſonne, il croyoit toujours qu'il arriveroit quelque changement conſiderable à ſon mal, pendant qu'il ne ſeroit pas auprés d'elle. Comme il y étoit elle prononça quelques paroles, il en ſentit de la joye & du trouble. Il s'approcha pour entendre ce qu'elle diſoit, elle parla encore, & il fut ſurpris de voir qu'elle parloit une langue qui luy étoit inconnuë. Neanmoins il avoit déja jugé par ſes habits, qu'elle étoit étrangere; mais comme ſes habits avoient quelque choſe de ceux des Maures, & qu'il ſçavoit bien l'Arabe, il ne doutoit point qu'il ne pût s'en faire entendre. Il luy parla en cette langue, & il fut encore plus ſurpris de voir qu'elle ne l'entendoit point: Il luy parla

Eſpa-

Digitized by Google

Eſpagnol, & Italien, mais tout cela étoit inutile, & il jugéoit bien par ſon air attentif & embarraſſé, qu'elle ne l'entendoit pas mieux. Elle continuoit neanmoins à parler, & s'arrêtoit quelquefois comme pour attendre qu'on luy répondiſt. Conſalve écoutoit toutes ſes paroles, il luy ſembloit qu'à force de l'écouter il pourroit l'entendre. Il fit approcher tous ceux qui la ſervoient, afin de voir s'ils ne l'entendroient point: Il luy preſenta un Livre Eſpagnol, pour juger ſi elle en connoiſſoit les caracteres, il luy parut qu'elle les connoiſſoit, mais qu'elle ignoroit cette langue. Elle étoit triſte & inquiete, & ſa triſteſſe & ſon inquietude augmentoient celle de Conſalve.

Ils étoient en cet état, quand Alphonſe entra dans la chambre, & y fit entrer avec luy une belle perſonne, habillée de la mê-

même façon que l'Inconnuë. Sitôt qu'elles ſe virent, elles s'embraſſerent avec beaucoup de témoignage d'amitié. Celle qui entroit prononça pluſieurs fois le mot de Zayde, d'une maniere qui fit connoître, que c'étoit le nom de celle à qui elle parloit, & Zayde prononça auſſi tant de fois celuy de Felime, que l'on jugea bien que l'Etrangere qui arrivoit ſe nommoit ainſi. Aprés qu'elles eurent parlé quelque temps, Zayde ſe mit à pleurer avec toutes les marques d'une grande affliction, & elle fit ſigne de la main qu'on ſe retirât. On ſortit de ſa chambre, Conſalve s'en alla avec Alphonſe, pour luy demander où l'on avoit rencontré cette autre Etrangere. Alphonſe luy dit que les Pêcheurs des cabanes voiſines l'avoient trouvée ſur le rivage, le même jour & au même état qu'il avoit trouvé ſa compagne.

El-

Elles auront de la consolation d'être ensemble, reprit Consalve; mais Alphonse, que pensez-vous de ces deux personnes; à en juger par leurs habits, elles sont d'un rang au dessus du commun: comment se sont-elles exposées sur la Mer dans une petite barque, ce n'est point dans un grand vaisseau qu'elles ont fait naufrage. Celle que vous avez amenée à Zayde luy a appris une nouvelle qui luy a donné beaucoup de douleur; enfin il y a quelque chose d'extraordinaire dans leur fortune. Je le croy comme vous, répondit Alphonse, je suis étonné de leur avanture & de leur beauté. Vous n'avez peut-être pas remarqué celle de Felime, mais elle est grande, & vous en auriez été surpris, si vous n'aviez point vû Zayde.

A ces mots ils se separerent, Consalve se trouva encore plus tri-

Digitized by Google

triſte qu'il n'avoit accoutumé de l'être, & il ſentit que la cauſe de ſa triſteſſe venoit de l'affliction qu'il avoit de ne pouvoir ſe faire entendre de cette Inconnuë: Mais qu'ay-je à luy dire, reprenoit-il en luy-même, & que veux-je apprendre d'elle? Ay-je deſſein de luy conter mes malheurs? Ay-je envie de ſçavoir les ſiens, la curioſité peut-elle ſe trouver dans un homme auſſi malheureux que moy? Quel intereſt puis-je prendre aux infortunes d'une perſonne que je ne connois point? Pourquoy faut-il que je ſois triſte de la voir affligée? Sont-ce les maux que j'ay ſoufferts qui m'ont appris à avoir pitié de ceux des autres? Non, ſans doute, ajoûtoit-il, c'eſt la grande retraite où je ſuis qui me fait avoir de l'attention pour une avanture aſſez extraordinaire en effet, mais qui ne m'occuperoit pas long-

temps,

Digitized by Google

temps, ſi j'étois diverti par d'autres objets.

Malgré cette reflexion il paſſa la nuit ſans dormir, & une partie du jour avec beaucoup d'inquietude, parce qu'il ne put voir Zayde. Sur le ſoir on luy dit qu'elle étoit levée, & qu'elle venoit de prendre le chemin de la Mer. Il la ſuivit, & la trouva aſſiſe ſur le rivage, les yeux tous baignez de larmes. Lors qu'il s'approcha d'elle, elle s'avança vers luy avec beaucoup de civilité & de douceur; il fut ſurpris de trouver dans ſa taille & dans ſes actions, autant de charmes qu'il en avoit déja trouvé dans ſon viſage. Elle luy montra une petite barque qui étoit ſur la Mer, & luy nomma pluſieurs fois Thunis, comme s'adreſſant à luy pour demander qu'on l'y fiſt conduire. Il luy fit ſigne en luy montrant la Lune, qu'elle ſeroit obeïe, lors que cet

Aſtre

Aſtre qui éclairoit alors auroit fait deux fois ſon tour. Elle parut comprendre ce qu'il luy diſoit, & bien-tôt aprés elle ſe mit à pleurer.

Le jour ſuivant elle ſe trouva mal, il ne put la voir; depuis qu'il étoit dans cette ſolitude, il n'avoit point trouvé de journée ſi longue & ſi ennuyeuſe.

Le lendemain, ſans en ſçavoir luy-même la cauſe, il quitta cette grande negligence où il étoit depuis ſa retraite; & comme il étoit l'homme du monde le mieux fait, la ſimple propreté le paroit davantage que la magnificence ne pare les autres. Alphonſe le rencontra dans le bois, & s'étonna de le voir ſi different de ce qu'il avoit accoutumé d'être. Il ne put s'empêcher de ſoûrire en le regardant, & de luy dire qu'il étoit bien aiſe de juger par ſon habit, que ſon

Digitized by Google

ſon affliction commençoit à diminuer, & qu'il trouvoit enfin dans ce déſert, quelque adouciſſement à ſes malheurs. Je vous entens, Alphonſe, répondit Conſalve, vous croyez que la vûë de Zayde eſt le ſoulagement que je trouve à mes maux, mais vous vous trompez, je n'ay pour Zayde que la compaſſion qui eſt dûë à ſon malheur & à ſa beauté. J'ay de la compaſſion pour elle auſſi-bien que pour vous, repliqua Alphonſe, je la plains & je voudrois la ſoulager; mais je ne ſuis pas ſi attaché auprés d'elle, je ne l'obſerve pas avec tant de ſoin, je ne ſuis pas affligé de ne la point entendre, je n'ay pas tant d'envie de luy parler, je ne fus point hier plus triſte qu'à mon ordinaire, parce qu'on ne la vit point, & je ne ſuis pas aujourd'huy moins negligé que de coutume: Enfin, puis que j'ay de la pitié auſſi-bien que

vous,

Digitized by Google

vous, & que neanmoins nous sommes si differens, il faut que vous ayez quelque chose de plus.

Consalve n'interrompit point Alphonse, & il paroissoit examiner en luy-même si tout ce qu'il luy disoit étoit veritable. Comme il étoit prest de luy répondre, on le vint avertir, selon l'ordre qu'il en avoit donné, que Zayde étoit sortie de sa chambre, & qu'elle se promenoit du côté de la Mer. Alors sans considerer qu'il alloit confirmer Alphonse dans ses soupçons, il le quitta pour aller chercher Zayde. Il la vit de loin assise avec Felime, au même lieu où elles étoient deux jours auparavant. Il ne put se deffendre de la curiosité d'observer leurs actions, il crut qu'il en pourroit tirer quelque connoissance de leurs fortunes: Il vit que Zayde pleuroit, il jugea que Felime tâchoit

choit de la conſoler, Zayde ne l'écoutoit pas, & regardoit toujours vers la Mer avec des actions qui firent penſer à Conſalve, qu'elle regrettoit quelqu'un qui avoit fait naufrage avec elle. Il l'avoit déja vûë pleurer au même lieu; mais comme elle n'avoit rien fait qui luy pût marquer le ſujet de ſon affliction, il avoit crû qu'elle pleuroit ſeulement de ſe trouver ſi éloignée de ſon païs: Il s'imagina alors que les larmes qu'il luy voyoit verſer, étoient pour un amant qui avoit peri, que c'étoit peut-eſtre pour le ſuivre qu'elle s'étoit expoſée au peril de la Mer; & enfin il crut ſçavoir comme s'il l'eût appris d'elle-même, que l'Amour étoit la cauſe de ſes pleurs.

On ne peut exprimer ce que ces penſées produiſirent dans l'ame de Conſalve, & le trouble qu'apporta la jalouſie dans un cœur

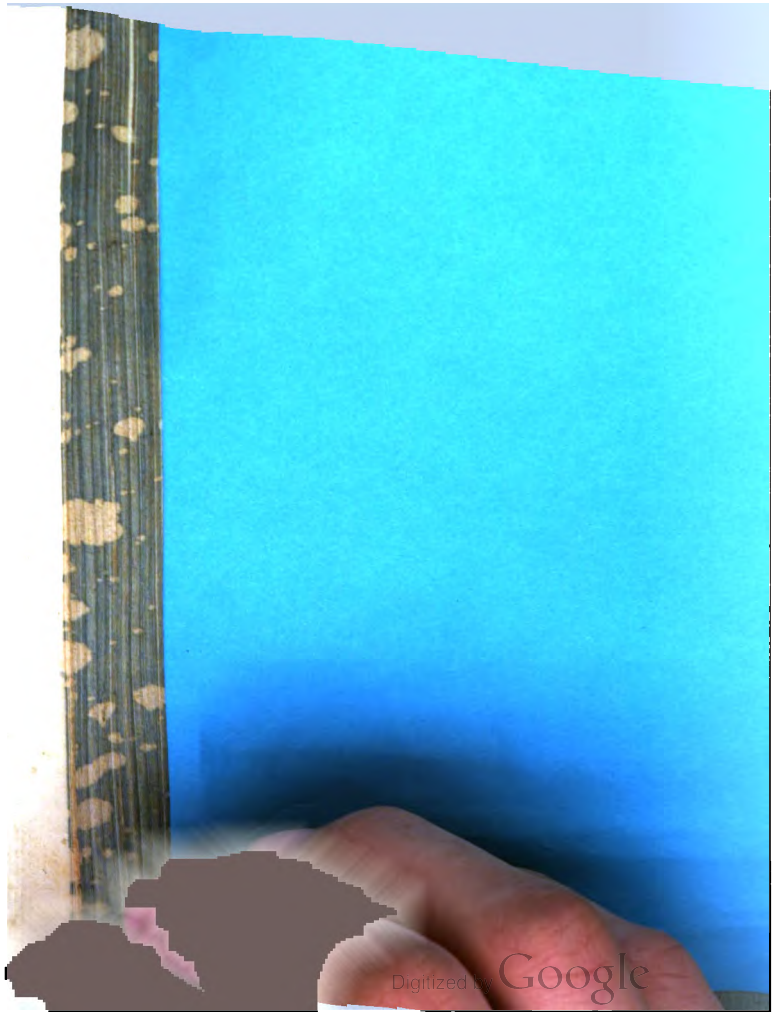
cœur où l'amour ne s'étoit pas encore déclaré. Il avoit été amoureux, mais il n'avoit jamais été jaloux: cette passion qui luy étoit inconnuë, se fit sentir en luy pour la premiere fois, avec tant de violence, qu'il crût être frappé de quelque douleur que les autres hommes ne connoissoient point. Il avoit, ce luy sembloit, éprouvé tous les maux de la vie, & cependant il sentoit quelque chose de plus cruel que tout ce qu'il avoit éprouvé. Sa raison ne put demeurer libre, il quitta le lieu où il étoit pour s'approcher de Zayde, dans la pensée de sçavoir d'elle-même le sujet de son affliction, & assuré qu'elle ne luy pouvoit répondre, il ne laissa pas de le luy demander. Elle étoit bien éloignée de comprendre ce qu'il lui vouloit dire, elle essuya ses larmes, & se mit à se promener avec luy. Le plaisir de la voir & d'être re-

regarde par ſes beaux yeux, calma l'agitation où il étoit, il s'appercût de l'égarement de ſon eſprit, & il remit ſon viſage le mieux qu'il luy fut poſſible. Elle lui nomma encore pluſieurs fois Thumis, avec beaucoup d'empreſſement & beaucoup de marques de vouloir y être conduite. Il n'entendoit que trop bien ce qu'elle luy demandoit, la penſée de la voir partir, luy donnoit déja une douleur ſenſible; enfin, c'étoit ſeulement par les douleurs que donne l'Amour, qu'il s'appercevoit d'en avoir, & la jalouſie & la crainte de l'abſence le tourmentoient avant même qu'il connût qu'il étoit amoureux. Il auroit crû avoir ſujet de ſe plaindre de ſon malheur, quand il n'auroit fait que s'appercevoir qu'il avoit de l'Amour; mais de ſe trouver tout d'un coup de l'amour & de la jalouſie, ne pouvoir entendre

celle

celle qu'il aimoit, n'en pouvoir être entendu, n'en rien connoître que la beauté, n'enviſager qu'une abſence éternelle, c'étoit tant de maux à la fois, qu'il étoit impoſſible d'y reſiſter.

Pendant qu'il faiſoit ces triſtes reflexions, Zayde continuoit de ſe promener avec Felime, & aprés s'être promenée aſſez long-temps, elle alla s'aſſeoir ſur le rocher, & ſe mit encore à pleurer en regardant la Mer, & en la montrant à Felime, comme ſi elle l'eut accuſée du malheur qui lui faiſoit répandre tant de larmes. Conſalve pour la divertir, lui fit remarquer des Pêcheurs qui étoient aſſez proche. Malgré la triſteſſe & le trouble de ce nouvel Amant, la vûë de celle qu'il aimoit, luy donnoit une joye qui luy rendoit ſa premiere beauté; & comme il étoit moins negligé que de coûtume, il pouvoit avec raiſon arreter


Digitized by Google

les yeux de tout le monde. Zayde commença à le regarder avec attention, en ſuite avec étonnement : & aprés l'avoir long-temps conſideré, elle ſe tourna vers ſa compagne & luy fit obſerver Conſalve, en luy diſant quelque choſe. Felime le regarda, & répondit à Zayde avec une action qui témoignoit approuver ce qu'elle venoit de luy dire. Zayde regardoit encore Conſalve & reparloit enſuite à Felime, Felime en faiſoit de même ; enfin elle firent juger à Conſalve qu'il reſſembloit à quelqu'un qu'elles connoiſſoient. D'abord cette penſée ne luy fit aucune impreſſion ; mais il trouva Zayde ſi occupée de cette reſſemblance, & il lui parut ſi clairement, qu'au milieu de ſa triſteſſe elle avoit quelque joye en le regardant, qu'il s'imagina qu'il reſſembloit à cet Amant qu'elle lui paroiſſoit regretter. Pen-

Pendant tout le reſte du jour, Zayde fit pluſieurs actions qui luy confirmerent ſon ſoupçon. Sur le ſoir Felime & elle ſe mirent à chercher quelque choſe parmi le débris de leur naufrage. Elles chercherent avec tant de ſoin, & Conſalve leur vit tant de marques de chagrin d'avoir cherché inutilement; qu'il en prit encore de nouveaux ſujets d'inquietude. Alphonſe vit bien le déſordre de ſon eſprit, & aprés qu'ils eurent reconduit Zayde dans ſon appartement, il demeura dans la chambre de Conſalve.

Vous ne m'avez point encore raconté tous vos malheurs paſſez, lui dit-il, mais il faut que vous m'avoüiez ceux que Zayde commence de vous cauſer. Un homme auſſi amoureux que vous me le paroiſſez, trouve toujours de la douceur à parler de ſon amour; & quoi que vôtre

tre mal ſoit grand, peut-être que mon ſecours & mes conſeils, ne vous ſeront pas inutiles. Ah! mon cher Alphonſe, s'écria Conſalve, que je ſuis malheureux, que je ſuis foible, que je ſuis deſeſpéré; & que vous êtes ſage, d'avoir vû Zayde & de ne l'avoir pas aimée! J'avois bien jugé, reprit Alphonſe, que vous l'aimiez, vous ne voulûtes pas me l'avoüer: Je ne le ſçavois pas moy-même, interrompit Conſalve, la jalouſie ſeule m'a fait ſentir que j'étois amoureux. Zayde pleure quelque Amant qui a fait naufrage, c'eſt ce qui la meine tous les jours ſur le bord de la Mer, elle va pleurer au même lieu où elle croit que cet Amant a peri, enfin j'aime Zayde, & Zayde en aime un autre, & c'eſt de tous les malheurs, celuy qui m'a paru le plus redoutable, & celui dont je me croyois le plus éloi-

éloigné. Je m'étois flatté, que ce n'étoit peut-être pas un Amant que Zayde regrettoit ; mais je la trouve trop affligée pour en douter, j'en ſuis encore perſuadé par le ſoin que je lui ay vû de chercher quelque choſe, qui vient ſans doute de ce bienheureux amant ; & ce qui me paroiſt plus cruel que tout ce que je viens de vous dire, je reſſemble, Alphonſe, à celuy qu'elle aime ; elle s'en eſt apperçuë en ſe promenant, j'ay remarqué de la joye dans ſes yeux, de voir quelque choſe qui l'en fiſt ſouvenir. Elle m'a montré vingt fois à Felime, elle lui a fait conſiderer tous mes traits ; enfin, elle m'a regardé tout le jour, mais ce n'eſt pas moi qu'elle voit, il y a qui elle penſe ; quand elle me regarde, je la fais ſouvenir de la ſeule choſe que je voudrois lui faire oublier ; je ſuis même privé du plaiſir de

Digitized by Google

voit ſes beaux yeux tournez ſur moi, & elle ne peut plus me regarder ſans me donner de la jalouſie.

Conſalve dit toutes ces paroles avec tant de rapidité, qu'Alphonſe ne put l'interrompre; mais quand il eut ceſſé de parler: Eſt-il poſſible, luy dit-il, que tout ce que vous m'apprenez ſoit veritable, & la triſteſſe où vous vous êtes accoutumé, ne forme-t'elle point l'idée d'un malheur ſi extraordinaire? Non, Alphonſe, je ne me trompe point, répondit Conſalve; Zayde regrette un Amant qu'elle aime, & je l'en fais ſouvenir. La Fortune m'empêche bien de me former des malheurs au deſſus de ceux qu'elle me cauſe; elle va au delà de ce que je pourrois imaginer. Elle en invente pour moi, qui ſont inconnus aux autres hommes, & ſi je vous avois raconté la ſuite de ma vie,

Digitized by Google

vous ſeriez contraint d'avoüer que j'ai eu raiſon de vous ſoutenir que j'étois plus malheureux que vous. Je n'oſerois vous dire, repliqua Alphonſe, que ſi vous n'aviez point de raiſon importante de vous cacher à moi, vous me donneriez toute la joye que je puis avoir de m'apprendre qui vous êtes, & quels ſont les malheurs que vous jugez plus grands que les miens. Je ſçay bien qu'il n'y a pas de juſtice de vous demander ce que je vous demande, ſans vous apprendre en même temps quelles ſont mes infortunes; mais pardonnez à un malheureux, qui ne vous a pas caché ſon nom & ſa naiſſance, & qui ne vous cacheroit pas ſes avantures, s'il vous étoit utile de les ſçavoir, & s'il vous les pouvoit dire ſans renouveller des douleurs que pluſieurs années ne commencent qu'à peine d'effacer. Je ne

Digitized by Google

vous demanderai jamais, repliqua Conſalve, ce qui pourra vous donner de la peine ; mais je me reproche à moy-même, de ne vous avoir pas dit qui je ſuis. Quoy que j'euſſe reſolu de ne le déclarer à perſonne, le merite extraordinaire qui me paroiſt en vous, & la reconnoiſſance que je dois à vos ſoins, me forcent de vous avoüer que mon veritable nom eſt Conſalve, & que je ſuis fils de Nugnez Fernando Comte de-Caſtille, dont la reputation eſt ſans doute parvenuë juſques à vous. Seroit-il poſſible, s'écria Alphonſe, que vous fuſſiez ce Conſalve ſi fameux dés ſes premieres Campagnes, par la défaite de tant de Maures, & par des actions d'une valeur qui a donné de l'admiration à toute l'Eſpagne : Je ſçay les commencemens d'une ſi belle vie, & lors que je me retiray dans ce déſert, j'avois déja

déja appris avec étonnement, que dans la fameuſe Bataille que le Roy de Leon gagna contre Ayola, le plus grand Capitaine des Maures, vous ſeul fiſtes tourner la Victoire du côté des Chrétiens, & qu'en montant le premier à l'aſſaut de Zamora, vous fûtes cauſe de la priſe de cette Place, qui contraignit les Maures à demander la paix. La ſolitude où j'ay vécu depuis, m'a l'aiſſé ignorer la ſuite de ces heureux commencemens; mais je ne puis douter qu'elle n'y réponde. Je ne croyois pas que mon nom vous fût connu, répondit Conſalve, & je me trouve heureux, que vous ſoyez prévenu en ma faveur, par une réputation que je n'ay peut-eſtre pas meritée. Alphonſe redoubla alors ſon attention, & Conſalve commença en ces termes.

Digitized by Google

HISTOIRE DE CONSALVE.

MOn Pere étoit le plus considerable de la Cour de Leon, lors qu'il m'y fit paroître avec un éclat proportionné à sa Fortune. Mon inclination, mon âge & mon devoir, m'attacherent au Prince Dom Garcie fils aîné du Roy. Ce Prince est jeune, bien fait, & ambitieux. Ses bon-

Digitized by Google

bonnes qualitez ſurpaſſent de beaucoup ſes deffauts, & l'on peut dire qu'il n'en paroît en luy que ceux que les paſſions y font naître. Je fus aſſez heureux pour avoir ſes bonnes graces ſans les avoir meritées, & j'eſſayay enſuite de m'en rendre digne par ma fidelité. Mon bonheur voulut que dans la premiere Guerre où nous allâmes contre les Maures, je me trouvaſſe aſſez prés de ſa perſonne, pour le dégager d'un peril où ſa valeur trop inconſiderée l'avoit précipité. Ce ſervice augmenta la bonté qu'il avoit pour moy. Il m'aimoit comme un frere plutôt que comme un ſujet. Il ne me cachoit rien, il ne me refuſoit rien, & il laiſſoit voir à tout le monde, qu'on ne pouvoit eſtre aimé de luy ſi on ne l'étoit de Conſalve. Une faveur ſi déclarée, jointe à la conſideration où étoit mon Pere, élevoit nô-

Digitized by Google

tre Maiſon à un ſi haut point, qu'elle commençoit à donner de l'ombrage au Roy, & à luy faire craindre qu'elle ne s'élevât trop.

Parmy un nombre infiny de jeunes gens, que la Fortune avoit attachez à moy, j'avois diſtingué Dom Ramire de tous les autres. C'étoit un des plus conſiderables de la Cour, mais il s'en faloit beaucoup que ſa Fortune n'approchât de la mienne. Il ne tenoit pas à moy que je ne la rendiſſe égale. J'employois tous les jours le credit de mon Pere & le mien, pour ſon élevation. Je m'étois appliqué avec beaucoup de ſoin à luy donner part dans les bonnes graces du Prince, & luy de ſon côté, par ſon eſprit doux & inſinuant, avoit ſi bien ſecondé mes ſoins, qu'il étoit aprés moy celuy de toute la Cour que Dom Garcie traitoit le mieux. Je faiſois

ſois tous mes plaiſirs de leur amitié ; l'un & l'autre éprouvoit déja le pouvoir de l'amour, ils me faiſoient ſouvent la guerre de mon inſenſibilité, & me reprochoient comme un deffaut de n'avoir point encore eu d'attachement.

Je leur reprochois à mon tour de n'en avoir point eu de veritables. Vous aimez, leur diſois-je, ces ſortes de galanteries que la coutume a établies en Eſpagne, mais vous n'aimez point vos Maîtreſſes. Vous ne me perſuaderez jamais que vous ſoyez amoureux d'une perſonne dont à peine vous connoiſſez le viſage, & que vous ne reconnoîtriez pas ſi vous la voyez en un autre lieu qu'à la fenêtre où vous avez accoutumé de la voir.

Vous exagerez le peu de connoiſſance que nous avons de nos Maîtreſſes, me repartit le Prin-

Digitized by Google

Prince; mais nous connoiſſons leur beauté, & en amour c'eſt le principal. Nous jugeons de leur eſprit par leur phyſionomie; & enſuite par leurs lettres; & quand nous venons à les voir de plus prés, nous ſommes charmez du plaiſir de découvrir ce que nous ne connoiſſions point encore. Tout ce qu'elles diſent a la grace de la nouveauté, leur maniere nous ſurprend, la ſurpriſe augmente & réveille l'amour; au lieu que ceux qui connoiſſent leurs Maîtreſſes avant que de les aimer, ſont tellement accoutumez à leur beauté & à leur eſprit, qu'ils n'y ſont plus ſenſibles quand ils ſont aimez. Vous ne tomberez jamais dans ce malheur, luy repliquay-je, mais, Seigneur, je vous laiſſe la liberté d'aimer tout ce que vous ne connoîtrez point, pourveu que vous me permettiez de n'aimer qu'une perſonne que je con-

connoîtray assez pour l'estimer, & pour être assuré de trouver en elle dequoy me rendre heureux quand j'en seray aimé. J'avoüe encore que je voudrois qu'elle ne fût point prévenuë en faveur d'un autre Amant. Et moy, interrompit Dom Ramire, je trouverois plus de plaisir à me rendre maître d'un cœur qui seroit deffendu par une passion, que d'en toucher un qui n'auroit jamais été touché; ce me feroit une double victoire, & je serois aussi bien plus persuadé de la veritable inclination qu'on auroit pour moy, si je l'avois vû naître dans le plus fort de l'attachement qu'on auroit pour un autre; enfin ma gloire & mon amour se trouveroient satisfaites d'avoir ôté une Maîtresse à un Rival. Consalve est si étonné de vôtre opinion, luy répondit le Prince, & il la trouve si mauvaise, qu'il ne veut pas même y ré-

répondre. En effet, je ſuis de ſon party contre vous; mais je ſuis contre luy pour cette connoiſſance ſi particuliere qu'il veut de ſa Maîtreſſe. Je ſerois incapable de devenir amoureux d'une perſonne avec qui je ſerois accoutumé; & ſi je ne ſuis ſurpris d'abord, je ne puis eſtre touché. Je crois que les inclinations naturelles ſe font ſentir dans les premiers momens, & les paſſions qui ne viennent que par le temps, ne ſe peuvent appeller de veritables paſſions. On eſt donc aſſuré, reprís-je, que vous n'aimerez jamais ce que vous n'aurez pas aimé d'abord. Il faut, Seigneur, ajoutay-je en riant, que je vous montre ma ſœur, pendant qu'elle n'eſt pas encore auſſi belle qu'elle la ſera apparemment, afin que vous vous accoutumiez à la voir, & que vous n'en ſoyez jamais touché. Vous craindriez donc que

je

je ne le fusse, me dit Dom Garcie? N'en doutez pas, Seigneur, luy répondis-je, & je le craindrois même comme le plus grand malheur, qui me pût arriver. Quel malheur y trouveriez-vous, repartit Dom Ramire? Celuy, repliquay-je, de ne pas entrer dans les sentimens du Prince: S'il vouloit épouser ma sœur, je n'y pourrois consentir par l'interest de sa grandeur, & s'il ne la vouloit pas épouser, & qu'elle l'aimât neanmoins, comme elle l'aimeroit infailliblement, j'aurois le déplaisir de voir ma sœur la Maîtresse d'un Maître, que je ne pourrois haïr, quoy que je le dûsse. Montrez-la moy, je vous prie, devant qu'elle me puisse donner de l'amour, interrompit le Prince; car je serois si affligé d'avoir des sentimens qui vous déplussent, que j'ay de l'impatience de la voir, pour m'assurer moy-même que je

Digitized by Google

je ne l'aimeray jamais. Je ne m'étonne plus, Seigneur, dit Dom Ramire en s'adreſſant à Dom Garcie, que vous n'ayez point été amoureux de toutes les belles perſonnes, qui ſont nourries dans le Palais, & avec qui vous avez été accoutumé dés l'enfance; mais j'avoüe que juſques à cette heure j'avois été ſurpris, que pas une ne vous eût donné de l'amour; & ſur tout Nugna Bella, la fille de Dom Diego Porcellos, qui me paroît ſi capable d'en donner. Il eſt vray, repartit Dom Garcie, que Nugna Bella eſt aimable: Elle a les yeux admirables, elle a la bouche belle, l'air noble & delicat; enfin j'en aurois été amoureux, ſi je ne l'euſſe point vûë preſqu'en même temps que j'ay vû le jour. Mais pourquoy ne l'avez-vous pas aimée, ajouta le Prince, s'adreſſant à Dom Ramire, vous qui la trouvez ſi belle? Parce qu'el-

qu'elle n'a jamais rien aimé, repliqua-t'il. Je n'aurois eu perſonne à chaſſer de ſon cœur, & je viens de vous avoüer, que c'eſt ce qui peut toucher le mien. C'eſt à Conſalve, continua-t'il, à qui il faut demander, pourquoi il ne l'a pas aimée; car je ſuis aſſuré qu'il la trouve belle: elle n'a point d'attachement, & il la connoiſt il y a déja long-temps. Qui vous a dit que je ne l'aime pas, luy répondis-je en ſoûriant, & en rougiſſant tout enſemble? Je ne ſçay, repliqua Dom Ramire; mais à voir comme vous rougiſſez, je croy que ceux qui me l'ont dit ſe ſont trompez. Seroit-il poſſible, s'écria le Prince en s'adreſſant à moy, que vous fuſſiez amoureux? Si vous l'êtes, avoüez-le promptement je vous prie; car vous me donnerez une joye ſenſible, de vous voir attaqué d'un mal que vous plaignez ſi peu.

Se-

Serieuſement repliquai-je, je ne ſuis point amoureux ; mais pour vous plaire, Seigneur, je vous avoüerai que je le pourrois eſtre de Nugna Bella, ſi je la connoiſſois un peu davantage. S'il ne tient qu'à vous la faire connoître, dit le Prince, ſoyez aſſuré que vous l'aimez déja. Je n'iray jamais ſans vous chez la Reine ma Mere ; je me broüilleray encore plus ſouvent que je ne fais avec le Roy, afin que le ſoin qu'elle prend toujours de nous r'accommoder l'oblige à me faire aller chez elle à des heures particulieres ; enfin je vous donneray aſſez de lieu de parler à Nugna Bella, pour achever d'en devenir amoureux. Vous la trouverez tres-aimable ; & ſi ſon cœur eſt auſſi bien fait que ſon eſprit, vous n'aurez rien à ſouhaiter. Je vous ſupplie, Seigneur, luy dis-je, ne prenez point tant de ſoin de me rendre

Digitized by Google

malheureux, & sur tout prenez d'autres prétextes pour aller chez la Reine, que de nouvelles brouilleries avec le Roy; vous sçavez qu'il m'accuse souvent des choses que vous faites qui ne luy plaisent pas, & qu'il croit que mon Pere & moy, pour nôtre grandeur particuliere, vous inspirons l'autorité que vous prenez quelquefois contre son gré. Dans l'humeur où je le, de vous faire aimer de Nugna Bella, répartit le Prince, je ne feray pas si prudent que vous voulez que je le sois: Je me serviray de toutes sortes de prétextes pour vous mener chez la Reine, & même quoy que je n'en aye point, je m'y en vais présentement; & je sacrifieray au plaisir de vous rendre amoureux, un soir que j'avois destiné à passer sous ses fenêtres, où vous croyez que je ne connois personne.

Je

Digitized by Google

Je ne vous aurois pas fait le recit de cette converſation, dit alors Conſalve à Alphonſe; mais vous verrez par la ſuite, qu'elle fut comme un preſage de tout ce qui arriva depuis.

Le Prince s'en alla chez la Reine, il la trouva retirée pour tout le monde, excepté pour les Dames qui avoient ſa familiarité. Nugna Bella étoit de ce nombre. Elle étoit ſi belle ce ſoir-là, qu'il ſembloit que le hazard favoriſât les deſſeins du Prince. La converſation fut generale pendant quelque temps, & comme il y avoit plus de liberté qu'à d'autres heures, Nugna Bella parla auſſi davantage, & elle me ſurprit en me faiſant voir beaucoup plus d'eſprit que je ne lui en connoiſſois. Le Prince pria la Reine de paſſer dans ſon Cabinet, ſans ſçavoir neanmoins ce qu'il avoit à lui dire. Pendant qu'elle y fut, je de-

demeuray avec Nugna Bella, & pluſieurs autres perſonnes, je l'engageay inſenſiblement dans une converſation particuliere; & quoy qu'elle ne fuſt que de choſes indifferentes, elle avoit pourtant un air plus galant que les converſations ordinaires. Nous blâmames enſemble la maniere retirée dont les femmes ſont obligées de vivre en Eſpagne, comme éprouvant par nous-mêmes que nous perdions quelque choſe, de n'avoir pas la liberté entiere de nous entretenir. Si je ſentis dés ce moment que je commençois à aimer Nugna Bella, elle commença auſſi, à ce qu'elle m'a avoüé depuis, à s'appercevoir que je ne luy étois pas indifferent. De l'humeur dont elle étoit, ma conquête ne luy pouvoit eſtre deſagreable; il y avoit quelque choſe de ſi brillant dans ma Fortune, qu'une perſonne moins

Digitized by Google

ambitieuſe qu'elle, en pouvoit eſtre éblouie. Elle ne negligea pas de me paroître aimable, quoy qu'elle ne fiſt rien d'oppoſé à ſa fierté naturelle. Eclairé par la penetration que donne un amour naiſſant, je me flatay bien-tôt de l'eſperance de luy plaire; & cette eſperance étoit auſſi propre à m'enflâmer, que la penſée d'avoir un rival aimé, euſt été propre à me guerir. Le Prince fut ravy, de voir que je m'attachois à Nugna Bella, il me donnoit tous les jours quelque occaſion de l'entretenir; il voulut même que je luy parlaſſe des broüilleries qu'il avoit avec le Roy & que je luy diſſe la maniere dont la Reine devoit agir, pour le porter aux choſes que le Roy deſiroit de luy. Nugna Bella ne manquoit pas de donner ſes avis à la Reine, & lors que la Reine s'en ſervoit, ils ne manquoient jamais auſſi de
Digitized by Google

de faire leur effet: en ſorte que la Reine ne faiſoit plus rien dans ce qui regardoit le Prince, qu'elle n'en parlât à Nugna Bella, & que Nugna Bella ne m'en rendît compte. Ainſi nous avions de grandes converſations, & dans ſes converſations je luy trouvay tant d'eſprit, de ſageſſe & d'agrément, & elle s'imagina trouver tant de merite en moy, & y trouva en effet tant d'amour, qu'il s'alluma entre nous une paſſion qui fut depuis tres-violente. Le Prince voulut en eſtre le confident; je n'avois rien de caché pour luy; mais je craignois que Nugna Bella ne ſe trouvât offenſée, que je luy euſſe avoüé qu'elle me témoignoit quelque bonté. Dom Garcie m'aſſura, que de l'humeur dont elle étoit, elle ne s'en offenſeroit pas. Il luy parla de moy, elle fut d'abord honteuſe & embaraſſée de ce qu'il luy dit; mais comme

me il avoit bien jugé, la grandeur du confident la consola de la confidence. Elle s'accoutuma à souffrir qu'il l'entretint de ma passion; & reçût par luy les premieres lettres que je luy écrivis.

L'Amour avoit pour nous toute la grace de la nouveauté; & nous y trouvions ce charme secret, qu'on ne trouve jamais que dans les premieres passions. Comme mon ambition étoit pleinement satisfaite, & qu'elle l'étoit même avant que j'eusse de l'amour; cette derniere passion n'étoit point affoiblie par l'autre. Mon ame s'y abandonnoit comme à un plaisir qui jusques-là m'avoit été inconnu, & que je trouvois infiniment au dessus de tout ce que peut donner la grandeur. Nugna Bella n'étoit pas ainsi, ces deux passions s'étoient élevées dans son cœur en même temps, & le partа-

Digitized by Google

tageoient preſqu'également. Son inclination naturelle la portoit ſans doute plus à l'ambition qu'à l'amour ; mais comme l'un & l'autre ſe rapportoient à moy, je trouvois en elle toute l'ardeur & toute l'application que je pouvois ſouhaiter. Ce n'eſt pas qu'elle ne fût quelquefois auſſi occupée des affaires du Prince, que de ce qui regardoit nôtre amour. Pour moy qui n'étois remply que de ma paſſion, je connus avec douleur, que Nugna Bella étoit capable d'avoir d'autres penſées. Je luy en fis quelques plaintes ; mais je trouvay que ces plaintes étoient inutiles, ou qu'elles ne produiſoient qu'une certaine converſation contrainte, qui me laiſſoit voir que ſon eſprit étoit occupé ailleurs. Neanmoins comme j'avois oüy dire que l'on ne pouvoit eſtre parfaitement heureux dans l'amour, non plus

Digitized by Google

que dans la vie, je ſouffrois ce malheur avec patience. Nugna Bella m'aimoit avec une fidelité exacte, & je ne luy voyois que du mépris pour tous ceux qui oſoient la regarder. J'étois perſuadé qu'elle étoit exempte des foibleſſes que j'avois apprehendées dans les femmes; cette penſée rendoit mon bonheur ſi achevé, que je n'avois plus rien à ſouhaiter.

La Fortune m'avoit fait naître & m'avoit placé dans un rang digne de l'envie des plus ambitieux. J'étois favory d'un Prince que j'aimois d'une inclination naturelle; j'étois aimé de la plus belle perſonne d'Eſpagne, que j'adorois; & j'avois un amy que je croyois fidelle & dont je faiſois la fortune. La ſeule choſe qui me donnoit quelque trouble, étoit de voir de l'injuſtice dans l'impatience que Dom Garcie avoit de commander, & de

de trouver dans Nugnez Fernando, mon Pere, un esprit inquiet, & porté, comme le Roy l'en soupçonnoit, à se vouloir faire une élevation qui ne laissât rien au dessus de lui. J'apprehendois de me trouver attaché par les devoirs de la reconnoissance & de la nature, à des personnes qui voudroient m'entraîner dans des choses qui ne me paroissoient pas justes. Cependant, comme ces malheurs étoient encore incertains, ils ne me troubloient que dans quelques momens, & je me consolois à en parler avec Dom Ramire, en qui j'avois tant de confiance, que je lui disois jusques à mes craintes sur les choses les plus importantes & les plus éloignées.

Ce qui m'occupoit alors, étoit le dessein d'épouser Nugna Bella. Il y avoit déja long-temps que je l'aimois, sans oser en faire

re la propoſition. Je ſçavois qu'elle ſeroit deſaprouvée par le Roy ; parce que Nugna Bella étant fille d'un des Comtes de Caſtille, dont on craignoit la même revolte que de mon Pere, la politique ne vouloit pas qu'on les laiſſât unir par mariage. Je ſçavois encore, que bien que mon Pere ne fût point oppoſé à mon deſſein, il ne voudroit pas neanmoins qu'on fiſt la propoſition de mon mariage, de peur d'augmenter les ſoupçons du Roi, de ſorte que j'étois contraint d'attendre quelque conjoncture qui me fuſt plus favorable ; mais en l'attendant, je ne cachois point l'attachement que j'avois pour Nugna Bella, je lui parlois toutes les fois que j'en avois l'occaſion ; le Prince lui parloit auſſi tres-ſouvent. Le Roi remarqua cette intelligence, & prit pour une affaire d'Etat, ce qui n'étoit en effet

effet que de l'amour. Il crut que son fils favorisoit mon dessein pour Nugna Bella, afin d'unir les deux Comtes de Castille, & de les attacher à ses interests. Il crut qu'il vouloit faire un party considerable, & se donner une autorité qui balançât la sienne. Il ne douta point que les Comtes de Castille n'entrassent dans ce parti, par l'esperance de se faire reconnoître Souverains; enfin l'union des deux Maisons de Castille lui étoit si redoutable, qu'il déclara hautement, qu'il ne vouloit point que je pensasse à Nugna Bella, & deffendit au Prince de favoriser nôtre mariage.

Les Comtes de Castille, qui avoient peut-estre une partie des intentions dont le Roy les soupçonnoit; mais qui n'étoient pas en état de les faire paroître, nous ordonnerent de ne plus penser l'un à l'autre. Ce com-

Digitized by Google

mandement nous donna beaucoup de douleur, le Prince nous promit de faire bien-tôt changer de ſentimens au Roy ſon Pere, il nous engagea à nous promettre une fidelité éternelle, & ſe chargea du ſoin de continuer nôtre commerce, & de cacher nôtre intelligence. La Reine qui ſçavoit, que bien loin de porter le Prince à la revolte, nous travaillions au contraire à l'en éloigner, approuva les deſſeins du Prince ſon fils, & voulut bien les favoriſer.

Comme nous ne pouvions plus nous parler en public, nous cherchâmes le moyen de nous parler en particulier. Je penſai qu'il falloit que Nugna Bella changeât d'appartement, & qu'on la mît avec quelqu'autre des Dames du Palais, dans un corps de logis dont toutes les fenêtres étoient ſur une ruë détournée, & qui étoient ſi baſſes, qu'un

qu'un homme à cheval y pouvoit parler commodément. J'en fis la propoſition au Prince, il la fit approuver à la Reine, & on l'executa ſur quelque prétexte aſſez vray-ſemblable. Je venois quaſi tous les jours à cette fenêtre, attendre les momens que Nugna Bella me pouvoit parler. Quelquefois je m'en retournois charmé des ſentimens qu'elle avoit pour moy, & quelquefois je m'en retournois deſeſperé, de la voir ſi occupée des commiſſions que la Reine lui donnoit. Juſqu'icy la Fortune ne m'avoit pas montré ſon inconſtance, mais elle me fit bientôt voir qu'elle ne ſe fixe pour perſonne.

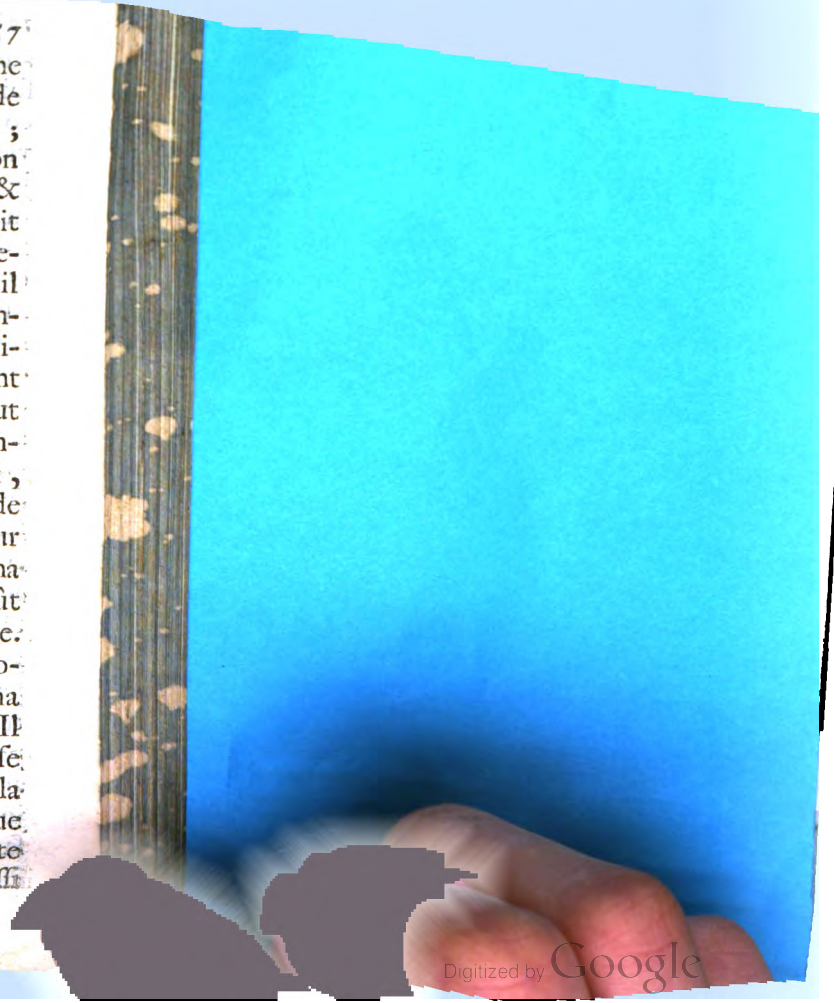
Mon Pere qui avoit connu les ſoupçons du Roy, voulut lui faire voir par une nouvelle marque d'attachement, combien ils étoient injuſtes, il ſe reſolut de mettre ma ſœur dans le Pa-

Digitized by Google

lais, quelque deſſein qu'il eût pris auparavant de la laiſſer en Caſtille. Un ſentiment de vanité luy aida à prendre cette reſolution. Il fut bien aiſe de faire voir à la Cour, une beauté qu'il croyoit des plus achevées de toute l'Eſpagne. Il étoit touché plus qu'aucun pere ne l'a jamais été de la beauté de ſes enfans, & en tiroit une vanité qu'on pouvoit appeller une foibleſſe dans un homme comme lui. Il fit donc venir ſa fille à la Cour, & elle fut reçûë dans le Palais.

Dom Garcie étoit à la chaſſe le jour qu'elle y entra, il vint le ſoir chez la Reine ſans avoir vû perſonne qui lui en eût parlé, j'y étois auſſi, mais retiré dans un endroit où il ne me voyoit pas. La Reine lui preſenta Hermeneſilde (c'eſt ainſi que s'appelloit ma ſœur) il fut ſurpris de ſa beauté, & il parut de l'admiration dans cette ſurpriſe. Il dit qu'on

qu'on n'avoit jamais vû en une même perſonne, de l'éclat, de la majeſté & de l'agrément ; qu'avec des cheveux noirs on n'a jamais vû un ſi beau teint & des yeux ſi bleus ; qu'elle avoit de la gravité avec l'air de la premiere jeuneſſe : enfin, plus il la regardoit & plus il lui donnoit de loüanges. Dom Ramire remarqua cet empreſſement à loüer Hermeneſilde, il n'eut pas de peine à juger que je penſois les mêmes choſes que lui, & me voyant à l'autre bout de la chambre, il m'aborda pour me parler de la beauté de ma ſœur. Je voudrois qu'il n'y eût que vous à la loüer, lui dis-je. Comme je prononçois ces paroles, Dom Garcie s'approcha par hazard du lieu où j'étois. Il parut étonné de me voir ; il ſe remit neanmoins, il me parla d'Hermeneſilde, & me dit que je ne la lui avois pas dépeinte



Digitized by Google

auſſi belle qu'il l'avoit trouvée. Le ſoir on ne parla que d'elle au coucher de ce Prince. Je l'obſervai avec beaucoup de ſoin, & je pris pour une confirmation de mes ſoupçons, de ce qu'il ne la loüoit pas devant moi auſſi hardiment que les autres. Les jours ſuivans il ne pût s'empêcher de lui parler, il me parut que l'inclination qu'il avoit pour elle l'emportoit, comme un torrent, à quoi il ne pouvoit reſiſter. Je voulus découvrir ſes ſentimens ſans lui parler ſerieuſement. Un ſoir que nous ſortions de chez la Reine, où il avoit entretenu aſſez long-temps Hermeneſilde : Oſerois-je vous demander, Seigneur, lui dis-je, ſi je n'ay point trop attendu à vous montrer ma ſœur, & ſi elle n'eſt point aſſez belle, pour vous avoir cauſé de ces ſurpriſes que je craignois. J'ay été ſurpris de ſa beauté, me répondit ce Prince;

ce ; mais encore que je croye qu'on ne puiſſe eſtre touché ſans eſtre ſurpris, je ne crois pas qu'on ne puiſſe eſtre ſurpris ſans eſtre touché.

L'intention de Dom Garcie étoit de ne me pas répondre plus ſérieuſement que je lui avois parlé ; mais comme il avoit été embaraſſé de ce que je lui avois dit, & qu'il avoit ſenti ſon embaras, il y eut un air de chagrin dans ſa réponſe, qui me fit voir que je ne m'étois pas trompé. Il jugea bien auſſi que je m'étois apperçû des ſentimens qu'il avoit pour ma ſœur, il m'aimoit encore aſſez pour avoir quelque douleur de s'embarquer dans une choſe dont il ſçavoit bien que je ſerois offenſé ; mais il aimoit déja trop Hermeneſilde pour abandonner le deſſein de s'en faire aimer. Je ne prétendois pas auſſi que l'amitié qu'il avoit pour moi, lui fit ſurmon-

ter

ter l'amour qu'il avoit pour elle. Je penſay ſeulement à prevenir ma ſœur ſur ce qu'elle devoit faire, ſi le Prince lui témoignoit de l'amour, & je lui dis de ſuivre en toutes choſes les conſeils de Nugna Bella. Elle me le promit, & je confiay à Nugna Bella, l'inquietude que j'avois de l'amour de Dom Garcie. Je lui dis toutes les fâcheuſes ſuites que j'en apprehendois, elle entra dans mes ſentimens, & m'aſſura qu'elle s'attacheroit ſi fort auprés d'Hermeneſilde, que difficilement le Prince lui pourroit parler. En effet, elles devinrent tellement inſeparables, ſans qu'il y parût d'affectation, que Dom Garcie ne trouvoit jamais Hermeneſilde ſans Nugna Bella. Cet embaras lui donna tant de chagrin, qu'il n'en étoit pas connoiſſable, & comme il avoit accoutumé de me dire toutes ſes penſées, & qu'il ne me parloit

loit point de celles qui l'occupoient alors, je trouvai bientôt un grand changement dans ſon procedé.

N'admirez vous pas, diſois-je à Dom Ramire, l'injuſtice des hommes? Le Prince me hait, parce qu'il ſent dans ſon cœur une paſſion qui me doit déplaire, & s'il étoit aimé de ma ſœur, il me haïroit encore davantage. J'avois bien prévû le mal qui m'arriveroit, ſi elle touchoit ſon inclination, & s'il ne change point les ſentimens qu'il a pour elle, je ne ſeray pas longtemps ſon favori, même aux yeux du public; car dans ſon cœur je ne le ſuis déja plus. Dom Ramire étoit perſuadé comme moi de l'amour du Prince; mais pour m'ôter de l'eſprit une choſe qui me donnoit de la peine: Je ne ſçay, me répondit-il, ſur quoi vous vous fondez, pour croire que Dom Garcie ſoit amou-

moureux d'Hermeneſilde ; il l'a loüée d'abord, il eſt vrai ; mais je ne lui ay rien vû depuis qui paroiſſe d'un homme amoureux : & quand il l'aimeroit, ajouta-t'il, ſeroit-ce une choſe ſi fâcheuſe ? Pourquoi ne la pourroit-il pas épouſer ? Ce n'eſt pas le premier Prince qui a épouſé une de ſes ſujetes, il ne ſçauroit en trouver une plus digne de lui ; & s'il l'épouſoit, quelle grandeur ne ſeroit-ce pas pour vôtre maiſon ? C'eſt pour cette raiſon même, lui répondis-je, que le Roi n'y conſentira jamais. Je ne le voudrois pas ſans ſon conſentement, peut-être même que le Prince ne le voudroit pas auſſi, ou qu'il ne le voudroit ny aſſez fortement, ny aſſez long-temps pour l'executer. Enfin, c'eſt une choſe qui ne ſe peut faire, & je ne veux pas laiſſer croire au public, que je hazarde la reputation de ma ſœur,

fœur, ſur l'eſperance mal fondée d'une grandeur où nous ne parviendrons jamais. Si Dom Garcie continuë à aimer Hermeneſilde, je la retireray de la Cour. Dom Ramire fut ſurpris de ma reſolution, il craignit que je ne me broüillaſſe avec Dom Garcie, il reſolut de luy apprendre mes ſentimens, & il voulut s'imaginer qu'il pouvoit les luy découvrir ſans mon conſentement, puis que ce n'étoit que pour mon avantage; mais l'envie de ſe faire un merite envers le Prince & d'entrer dans ſa confidence, eut ſans doute beaucoup de part à cette reſolution.

Il prit ſon temps pour luy parler ſeul, il luy dit qu'il craignoit de me faire une infidelité, en luy découvrant mes penſées contre mon intention; mais que le zele qu'il avoit pour ſon ſervice l'obligeoit à luy apprendre que

je

je le croyois amoureux de ma sœur, & que j'en avois tant de chagrin, que j'étois resolu de l'ôter de la Cour. Dom Garcie fut si frappé du discours de Dom Ramire, & de la pensée de voir éloigner Hermenesilde, qu'il luy fut impossible de cacher son premier mouvement. Il jugea ensuite, que puis que Dom Ramire ne pouvoit plus douter de l'interest qu'il prenoit pour ma sœur, il falloit le luy avoüer, & l'engager par cette confidence à continuer de l'instruire de mes desseins. Il fut quelque temps à prendre cette resolution; puis se déterminant tout d'un coup, il l'embrassa, & luy avoüa qu'il étoit amoureux d'Hermenesilde. Il luy dit qu'il avoit fait ce qu'il avoit pû pour s'en deffendre en ma consideration; mais qu'il luy étoit impossible de vivre sans être aimé d'elle, qu'il luy demandoit son secours pour luy aider à ca-

cacher ſa paſſion, & pour empêcher l'éloignement d'Hermeneſilde. Le cœur de Dom Ramire n'étoit pas d'une trempe à reſiſter aux careſſes d'un Prince, dont il voyoit qu'il alloit devenir le favory. L'amitié & la reconnoiſſance, ſe trouverent foibles contre l'ambition. Il promit au Prince de luy garder le ſecret & de le ſervir auprés d'Hermeneſilde. Le Prince l'embraſſa une ſeconde fois; & ils examinerent enſemble comme ils ſe conduiroient dans cette entrepriſe.

Le premier obſtacle qui leur vint dans l'eſprit, fut Nugna Bella, qui ne quittoit point Hermeneſilde. Ils reſolurent de la gagner, & quelque difficulté qui leur paruſt, par l'étroite liaiſon qu'elle avoit avec moy, Dom Ramire ſe chargea d'en trouver les moyens. Mais il dit au Prince qu'il falloit qu'il travaillât luy-mê-

Digitized by Google

même à m'ôter la connoiſſance que j'avois de ſa paſſion, qu'il luy conſeilloit de me dire en riant qu'il avoit été bien aiſe de me faire peur pendant quelque temps, pour ſe vanger des ſoupçons que j'avois eus d'abord ; mais que cette peur alloit trop loin, qu'il ne vouloit pas me laiſſer croire plus long-temps qu'il euſt des ſentimens que je puſſe deſapprouver.

Cet expedient parut bon à Dom Garcie, il l'executa aiſément, & comme il ſçavoit par Dom Ramire les choſes qui m'avoient donné du ſoupçon, il luy étoit aiſé de dire qu'il les avoit faites exprés, & il m'étoit quaſi impoſſible de n'en eſtre pas perſuadé. Ainſi je le fus entierement, je me crûs mieux avec luy que je n'avois jamais été. Je ne laiſſay pas de penſer qu'il s'étoit paſſé quelque choſe dans ſon cœur qu'il ne m'avoüoit pas ; mais

je

je m'imaginay que ce n'avoit été qu'une legere inclination qu'il avoit ſurmontée, & je crus même luy en devoit eſtre obligé, comme d'une choſe qu'il avoit faite en ma conſideration. Enfin, je demeuray ſatisfait de Dom Garcie, Dom Ramire le fut beaucoup, de me voir l'eſprit dans l'aſſiette qu'il deſiroit, & il commença à penſer comme il engageroit Nugna Bella dans la confidence où il vouloit l'embarquer.

Aprés en avoir à peu prés imaginé les moyens, il chercha l'occaſion de luy parler. Elle la luy donnoit aſſez ſouvent, parce qu'elle ſçavoit que je n'avois rien de caché pour luy, & qu'elle pouvoit luy parler de tout ce qui nous regardoit. Il commença à l'entretenir de la joye qu'il avoit du racommodement qui s'étoit fait entre le Prince & moy : J'en ay beaucoup auſſi-

bien

Digitized by Google

bien que vous, luy dit-elle, & j'ay trouvé Conſalve ſi delicat ſur le ſujet de ſa ſœur, que je craignois qu'il ne ſe brouillât avec Dom Garcie. Si je croyois, Madame, luy répondit-il, que vous fuſſiez de celles qui ſont capables de cacher quelque choſe à leurs Amans, lors qu'il eſt neceſſaire pour leur intereſt, ce me ſeroit un grand ſoulagement de parler avec une perſonne auſſi intereſſée que vous dans ce qui regarde Conſalve. Je prévoy des choſes qui me donnent de l'inquiétude, vous êtes la ſeule à qui je les puiſſe dire; mais, Madame, c'eſt à condition que vous n'en parlerez pas à Conſalve même. Je vous le promets, luy dit-elle, & vous trouverez en moy tout le ſecret que vous pouvez déſirer. Je ſçay que comme il eſt dangereux de cacher quelque choſe à nos amis, il l'eſt auſſi beaucoup de ne leur cacher jamais

mais rien. Vous verrez, Madame, reprit-il, combien il eſt important de cacher ce que je veux vous dire. Dom Garcie vient de donner de nouveaux témoignages d'amitié à Conſalve, il vient de l'aſſurer qu'il ne penſe plus à ſa ſœur; mais je ſuis trompé s'il ne l'aime paſſionnément. De l'humeur dont eſt ce Prince, il ne peut cacher long-temps ſon amour; & de l'humeur auſſi dont eſt Conſalve, il n'en ſouffrira jamais la continuation. Il eſt infaillible, qu'il ſe broüillera avec lui, & qu'il perdra entierement ſes bonnes graces. Je vous avoüe, lui dit Nugna Bella, que j'avois eu les mêmes ſoupçons, & que par ce que j'en ai vû, & par de certaines choſes que m'a dit Hermeneſilde, & que je n'ai pas voulu qu'elle rediſt à ſon frere, j'ai eu peine à croire que ce qu'a fait Dom Garcie n'ait été qu'une af-

Digitized by Google

fectation & un deſſein de faire peur à Conſalve. Vous en avez uſé avec beaucoup de prudence, dit Dom Ramire, & je crois, Madame, que vous ferez bien à l'avenir, d'empêcher Hermeneſilde de rien dire à ſon frere de ce qui regarde le Prince. Il eſt inutile & dangereux de lui en parler ; ſi le Prince n'a qu'une mediocre paſſion pour elle il la cachera ſans peine, & par le ſoin que vous prendrez de conduire Hermeneſilde, elle pourra facilement l'en guerir. Conſalve n'en ſçaura rien, & ainſi vous lui épargnerez un chagrin mortel, & vous lui conſerverez les bonnes graces du Prince. Si au contraire, la paſſion de Dom Garcie eſt grande & violente, trouvez-vous impoſſible qu'il épouſe Hermeneſilde ; & trouveriez-vous que nous ſerviſſions mal Conſalve, de lui cacher quelque choſe, ſi le ſecret que nous

nous luy ferions pouvoit luy donner son Prince pour beau-frere. Assurément, Madame, l'on doit penser plus d'une fois à empêcher l'amour de Dom Garcie pour Hermenesilde, & vous y devez même penser plus qu'une autre, par l'interest que vous auriez d'avoir un jour pour Reine une personne qui sera apparemment votre belle-sœur.

Ces dernieres paroles firent voir à Nugna Bella ce qu'elle n'avoit point encore envisagé. L'esperance d'être belle-sœur de la Reine, luy fit trouver les raisons de Dom Ramire encore meilleures qu'elles n'étoient; & enfin il la conduisit si bien où il la vouloit mener, qu'ils convinrent ensemble qu'ils ne me diroient rien, qu'ils examineroient les sentimens du Prince, & qu'ils agiroient ensuite selon les connoissances qu'ils en auroient.

Dom Ramire ravy d'avoir si

Digitized by Google

bien commencé, rendit compte au Prince de ce qu'il avoit fait. Dom Garcie en fut charmé, & il luy laiſſa un plein pouvoir de dire à Nugna Bella, tout ce qu'il voudroit de ſes ſentimens. Dom Ramire retourna bientôt la chercher; il luy fit un long recit de la maniere dont il s'étoit conduit, pour faire avoüer au Prince l'amour qu'il avoit pour ma ſœur: Il ajoûta qu'il n'avoit jamais vû un homme ſi tranſporté de paſſion; qu'il s'étonnoit de la violence que ce Prince ſe faiſoit, de peur de me déplaire; qu'il n'y avoit rien enfin qu'on ne dût attendre d'un homme ſi amoureux; mais qu'il faloit au moins luy donner quelque eſperance qui entretint ſon amour. Nugna Bella demeura perſuadée de ce que luy dit Dom Ramire, & elle luy promit de ſervir Dom Garcie auprés de ma ſœur.

Dom

Dom Ramire s'en alla porter cette nouvelle au Prince, il la receut avec une joye incroyable, il lui fit mille careſſes, il ne pouvoit ſe laſſer de luy parler, & il eût voulu ne parler qu'à luy ſeul: mais il voyoit bien qu'il ne faloit pas changer de conduite, ni ceſſer de vivre avec moy comme il avoit accoutumé. Dom Ramire même avoit ſoin de cacher ſa nouvelle faveur, & les remords de ſa trahiſon, lui faiſoient toûjours craindre que je ne la ſoupçonnaſſe.

Dom Garcie parla bien-tôt à Hermeneſilde, il luy témoigna la paſſion qu'il avoit pour elle, avec le plus d'ardeur qu'il luy fut poſſible, & comme il étoit veritablement amoureux, il n'eut pas de peine à luy perſuader ſon amour. Elle étoit diſpoſée à le recevoir favorablement, mais aprés ce que je lui avois dit, elle

elle n'oſoit ſuivre les ſentimens de ſon cœur. Elle rendit compte à Nugna Bella, de la converſation qu'elle avoit euë avec le Prince : Nugna Bella, ſur les mêmes pretextes que luy avoit donnez Dom Ramire, luy conſeilla de ne me rien dire, & d'avoir une conduite qui pût augmenter l'amour du Prince, & conſerver ſon eſtime. Elle luy dit encore, que quelque repugnance que j'euſſe témoignée à l'attachement de Dom Garcie, elle devoit croire que j'aurois de la joye d'une choſe qui pourroit m'eſtre avantageuſe, mais que par de certaines raiſons, je ne voulois point y avoir de part que les choſes ne fuſſent plus avancées. Hermeneſilde qui avoit une déference entiere pour les ſentimens de Nugna Bella, entra aiſément dans la conduite qu'elle luy inſpiroit, & ſon inclination pour

Dom

Digitized by Google

Dom Garcie, se trouva fortement appuyée par d'aussi grandes esperances, que celle d'une Couronne.

La passion que le Prince avoit pour elle, étoit conduite avec tant d'adresse, qu'excepté les premiers jours, où l'on s'apperçût qu'il l'avoit trouvée aimable, personne ne soupçonna seulement qu'il en fût amoureux. Il ne l'entretenoit jamais en public; Nugna Bella luy donnoit les moyens de l'entretenir en particulier. Je voyois bien quelque diminution dans l'amitié de Dom Garcie, mais je l'attribuois à l'inégalité ordinaire des jeunes gens.

Les choses étoient en cet état, lors qu'Abdala Roy de Cordouë, avec qui le Roi de Leon avoit eu une assez longue trêve, recommença la guerre. La charge de Nugnez Fernando luy donnoit de droit le comman-

Digitized by Google

dement des armées, & quoi que le Roy eût assez de peine à le mettre à la tête de ses troupes, il ne pouvoit l'en ôter, à moins que de l'accuser de quelque crime, & de le faire arrêter. On pouvoit bien envoyer commander Dom Garcie au dessus de luy; mais le Roy se défioit encore plus de son fils, que du Comte de Castille, & il craignoit de les voir ensemble avec un grand pouvoir entre les mains. D'un autre côté, la Biscaye commença à se revolter. Il resolut d'y envoyer Dom Garcie, & d'opposer Nugnez Fernando à l'armée des Maures. J'eusse été bien aise de servir avec mon Pere, mais le Prince souhaita que je le suivisse en Biscaye, & le Roy aima mieux que j'allasse avec son fils, qu'avec le Comte de Castille. Ainsi il fallut ceder à ce qu'on desiroit de moy, & voir partir Nugnez Fer-

Fernando qui s'en alloit le premier. Il fut tres-fâché de ne m'avoir pas auprés de lui, & outre les raisons considerables, qui lui faisoient desirer que je fusse dans son armée, celles de l'amitié tenoient sa place. La tendresse qu'il avoit pour ma sœur & pour moy, étoit infinie. Il emporta nos portraits pour avoir le plaisir de nous voir toûjours, & de montrer la beauté de ses enfans, dont je croy vous avoir dit, qu'il étoit si préoccupé. Il marcha contre Abdala, avec des forces assez considerables, mais beaucoup moindres que celles des Maures, & au lieu de s'opposer simplement à leur passage, dans des lieux où il fut fortifié par la scituation, le desir de faire quelque chose d'extraordinaire, luy fit hazarder la bataille dans une plaine qui ne luy donnoit aucun avantage. Il la perdit si en-

tiere, qu'à peine pût-il se sauver ; toute son armée fut taillée en pieces, tous les bagages furent pris, & jamais les Maures n'ont peut-estre remporté une si grande victoire sur les Chrêtiens.

Le Roy apprit avec beaucoup de douleur une si grande perte, il en accusa le Comte de Castille, & avec raison ; mais comme il étoit bien-aise de l'abbaisser, il se servit de cette conjoncture, & lors que mon Pere voulut venir se justifier, il luy fit dire qu'il ne le vouloit jamais voir, qu'il luy ôtoit toutes ses charges, qu'il étoit bien-heureux qu'il ne luy ôtât pas la vie, & qu'il luy ordonnoit de se retirer dans ses terres. Mon Pere luy obeït, & s'en alla en Castille aussi desesperé que le peut estre un homme ambitieux, dont la reputation & la fortune venoient de recevoir

voir une ſi grande diminution.

Le Prince n'étoit point encore party pour la Biſcaye, une maladie conſiderable le retenoit. Le Roy s'en alla en perſonne contre les Maures, avec tout ce qu'il pût ramaſſer de forces. Je luy demandai la permiſſion de le ſuivre, & il me l'accorda, mais avec peine. Il avoit envie de faire tomber ſur moy la diſgrace de mon *Pere*. Cependant, comme je n'avois point eu de part à ſa faute, & que le Prince me témoignoit toûjours beaucoup d'amitié, le Roy n'oſa entreprendre de me releguer en Caſtille. Je le ſuivis, & Dom Ramire demeura auprés de Dom Garcie; Nugna Bella parut extrémement touchée de mon malheur, & de nôtre ſeparation, & je m'en allay au moins avec la conſolation de me croire veritablement aimé de la perſonne

Digitized by Google

du monde que j'aimois le plus.

Le Prince n'étant point en état de partir, Dom Ordogno ſon frere s'en alla en Biſcaye. Il fut auſſi malheureux dans ſon voyage, que le Roy fut heureux dans le ſien. Dom Ordogno fut défait, & penſa être tué, & le Roy défit les Maures, & les contraignit de demander la Paix. Ma bonne Fortune voulut que je rendiſſe quelque ſervice conſiderable, mais le Roi ne m'en traita pas mieux. La réputation que j'avois acquiſe, ne m'ôta pas l'air que donne la diſgrace, & lors que je revins à Leon, je connus bien que la gloire ne donne pas le même éclat que la faveur.

Dom Garcie avoit profité de mon abſence pour voir ſouvent Hermeneſilde, & il l'avoit veuë avec tant de précaution, que perſonne ne s'en étoit apperçû. Il avoit cherché avec ſoin tous

les

Digitized by Google

les moyens de luy plaire. Il luy avoit laiſſé eſperer qu'il la mettroit un jour ſur le trône de Leon. Enfin, il luy avoit témoigné tant d'amour, qu'elle luy avoit entierement abandonné ſon cœur.

Comme Dom Ramire & Nugna Bella conduiſoient cette intelligence, ils étoient engagez à ſe voir ſouvent, & la beauté de Nugna Bella étoit de celles dont la veuë ordinaire n'eſt pas ſans danger. L'admiration que Dom Ramire avoit pour elle, augmentoit tous les jours, & elle admiroit auſſi l'eſprit de Dom Ramire, qui en effet étoit agréable. Le commerce particulier qu'elle avoit avec luy, & l'occupation des affaires du Prince & d'Hermenefilde, luy avoient fait ſupporter mon abſence avec moins de chagrin, qu'elle ne s'étoit attenduë d'en avoir.

Lors que le Roy fut de retour,

tour, il donna au Pere de Dom Ramire les charges & les établiſſemens de Nugnez Fernando. Je fis en cette occaſion au delà de ce qu'on pouvoit attendre d'un veritable amy. Aprés les ſervices que j'avois rendus dans ces deux dernieres guerres, je pouvois prétendre les charges qu'on ôtoit à mon Pere. Neanmoins, je ne m'oppoſai point à la diſpoſition qu'en fit le Roy. J'allai trouver Dom Ramire, je luy dis, que dans la douleur que j'avois de voir ſortir de ma maiſon des établiſſemens ſi conſiderables, l'avantage qu'il en recevoit me donnoit la ſeule conſolation que je pouvois recevoir. Quoy que Dom Ramire eût beaucoup d'eſprit, il ne pût me répondre, il fut embarraſſé de recevoir des marques d'une amitié qu'il meritoit ſi peu, mais je donnois pour lors un ſens ſi avantageux

geux à ſon embarras, qu'il ne m'eût pas mieux perſuadé par ſes paroles.

Les charges de mon Pere dans une autre maiſon, firent croire à toute la Cour que ſa diſgrace étoit ſans reſſource. Dom Ramire ſe trouvoit quaſi en ma place, par les dignitez que ſon pere venoit de recevoir, & par la faveur du Prince. Cette faveur paroiſſoit beaucoup, quelque ſoin qu'ils priſſent l'un & l'autre de la cacher, & inſenſiblement tout le monde ſe tournoit du côté de ce nouveau favory, & m'abandonnoit peu à peu. Nugna Bella n'avoit pas une paſſion ſi ferme, que ce changement n'en apportât dans ſon ame. Ma fortune autant que ma perſonne avoit fait ſon attachement, j'étois diſgracié, elle ne tenoit plus à ſon amant que par l'amour, & ce n'étoit pas aſſez pour un cœur comme

le

Digitized by Google

le ſien. Il y eut donc dans ſon procedé une impreſſion de froideur qui me parut bien-tôt. J'en fis mes plaintes à Dom Ramire, j'en parlai auſſi à Nugna Bella, elle m'aſſura qu'elle n'étoit point changée, & comme je n'avois point de ſujet précis de me plaindre, & que je n'étois bleſſé que d'un certain air répandu dans toutes ſes actions, il luy étoit aiſé de ſe défendre, auſſi le fit-elle avec tant de diſſimulation & d'adreſſe, qu'elle me raſſura pour quelque temps.

Dom Ramire luy parla du ſoupçon que j'avois de ſon changement, & il luy en parla dans le deſſein de penetrer ce qui en étoit, & ſans doute avec envie de trouver que je ne me trompois pas. Je ne ſuis point changée, luy dit-elle, je l'aime autant que je l'ai aimé, mais quand je l'aimerois moins, il ſeroit injuſte de s'en plaindre. Avons-

nous

nous du pouvoir ſur le commencement ni ſur la fin de nos paſſions ? Elle dit ces paroles en le regardant avec un air qui l'aſſuroit ſi bien, qu'elle ne m'aimoit plus, que cette certitude qui donnoit de l'eſperance à Dom Ramire, luy ouvrit entierement les yeux ſur la beauté de cette infidelle, & il en fut ſi touché dans ce moment, que n'étant plus maître de luy-même: Vous avez raiſon, Madame, luy dit-il, nous ne pouvons rien ſur nos paſſions, j'en ſens une qui m'entraîne ſans que je m'en puiſſe défendre, mais ſouvenez-vous au moins que vous tombez d'accord qu'il ne dépend pas de nous d'y reſiſter. Nugna Bella comprit aiſement ce qu'il vouloit dire, elle en parut embarraſſée, & il en fut embarraſſé luy-même. Comme il avoit parlé ſans l'avoir prémedité, il fut étonné de ce qu'il venoit de faire : Ce

qu'il

qu'il devoit à mon amitié luy revint en l'esprit dans toute son étenduë, il en fut troublé, il baissa les yeux, & demeura dans un profond silence. Nugna Bella par des raisons à peu prés semblables, ne luy parla point. Ils se separerent sans se rien dire. Dom Ramire se repentit de ce qu'il avoit dit, Nugna Bella se repentit de ne luy avoir rien répondu, & Dom Ramire se retira si troublé & si combattu, qu'il étoit hors de luy-même. Aprés s'estre un peu remis, il fit reflexion sur ses sentimens, mais plus il en fit, & plus il trouva que son cœur étoit engagé. Il connut alors le peril où il s'étoit exposé en voyant si souvent Nugna Bella; il connut que le plaisir qu'il avoit trouvé dans sa conversation, étoit d'une autre nature qu'il ne l'avoit crû: Enfin, il connut son amour, & qu'il avoit com-

Digitized by Google

commencé bien tard à le combattre.

La certitude qu'il venoit d'avoir que Nugna Bella m'aimoit moins, achevoit de luy ôter la force de se défendre. Il trouvoit quelque excuse à ne s'attacher à elle, que lors qu'elle se détachoit de moy. Il trouvoit des charmes à entreprendre de se rendre maître d'un cœur que je ne possedois plus si entierement qu'il ne pût concevoir de l'esperance, mais que je possedois encore assez pour trouver de la gloire à m'en chasser. Toutefois quand il venoit à considerer que c'étoit Consalve qu'il vouloit chasser de ce cœur, ce Consalve à qui il devoit une amitié si veritable, ces sentimens luy faisoient honte, & il les combattit, de sorte qu'il crut les avoir surmontez. Il resolut de ne plus rien dire de son amour à Nugna Bella, &

d'é-

d'éviter les occaſions de luy parler.

Nugna Bella qui n'avoit à ſe repentir que de n'avoir pas répondu à Dom Ramire comme elle l'auroit dû faire, ne fit pas de ſi grandes reflexions. Elle s'imagina qu'elle avoit eu raiſon de ne pas faire ſemblant d'entendre ce qu'il lui avoit dit, elle crut qu'elle devoit avoir quelque douceur pour un homme avec qui elle avoit de ſi grandes liaiſons, elle ſe dit à elle-même qu'il ne luy avoit pas parlé avec deſſein, quoy qu'elle eût bien jugé il y avoit longtemps qu'il avoit de l'inclination pour elle. Enfin, pour ne ſe pas faire honte & pour ne s'engager pas à mal-traiter Dom Ramire, elle ne voulut pas croire une choſe dont elle ne pouvoit douter.

Dom Ramire ſuivit pendant quelque temps le deſſein qu'il avoit

avoit pris, mais le moyen de l'executer. Il voyoit tous les jours Nugna Bella, elle étoit belle, elle ne m'aimoit plus, elle le traitoit bien, il étoit impossible de resister à tant de choses. Il se resolut donc à suivre les mouvemens de son cœur, & il n'eut plus de remords sitôt qu'il en eut pris la resolution. La premiere trahison qu'il m'avoit faite, rendoit la seconde plus facile. Il étoit accoûtumé à me tromper, & à me cacher ce qu'il disoit à Nugna Bella; il luy dit enfin qu'il l'aimoit, & il le luy dit avec toutes les marques d'une passion veritable. En luy exagerant la douleur qu'il avoit de manquer à nôtre amitié, il luy faisoit comprendre qu'il étoit emporté par la plus violente inclination qu'on eût jamais euë. Il l'assura qu'il ne prétendoit pas d'être aimé, qu'il connoissoit les avantages que j'avois

vois ſur luy, & l'impoſſibilité de me chaſſer de ſon cœur, mais qu'il luy demandoit ſeulement la grace de l'écouter, de luy aider à ſe guerir, & à me cacher ſa foibleſſe. Nugna Bella luy promit le dernier, comme une choſe qu'elle croyoit devoir faire, de crainte qu'il n'arrivât quelque deſordre entre-nous, & elle luy dit avec beaucoup de douceur, qu'elle ne luy accorderoit pas le reſte, puis qu'elle ſe croiroit complice de ſon crime ſi elle en ſouffroit la continuation. Elle ne laiſſa pas neanmoins de la ſouffrir, l'amour qu'il avoit pour elle, & l'amitié que le Prince avoit pour luy, l'entraînerent entierement de ſon côté. Je luy parus moins aimable, elle ne vit plus rien d'avantageux dans l'établiſſement qu'elle pouvoit avoir avec moy, elle ne vit qu'un exil aſſuré en Caſtille, elle ſçavoit que le Roy avoit toûjours en-

envie de m'y releguer, & que ce Prince ne s'y oppoſoit plus que par honneur : Elle ne voyoit point d'apparence qu'il pût épouſer Hermeneſilde, elle étoit toûjours la confidente de l'amour qu'il avoit pour elle, & par cet amour, & par celuy de Dom Ramire, ſon credit auprés de Dom Garcie ſubſiſtoit toûjours. Elle croyoit le Roy moins diſpoſé que jamais à conſentir à nôtre mariage ; il n'avoit point de raiſon pour empêcher qu'elle n'épouſât Dom Ramire, elle retrouvoit en luy les mêmes choſes qui luy avoient plû en moy : Enfin elle s'imagina que la raiſon & la prudence autoriſoient ſon changement, & qu'elle devoit quitter un homme qui ne ſeroit point ſon mari, pour un autre qui le ſeroit aſſurément. Il ne faut pas toûjours de ſi grandes raiſons, pour appuyer la legereté des femmes. Nugna Bella ſe détermina donc

Digitized by Google

donc à s'engager avec Dom Ramire ; mais elle étoit déja engagée, & par ſon cœur, & par ſes paroles, quand elle crut s'y déterminer. Cependant, quelque reſolution qu'elle eût priſe, elle n'eut pas la force de me laiſſer voir qu'elle m'abandonnoit dans le temps de ma diſgrace. Dom Ramire ne pouvoit auſſi ſe reſoudre à declarer ſa perfidie, ils convinrent enſemble que Nugna Bella continueroit à vivre avec moy, comme elle avoit accoûtumé, & ils jugerent qu'il ſeroit aiſé d'empêcher que je ne remarquaſſe ſon changement, parce que comme je diſois toûjours à Dom Ramire juſques à mes moindres ſoupçons, Nugna Bella en étant avertie par luy, les previendroit aiſément. Ils reſolurent auſſi d'avoüer au Prince l'état où ils étoient, & de l'engager dans leurs intereſts. Dom Ramire ſe chargea de luy en parler, ce n'étoit

toit pas une choſe qu'il pût faire ſans peine, la honte & la crainte d'eſtre deſapprouvé l'embarraſſoit, il ſe raſſuroit neanmoins par le pouvoir que luy donnoit ſur Dom Garcie la confidence de ſon amour pour ma ſœur. En effet, il tourna l'eſprit de ce Prince comme il le ſouhaitoit. Il l'engagea même à parler à Nugna Bella en ſa faveur, & ce nouveau favory eut ſon maître pour confident, comme il étoit le confident de ſon maître. Nugna Bella qui avoit apprehendé que le Prince ne condamnât ſon changement, eut de la joye de l'y trouver favorable: Il ſe fit un redoublement de liaiſon entre-eux, ils prirent leurs meſures pour bien cacher cette intelligence, ils reſolurent que comme les converſations particulieres du Prince, & de Dom Ramire pourroient me donner du ſoupçon, parce que vrai-ſem-

Digitized by Google

blablement ils ne devoient point avoir de secrets pour moy, Dom Ramire iroit chez le Prince par un escalier dérobé, aux heures où il n'y avoit personne, & qu'ils ne se parleroient jamais en public. Ainsi j'estois trahy, & abandonné par tout ce que j'aimois le mieux, sans m'en pouvoir défier.

Ma seule peine étoit de trouver quelque changement dans le cœur de Nugna Bella, je m'en plaignois à Dom Ramire, Dom Ramire l'en avertissoit afin qu'elle se déguisât mieux, mais quand je luy paroissois en repos, il avoit de l'inquiétude, & il craignoit que je ne fusse rassuré par les veritables sentimens de Nugna Bella. Il vouloit alors qu'elle ne me trompât pas si bien, elle luy obeïssoit & me negligeoit plus qu'à l'ordinaire, ainsi il avoit le plaisir de voir son rival se venir plaindre à luy des mauvais

Digitized by Google

traittemens qu'il recevoit par ſes ordres. Il avoit même quelquefois la joye lors qu'il l'avoit prié de ſe contraindre, d'apprendre par mes plaintes, qu'elle ne ſe contraignoit pas autant qu'il luy avoit dit. C'étoit un tel charme pour ſa gloire, & pour ſon amour, d'avoir détruit un rival tel que je le luy paroiſſois, & de voir mon repos dépendre de la moindre de ſes paroles, que ſi la jalouſie ne l'eût point troublé, il auroit été l'homme du monde le plus heureux.

Pendant que je n'étois occupé que de mon amour, mon Pere ne l'étoit que de ſon ambition. Il fit tant de cabales, & tant d'intrigues dans ſon exil, qu'il crût eſtre en état de ſe revolter ouvertement. Mais il faloit commencer par me retirer de la Cour, & je luy étois un ôtage trop cher & trop conſide-

Digitized by Google

rable pour le laiſſer entre les mains d'un Roy à qui il vouloit faire la guerre. Ma ſœur ne luy donnoit pas tant d'inquietude, ſon ſexe & ſa beauté la garantiſſoient de ce qui luy pouvoit arriver. Il m'envoya un homme de confiance pour m'apprendre l'état des choſes, pour me commander de l'aller trouver à l'heure même, & de partir de la Cour ſans prendre congé du Roy ni du Prince. Cet Envoyé fut bien ſurpris de me voir dans des ſentimens ſi éloignez de ceux de mon pere. Je luy dis que je ne conſentirois jamais à une revolte ſi injuſte, qu'il étoit vrai que le Roy avoit mal-traité Nugnez Fernando en luy ôtant ſes charges, mais qu'il faloit ſouffrir cette diſgrace qu'il avoit en quelque ſorte meritée; que pour moy, j'étois reſolu de ne point quitter la Cour, & que je ne prendrois jamais les armes contre

tre le Roy. Cet Envoyé porta ma réponſe à mon Pere. Il fut deſeſperé de voir tant de deſſeins prêts à réüſſir ſe renverſer par ma déſobeïſſance. Il me manda (quoy qu'en effet ce ne fût pas ſon deſſein) qu'il continueroit ce qu'il avoit entrepris, & que puiſque j'avois ſi peu de ſoûmiſſion pour ſes volontez, il ne changeroit point de reſolution, quand mêmes le Roy de Leon me devroit faire trancher la teſte.

Cependant, la paſſion que Dom Ramire avoit pour Nugna Bella, augmentoit toûjours, & il ne pouvoit plus ſupporter la maniere dont il faloit qu'elle vécût avec moy. Enfin, Madame, luy dit-il, un jour qu'elle m'avoit entretenu aſſez longtemps, vous le regardez avec les mêmes yeux que vous l'avez regardé, vous luy dites les mêmes paroles, vous luy écrivez

Digitized by Google

les mêmes choſes, qui peut m'aſſurer que ce n'eſt plus avec les mêmes ſentimens ? Il vous a plû, Madame, & c'eſt aſſez pour vous plaire encore. Mais vous ſçavez, luy dit-elle, que je ne fais que ce que vous voulez. Il eſt vrai, luy repliqua-t-il, & c'eſt ce qui rend mon malheur plus inſupportable, qu'il faille que par prudence, je vous conſeille de faire les choſes qui me deſeſperent quand vous les faites. Il eſt inoüi, qu'un amant ait conſenti qu'on traitât bien ſon rival; je ne ſçaurois plus ſouffrir, Madame, que vous regardiez Conſalve, il n'y a pas d'extremité où je ne me porte pour le faire perir, plûtôt que de vivre en l'état où je ſuis, auſſi bien aprés luy avoir ôté vôtre cœur, je ne dois pas compter pour beaucoup de luy ôter la vie. Vous vous emportez avec tant de violence, luy repartit Nugna Bella, que je croy

croy que vous ne ſuivrez pas vôtre emportement. Vous conſidererez combien de choſes importantes vous découvririez en éclatant contre Conſalve, & quelle honte vous vous feriez à vous même. Je voi tout ce qu'il y a à voir, Madame, repliqua Dom Ramire, mais je voi auſſi que s'il faut n'avoir gueres de raiſon pour faire ce que je propoſe, il faut l'avoir perduë entierement, pour ſouffrir qu'un homme aimable, & qui vous a plû, vous parle tous les jours en ſecret. Si je l'ignorois, j'aurois la cruelle douceur d'eſtre trompé; mais je le ſçai, je vous voy parler à luy, c'eſt moi que luy porte vos lettres, c'eſt moy qui le raſſure quand il doute de vôtre cœur: Ah! Madame, il m'eſt impoſſible de continuer à me faire tant de violence, ſi vous voulez me donner du repos, faites en ſorte

que Conſalve ſorte de la Cour, & que le Prince conſente à l'envoyer en Caſtille, comme le Roy l'en preſſe tous les jours. Voyez, je vous en conjure, reprit Nugna Bella, quelle action vous me conſeillez de faire! Oüy, Madame, je la voy, reprit Dom Ramire, mais aprés tout ce que vous avez fait, il n'eſt plus temps d'avoir de ménagemens, & ſi vous avez celuy de ne pas faire éloigner Conſalve, je ſerai perſuadé que j'aurai encore plus de raiſon que je ne penſe de le vouloir ôter d'auprés de vous. Encore une fois, Madame, à quoi puis-je juger que vous ne l'aimez plus? Vous le voyez, vous luy parlez, vous ſçavez qu'il vous aime; vôtre cœur, dites-vous, eſt changé, mais vôtre procedé ne l'eſt point: Enfin, Madame, rien ne peut me raſſurer, ſi ce n'eſt que vous travailliez

Digitized by Google

liez à l'éloigner, & tant qu'il me paroîtra que vous ne le voudrez pas, je croirai que vous ne vous contraignez gueres, quand vous lui dites que vous l'aimez. Hé bien, dit alors Nugna Bella, j'ay déja fait assez de trahisons pour l'amour de vous, il faut encore faire celle-ci, mais donnez-m'en les moyens, car le Prince refuse tous les jours au Roy l'éloignement de Consalve, & il n'y a pas d'apparence qu'il l'accorde à une priere aussi déraisonnable que la mienne. Je me charge, dit Dom Ramire, d'en faire la proposition au Prince, & pourvu que vous luy fassiez voir que vous y consentez, je suis assuré de l'obtenir. Nugna Bella le luy promit, & dés ce soir Dom Ramire sur le pretexte de leurs interests communs, proposa au Prince de m'éloigner, & de s'en faire un merite auprés du Roy.

Digitized by Google

Le Prince n'eut point de peine à y consentir, il avoit une si grande honte de tout ce qu'il faisoit contre moy, que ma presence lui étoit un continuel reproche de sa foiblesse. Nugna Bella luy parla comme elle l'avoit promis à Dom Ramire: ils resolurent qu'à la premiere occasion le Prince feroit dire au Roy qu'il ne s'opposoit plus à mon exil, & qu'il vouloit bien qu'on m'éloignât de la Cour, pourveu qu'il parût à tout le monde que c'étoit contre son consentement.

Cette occasion se trouva bientôt. Le Roy se mit en colere contre son fils pour quelque chose qu'il avoit fait sans son ordre, & dont il m'accusoit d'avoir donné le conseil. Le Prince n'osant aller chez le Roy, fit semblant d'estre malade, & garda le lit quelques jours. La Reine, selon sa coûtume, travail-

vailla à les raccommoder ; elle vint chez son fils pour luy dire de la part du Roy les plaintes qu'il faisoit de luy. Ce ne sont pas là, Madame, répondit le Prince ; les sujets du chagrin du Roy, j'en connois la cause ; il a une aversion invincible pour Consalve, il l'accuse de tout ce qui luy déplaît, il veut l'éloigner ; il sera toûjours mal satisfait de moy tant que je n'y consentirai pas. J'aime tendrement Consalve ; mais je voy bien qu'il faut que je me fasse la violence de m'en priver, puis que je ne sçaurois qu'à ce prix avoir les bonnes graces du Roi. Dites-luy donc, s'il vous plaît, Madame, que je consens à son éloignement, mais à condition qu'on ne sçaura point que j'y aye consenti. La Reine fut surprise du discours du Prince son fils : Ce n'est pas à moy, luy dit-elle, à trouver étrange que

vous ayez de la complaiſance pour les volontez du Roy, mais j'avouë que je ſuis étonnée que vous conſentiez à l'éloignement de Conſalve. Le Prince s'excuſa par de mauvaiſes raiſons, & paſſa enſuite à un autre diſcours.

Pendant qu'ils parloient, une des filles de la Reine, qui étoit mon amie, & celle de Nugna Bella, s'étoit trouvée par hazard ſi proche du lit, qu'elle avoit entendu tout ce que la Reine & le Prince avoient dit ſur mon ſujet : Elle demeura ſi ſurpriſe & ſi attentive à penſer ce qui pouvoit avoir cauſé un ſi grand changement dans l'eſprit du Prince, que j'entray dans la chambre, & que je commençai à luy parler devant qu'elle m'eût apperçû. Je luy fis la guerre de ſa reſverie : Vous devez m'en eſtre obligé, me dit-elle, je viens d'entendre une choſe dont

dont je ſuis ſi étonnée que je ne la puis comprendre. Elvire (c'eſt ainſi que s'appelloit cette fille) me conta alors ce qu'elle avoit entendu, & me donna une ſurpriſe encore plus grande que n'avoit été la ſienne. Je luy fis redire la même choſe une ſeconde fois; comme elle achevoit, la Reine ſortit & interrompit nôtre converſation. Je ſortis avec elle, & n'ayant pas l'eſprit en état de demeurer auprés du Prince, je m'en allay ſeul dans les jardins du Palais, pour faire reflexion ſur une ſi étrange avanture.

Je ne pouvois m'imaginer qu'un Prince qui me traitoit ſi bien, voulût me faire chaſſer de la Cour ſans ſujet: Je ne pouvois comprendre ce qui luy pouvoit faire ſouhaiter mon éloignement: Je ne pouvois deviner ce qui l'obligeoit à me témoigner de l'amitié, lors qu'il

n'en avoit plus : Enfin je ne pouvois croire que ce que je venois d'apprendre fût veritable, & que Dom Garcie eût la foibleſſe de m'abandonner. Comme je l'aimois beaucoup, j'eſtois touché de ſon changement juſques au fond de l'ame : Ne pouvant ſoûtenir la douleur que je reſſentois, je voulus chercher Dom Ramire pour avoir le ſoulagement de me plaindre avec lui.

Dans cette penſée je m'approchai du Palais, je trouvai un des Officiers de la chambre de Dom Garcie, que j'avois donné à ce Prince, & qui étoit plus proche de ſa perſonne qu'aucun autre. Je luy dis de voir ſi Dom Ramire n'étoit point chez le Prince, & de le prier de ma part de me venir trouver à l'heure même. Cet Officier me répondit, qu'il n'y étoit pas, qu'il n'y viendroit ſans doute ſelon ſa coûtume, qu'aprés que tout

tout le monde ſeroit retiré. Je demeurai extremement ſurpris de ces paroles, je crus d'abord ne les avoir pas bien entenduës; neanmoins elles me firent de l'impreſſion, il me revint pluſieurs choſes dans l'eſprit, qui me firent ſoupçonner que Dom Ramire avoit quelque intelligence avec le Prince qu'il ne me diſoit pas. Dans un autre temps je n'euſſe pas eu ce ſoupçon, mais ce que je venois d'apprendre de l'infidelité de Dom Garcie, me forçoit à croire que tout le monde me pouvoit tromper. Je demandai à cet Officier ſi Dom Ramire alloit ſouvent chez Dom Garcie aux heures où il n'y avoit perſonne: Il me répondit, qu'il étoit ſurpris que je luy fiſſe cette demande, & qu'il croyoit que je n'ignorois, ni les converſations de Dom Ramire avec le Prince, ni le ſujet de leurs converſa-

Digitized by Google

fations. Je lui répliquai, que je ne ſçavois ni l'un ni l'autre, & que je trouvois fort étrange qu'il ne m'en eût pas averti. Il crut que je faiſois ſemblant de n'en rien ſçavoir, pour découvrir s'il me diroit la verité, & me voulant faire voir qu'il étoit incapable de me rien cacher; il me conta l'amour du Prince pour ma ſœur, & la part qu'y avoit Dom Ramire. Il me dit, qu'il les en avoit entendus parler pluſieurs fois, lors qu'ils croyoient n'eſtre écoutez de perſonne, & qu'il avoit ſçû le reſte de celuy à qui le Prince confioit ſes Lettres pour Hermeneſilde. Ainſi j'appris tout ce qui ſe paſſoit, à la reſerve de ce qui regardoit Nugna Bella.

Je ne cherche plus, m'écriai-je, tout tranſporté de colere, d'où vient le changement de Dom Garcie, la trahiſon qu'il me fait, luy rend ma preſence in-

insupportable. Quoy Dom Garcie aime ma sœur ! ma sœur le souffre, & Dom Ramire est leur confident ! Je m'arrestai à ces mots, ne voulant pas faire voir mon ressentiment à cet Officier, & je lui deffendis de parler de ce qu'il venoit de m'apprendre. Je me retirai chez moy avec un trouble qui m'ôtoit la connoissance de moy-même ! Lors que je fus seul je m'abandonnay à la rage & au desespoir, je fis mille fois le dessein d'aller poignarder le Prince & Dom Ramire, j'eus toutes les pensées de colere & de vengeance que peut donner l'excez de l'emportement. Enfin, aprés avoir un peu remis mon esprit pour me donner le temps de choisir les moyens de me vanger, je resolus de me battre contre Dom Ramire, de porter Nugna Bella à se retirer en Castille, d'obtenir de son Pere la permis-

miſſion de l'épouſer, & comme il étoit dans le même deſſein de revolte que le mien, de me joindre à eux, de les animer, de declarer la guerre au Roy de Leon, & de renverſer le trône où Dom Garcie devoit monter. Je m'arreſtay à cette reſolution, bien qu'elle fût contraire à tous les ſentimens que j'avois eus juſques alors, mais j'eſtois emporté par la violence de mon deſeſpoir.

Je devois voir Nugna Bella ce même ſoir, j'en attendois l'heure avec impatience, & l'eſperance de la trouver ſenſible à mon malheur, me donnoit le ſeul ſoulagement dont je pouvois eſtre capable. Comme je me preparois à ſortir, un homme en qui elle ſe fioit, & qui m'apportoit ſouvent de ſes Lettres, m'en donna une de ſa part, & me dit, qu'elle étoit bien fâchée de ne me pouvoir en-

Digitized by Google

entretenir ce ſoir-là, mais qu'il luy étoit impoſſible pour les raiſons que je trouverois dans ſa Lettre. Je luy repartis, qu'il étoit abſolument neceſſaire que je luy parlaſſe, que j'allois luy faire réponſe, & que je le priois d'attendre. J'entrai dans mon cabinet, j'ouvris la Lettre de Nugna Bella, & j'y trouvai ces paroles.

LETTRE.

JE ne ſçay ſi je vous dois remercier de la permiſſion que vous me donnez, de témoigner de la douleur à Conſalve lors qu'il partira. J'euſſe été bien-aiſe que vous me l'euſſiez deffendu, pour avoir quelque raiſon de ne pas faire une choſe qui me donnera tant de contrainte. Quoy que vous ayez ſouffert de la conduite que j'ay euë avec luy depuis ſon retour, j'en ay plus ſouffert que vous : Vous n'en dou-

douteriez pas ſi vous ſçaviez la peine que je trouve à dire à un homme que je n'aime plus, que je l'aime encore, quand je ſuis même au deſeſpoir de l'avoir aimé, & que je racheterois de ma vie, de n'avoir jamais prononcé que pour vous toutes les paroles qu'il faut que je luy die. Vous connoîtrez lors qu'il ſera éloigné les injuſtices que vous me faites, & la joye que vous me verrez à ſon départ, vous perſuadera mieux que toutes mes paroles. Hermeneſilde eſt en colere contre le Prince de ce qu'il parla hier aſſez longtemps à une perſonne dont elle luy a déja témoigné quelque jalouſie, c'eſt ce qui l'a empêchée de ſuivre la Reine lors qu'elle eſt allée chez luy: Qu'il ne luy faſſe pas connoître qu'il le ſçache, je luy ay promis de n'en rien dire, il eſt ſi veritablement aimé d'elle, qu'il .....

Ma Lettre a été interrompuë en cet endroit par une choſe qui me met dans une inquiétude mortelle; Une de mes com-

compagnes a entendu anjourd'huy tout ce que le Prince a dit à la Reine ſur le ſujet de Conſalve, elle l'en a averti à l'heure même, & elle vient de me le dire, comme une choſe qui doit me ſurprendre & m'affliger. Il eſt impoſſible que Conſalve ne vous ſoupçonne d'avoir ſçû quelque choſe des deſſeins du Prince, & qu'il ne démêle une grande partie de la verité. Voyez quel embarras cela peut faire, cette penſée me trouble à un point que je ne ſçay ce que je fais, je vay luy écrire que je ne puis le voir ce ſoir, car je ne ſçaurois m'expoſer à luy parler que vous ne l'ayez vû, & que je ne ſçache par vous ce que je luy dois dire. Adieu, jugez de mon inquietude.

Je fus ſi hors de moi-même en achevant de lire cette lettre, que je ne ſçavois ce que je voyois ni ce que je faiſois. Mon emportement & ma colere avoient été au dernier degré ſur les

les trahiſons que j'avois découvertes, mais c'étoient des ſentimens trop foibles & trop communs, pour celle que le hazard venoit encore de me découvrir. Je demeurai ſans parole & ſans mouvement, & je fus long-temps en cet état ſans avoir que des penſées confuſes, qui tenoient mon eſprit accablé ſous le poids de ma douleur.

Vous m'eſtes infidelle Nugna Bella, m'écriai-je tout d'un coup! Vous joignez à vôtre changement l'outrage de me tromper, & de conſentir que je ſois trompé par ce que j'aimois le mieux aprés vous! C'eſt trop de malheurs à la fois, & ils ſont d'une nature qu'il ſeroit plus honteux d'y reſiſter, que d'en eſtre accablé. Je cede à la cruauté du plus malheureux ſort dont un homme ait jamais été perſecuté. J'ay eu de la force & des deſſeins de vengeance contre un

Digitized by Google

un Prince ingrat & contre un amy infidele, mais je n'en ay point contre Nugna Bella: j'étois plus heureux par elle, que par tout le reſte du monde, puis qu'elle m'abandonne, tout m'eſt indifferent, & je renonce à une vengeance qui ne me pourroit donner de joye. Je me ſuis vû il n'y a pas long-temps le premier homme de tout le Royaume, par la grandeur de mon Pere, par la mienne propre, & par la faveur du Prince; je me croyois aimé des perſonnes qui m'étoient les plus cheres. La Fortune me quitte, je ſuis abandonné par mon maître, je ſuis trompé par ma ſœur, je ſuis trahi par mon ami, je perds ma maîtreſſe, & c'eſt par cet ami que je la perds: Eſt-il poſſible, Nugna Bella, que vous m'ayez quitté pour Dom Ramire? Eſt-il poſſible que Dom Ramire ait voulu vous ôter à un homme qui vous

vous aimoit ſi paſſionnément, & dont il étoit lui même ſi tendrement aimé ? Falloit-il que je vous perdiſſe l'un par l'autre, & qu'il ne me reſtât pas au moins la foible conſolation d'avoir un des deux avec qui me plaindre.

Des reflexions ſi cruelles ne me laiſſoient plus l'uſage de la raiſon ; la moindre des infortunes dont je fus accablé dans cette journée, eût été capable de me donner une douleur mortelle. Ce grand nombre de malheurs me mettoient de l'égarement dans l'eſprit, & je ne ſçavois auquel donner mon attention. Celui qui avoit apporté la Lettre de Nugna Bella, me fît dire, qu'il en attendoit la réponſe, je revins comme d'un ſonge lors qu'on entra dans mon cabinet, je répondis que je l'enverrois le lendemain, & j'ordonnai qu'on me laiſſât en repos.

Je

Digitized by Google

Je me mis encore à considérer l'état où j'avois été, & celui où je me trouvois. Une si cruelle experience de l'inconstance de la fortune & de l'infidelité des hommes, m'inspira le dessein de renoncer pour jamais au commerce du monde, & d'aller finir ma vie dans quelque desert. Ma douleur me faisoit voir que c'étoit le seul parti que je pouvois prendre. Je n'avois de retraite qu'auprés de mon Pere, je sçavois le dessein qu'il avoit de prendre les armes; mais quelque desesperé que je fusse, je ne pouvois me resoudre à me revolter contre un Roi dont je n'avois point reçû d'outrage. Si je n'eusse été abandonné que de la fortune, j'aurois pris plaisir à luy resister, & à faire voir que je meritois ce qu'elle m'avoit donné : Mais aprés avoir été trompé par tant de personnes que j'avois tant aimées, & dont

je me croyois ſi aſſuré, de quelle eſperance pouvois-je encore me flatter ? Puis-je mieux ſervir un maître, diſois-je, que j'ay ſervi Dom Garcie ? puis-je mieux aimer un ami que j'ai aimé Dom Ramire ? & puis-je avoir plus d'amour pour une maîtreſſe, que j'en ay pour Nugna Bella ? Cependant ils m'ont trahi ! Il faut donc par une retraite entiere me dérober à la tromperie des hommes, & au dangereux pouvoir des femmes.

Comme je prenois cette reſolution, je vis entrer dans mon cabinet un homme de qualité & de merite, appellé Dom Olmond, qui s'étoit toûjours attaché à moy. Il étoit frere de cette Elvire qui m'avoit averty de la trahiſon du Prince, & il venoit d'apprendre par elle ce que Dom Garcie avoit dit à la Reine. Sa ſurpriſe fut extrême de voir ſur mon viſage une agi-

ta-

ation & une douleur ſi extraordinaire. Il me connoiſſoit aſſez pour avoir peine à s'imaginer que la fortune ſeule pût me donner tant de trouble : Il crut neanmoins que j'étois touché de l'infidelité du Prince, & il commença à m'en vouloir conſoler. J'avois toûjours aimé Dom Olmond, & je l'avois ſervi en pluſieurs occaſions, quoy que je luy euſſe préferé Dom Ramire en toutes choſes. L'ingratitude de ce dernier me fit ſentir dans ce moment l'injuſtice que j'avois fait à Dom Olmond : Pour la reparer, ou peut-eſtre pour avoir le ſoulagement de me plaindre, je lui découvris l'état où j'étois, & toutes les trahiſons qu'on m'avoit faites. Il en fut auſſi ſurpris qu'il le devoit eſtre, mais il ne le fut pas autant que je le penſois de l'infidelité de Nugna Bella. Il me dit que ſa ſœur en luy racontant

l'infidelité du Prince, lui avoit dit auſſi que Nugna Bella étoit ſans doute changée pour moy, & qu'elle me cachoit beaucoup de choſes. Voyez, Dom Olmond, luy dis-je en luy montrant la lettre de Nugna Bella, voyez ſon changement & les choſes qu'elle m'a cachées. Elle m'a envoyé cette lettre au lieu de celle qu'elle m'écrivoit, & il eſt aiſé de juger que cette lettre s'adreſſe à Dom Ramire. Dom Olmond étoit ſi touché de l'état où il me voyoit, & mes malheurs luy paroiſſoient ſi cruels, qu'il n'entreprenoit pas de me conſoler. Il me laiſſoit ſoulager ma douleur par les plaintes. N'avois-je pas raiſon, luy dis-je, de vouloir connoître Nugna Bella devant que de l'aimer. Mais je prétendois une choſe impoſſible, on ne connoît point les femmes, elles ne ſe connoiſſent

pas

pas elles-mêmes, & ce ſont les occaſions qui décident des ſentimens de leur cœur. Nugna Bella a crû m'aimer, elle n'aimoit que ma fortune, elle n'aime peut-être que la même choſe en Dom Ramire. Cependant, m'écriai-je, elle ne m'a dit depuis quelque temps que les paroles qu'il lui a permiſes de me dire. C'étoit à mon rival à qui je faiſois mes plaintes du changement qu'il avoit cauſé. Il lui parloit pour lui lors que je croyois qu'il luy parloit pour moy. Eſt-il poſſible que j'aye été l'objet d'une ſi outrageante tromperie, & l'avois-je meritée ? Le perfide me trahiſſoit donc auprés de Nugna Bella, comme il me trahiſſoit auprés de Dom Garcie : Je leur avois confié ma ſœur, & ils l'ont engagée avec le Prince. Cette union qui me paroiſſoit entre-eux, & qui ne me donnoit que de la joye, n'avoit pour

Digitized by Google

but que de me tromper : O Dieu! m'écriai-je encore, pour qui reſervez-vous le tonnerre, ſi ce n'eſt pour des perſonnes ſi indignes de vivre?

Aprés ce violent tranſport de ma douleur, l'idée de Nugna Bella infidelle, qui ne me laiſſoit que de l'indifference pour mes autres malheurs, me remit dans une triſteſſe, où le deſeſpoir paroiſſoit ſans emportement. Je dis à Dom Olmond le deſſein où j'étois d'abandonner toutes choſes. Il en fut ſurpris, il s'y oppoſa, mais je luy fis ſi bien voir que j'y étois reſolu, qu'il crut inutile d'y reſiſter, du moins dans ces premiers momens. Je pris tout ce que je trouvai de pierreries, & nous montâmes à cheval, afin de ſortir de chez moy devant qu'on me pût apporter l'ordre de me retirer. Nous marchâmes juſques à ce que le ſoleil parût. Dom

Ol-

Olmond me conduisit dans la maison d'un homme qui avoit été à luy, & dont il se tenoit assuré. Je voulois qu'il me quittât en ce lieu, & qu'il me laissât attendre la nuit, pour entrer dans le chemin que j'avois dessein de prendre. Aprés une longue contestation, il me dit qu'il consentiroit à me quitter comme je le souhaitois, pourvû que je luy promisse de l'attendre au lieu où nous étions; que cependant il iroit à Leon pour apprendre quel effet mon depart y avoit produit, & que peut-estre seroit-il arrivé quelque changement qui me feroit quitter la triste resolution que j'avois prise: qu'enfin il me demandoit en grace d'attendre son retour. J'y consentis, à condition qu'il ne diroit à personne qu'il m'eût vû, ni qu'il sçût le lieu où j'étois: mais si j'y consentis, ce fut plutôt par une curiosi-

Digitized by Google

té involontaire d'apprendre de quelle maniere Nugna Bella parloit de moy, que par la penſée qu'il pût eſtre arrivé quelque choſe qui diminuât mes malheurs.

Allez, luy dis-je, mon cher Olmond, voyez Nugna Bella, & s'il eſt poſſible, ſçachez ſes ſentimens par vôtre ſœur, tâchez d'apprendre depuis quel temps elle a ceſſé de m'aimer, & ſi elle ne m'a abandonné que parce que la Fortune m'a quitté. Dom Olmond m'aſſura qu'il feroit tout ce que je ſouhaitois, & deux jours aprés il revint me trouver avec une triſteſſe qui me fit bien voir qu'il n'avoit rien à me dire, qu'il crût propre à me faire changer de deſſein.

Il m'apprit que tout le monde ignoroit la cauſe de mon départ, que le Prince feignoit auſſi bien que Dom Ramire d'en eſtre affligé,

gé, & que le Roy croyoit que j'étois parti d'intelligence avec le Prince son fils. Il me dit qu'il avoit vû sa sœur, que tout ce que je croyois étoit veritable, que le détail qu'il en avoit appris, n'étoit propre qu'à augmenter mes douleurs, & qu'il me prioit de ne le pas obliger à m'en faire le recit. Je n'étois pas en état de pouvoir craindre une augmentation à mes maux, & ce qu'il me vouloit taire, étoit la seule chose qui me pouvoit donner encore quelque curiosité. Je le priay donc de ne me rien cacher. Je ne vous redirai point tout ce qu'il me dit, parce que je vous en ay déja raconté la plus grande partie, pour donner quelque ordre à mon recit. Ce fut par lui que j'appris toutes les choses que j'avois ignorées dans le temps qu'elles se passoient, comme vous l'avez pû juger. Je vous dirai seule-

Digitized by Google

ment que ſa ſœur luy conta, que le ſoir avant mon depart, comme elle étoit revenuë de chez la Reine, où Nugna Bella n'avoit point paru, elle l'avoit été chercher dans ſa chambre, qu'elle l'avoit trouvée fonduë en larmes avec une lettre entre ſes mains, qu'elles avoient été fort ſurpriſes l'une & l'autre par des raiſons differentes: Qu'enfin Nugna Bella aprés avoir été fort long-temps ſans parler, avoit fermé la porte, & luy avoit dit, qu'elle alloit luy confier tout le ſecret de ſa vie, qu'elle la prioit de la plaindre, & de la conſoler dans le plus cruel état où une perſonne ſe fût jamais trouvée. Qu'alors elle lui avoit appris tout ce qui s'étoit paſſé entre le Prince, Dom Ramire, ma ſœur & elle, de la maniere dont je viens de vous le raconter, & qu'enſuite elle luy avoit dit que Dom Ramire

mire venoit de luy renvoyer cette lettre qu'elle tenoit entre ſes mains, parce qu'elle n'étoit pas pour luy, que c'étoit celle qu'elle m'écrivoit, que j'avois reçû celle qui étoit pour Dom Ramire, & qu'en la recevant j'avois appris tout ce qu'ils me cachoient depuis ſi long-temps.

Elvire dit à ſon frere qu'elle n'avoit jamais vû une perſonne ſi troublée & ſi affligée que Nugna Bella. Elle craignoit que je n'avertiſſe le Roy de l'intelligence de ma ſœur & du Prince, que je ne fiſſe chaſſer Dom Ramire de la Cour, & que je ne l'en fiſſe éloigner elle-même, que ſur tout elle apprehendoit la honte de mes reproches, & que les infidelitez qu'elle m'avoit faites, luy donnoient pour moy une haine extraordinaire.

Vous jugez bien que tout ce que m'apprit Dom Olmond ne

Digitized by Google

diminua pas mes déplaiſirs, & ne me fit pas changer de deſſein. Il s'opiniâtra avec des marques d'amitié extraordinaires à me vouloir ſuivre, & à l'engager à me tenir compagnie dans le deſert où je m'en allois. Je luy dis ſi fortement que je ne le ſouffrirois jamais, qu'enfin nous nous ſeparâmes. Il me quitta à condition qu'en quelque lieu que je puſſe aller, je luy donnerois de mes nouvelles. Il s'en retourna à Leon, je partis dans la penſée de m'embarquer au premier port que je trouverois. Mais quand je fus ſeul, & abandonné à la reflexion de mes malheurs, le reſte de ma vie me parut une ſi longue ſouffrance, que je me reſolus d'aller chercher la mort dans la guerre que le Roy de Navarre avoit contre les Maures. Je ne m'y fis connoître que ſous le nom de Theodoric, & je

Digitized by Google

je fus assez malheureux pour trouver quelque gloire que je ne cherchois pas, au lieu de la mort que j'avois cherchée. La paix fut concluë, je repris mon premier dessein, & vôtre rencontre fit changer une solitude affreuse où je m'en allois en une retraite agréable.

J'y trouvois le repos & la tranquilité que j'avois perduë : Ce n'est pas que l'ambition ne se soit réveillée quelquefois dans mon cœur, mais ce que j'ai éprouvé de l'inconstance de la fortune me l'a renduë mépriſable, & l'amour que j'ay euë pour Nugna Bella étoit tellement effacée par le mépris qu'elle m'a donné pour elle, que je pouvois dire, qu'il ne me restoit aucune passion, quoy qu'il me restât encore beaucoup de tristesse. La veuë de Zayde vient m'ôter ce triste repos dont je joüissois, & me jette dans de

nouveaux malheurs beaucoup plus cruels que ceux que j'ay déja éprouvez.

Alphonſe demeura ſurpris & charmé du recit de Conſalve. J'avois conçû, lui dit-il, une grande idée de vôtre merite, & de vôtre vertu, mais j'avouë que ce que je viens d'apprendre eſt encore au deſſus de ce que j'en avois penſé. Je dois plutôt craindre, répondit Conſalve, que je n'aye diminué la bonne opinion que vous aviez de moy, en vous faiſant voir combien j'ay été facile à tromper. Mais j'étois jeune, j'ignorois les trahiſons de la Cour, j'étois incapable d'en faire, je n'avois aimé que Nugna Bella, l'amour que j'avois pour elle ne me laiſſoit pas imaginer, que les paſſions puſſent finir, ainſi rien ne me portoit à la défiance ni ſur l'amitié ni ſur l'amour.

Vous

Vous ne pouviez vous garantir d'eſtre trompé, repartit Alphonſe, à moins que d'eſtre naturellement ſoupçonneux; encore des ſoupçons, quoy que bien fondez, vous auroient paru injuſtes, puis que vous n'aviez eu juſques alors aucun ſujet de vous défier des perſonnes qui vous trompoient: Et leur tromperie étoit conduite avec tant d'habileté, que la raiſon ne vouloit pas qu'on la ſoupçonnât. Ne parlons point de mes malheurs paſſez, reprit Conſalve, ils ne me ſont plus ſenſibles, Zayde m'en ôte même le ſouvenir, & je m'étonne que j'aye pû vous les raconter. Mais conſiderez que je n'avois jamais crû pouvoir eſtre amoureux par la beauté ſeule, ni pouvoir eſtre touché d'une perſonne qui auroit eu quelque attachement: cependant j'adore Zayde dont je ne connois rien, ſinon qu'elle

eſt

eſt belle, & qu'elle eſt prévenuë pour un autre. Puis que j'ay été trompé dans l'opinion que j'avois conceuë de Nugna Bella que je connoiſſois, que puis-je attendre de Zayde que je ne connois point? Mais qu'en veux-je attendre, & quelles prétentions puis-je avoir ſur Zayde? Elle m'eſt entierement inconnuë, le hazard l'a jettée ſur cette côte, elle brûle d'impatience de s'en aller, je ne puis la retenir ſans injuſtice & avec bienſeance. Quand je l'y retiendrois, en ſerois-je plus heureux? Je la verrois tous les jours pleurer un homme qu'elle aime, & ſe ſouvenir de lui en me regardant. Ah! Alphonſe, quel mal que la jalouſie. Ah! Dom Garcie, vous aviez raiſon, il n'y a de paſſions que celles qui nous frappent d'abord, & qui nous ſurprennent: Les autres ne ſont que des liai-

liaiſons où nous portons volontairement nôtre cœur. Les veritables inclinations nous l'arrachent malgré nous, & l'amour que j'ai pour Zayde, eſt un torrent qui m'entraîne, ſans me laiſſer un moment le pouvoir d'y reſiſter. Mais Alphonſe, ajoûta-t-il, je vous fais paſſer la nuit à vous entretenir de mes peines, & il eſt juſte de vous laiſſer en repos.

Aprés ces paroles, Alphonſe ſe retira dans ſa chambre, & Conſalve paſſa le reſte de la nuit ſans donner un moment au ſommeil. Le jour ſuivant Zayde parut encore occupée du deſir de retrouver ce qu'elle avoit déja cherché, mais tout le ſoin qu'elle prit fut inutile. Conſalve ne la quittoit point, il oublioit mille fois le jour qu'elle ne pouvoit l'entendre, & qu'elle ne luy pouvoit répondre; il luy demandoit la cau-

cauſe de ſa douleur avec la même circonſpection & la même crainte de lui déplaire que ſi elle l'avoit entendu. Quand la raiſon luy revenoit, & qu'il avoit le déplaiſir de voir qu'elle ne pouvoit luy répondre, il cherchoit le ſoulagement de lui dire tout ce que ſa paſſion luy inſpiroit.

Je vous aime, belle Zayde, diſoit-il en la regardant, je vous aime, je vous adore, j'ai au moins le plaiſir de vous le dire & de ne pas attirer vôtre colere : Toutes vos actions me perſuadent qu'on n'oſeroit vous le déclarer ſans vous déplaire : mais cet amant que vous pleurez vous a parlé ſans doute de ſon amour, & vous vous eſtes accoûtumée à l'entendre. Que d'un mot, belle Zayde, vous m'éclairciriez de doutes !

Lors qu'il lui parloit ainſi, elle ſe tournoit quelquefois vers Fe-

Digitized by Google

Felime avec étonnement, & comme pour luy faire remarquer une reſſemblance dont elle étoit toûjours ſurpriſe ; c'étoit une douleur ſi vive pour Conſalve de s'imaginer qu'il la faiſoit ſouvenir de ſon rival, qu'il eût aiſément renoncé aux avantages de ſa beauté & de ſa bonne mine pour n'avoir point une telle reſſemblance. Cette douleur luy étoit ſi inſuportable qu'il ne pouvoit preſque plus ſe reſoudre à paroître devant Zayde, il aimoit mieux ſe priver de ſa veuë, que de lui repreſenter l'image de celuy qu'elle aimoit. Et lors que ſes regards luy paroiſſoient favorables, il ne les pouvoit ſuporter, tant il étoit perſuadé qu'ils ne s'adreſſoient pas à luy. Il la quittoit & s'en alloit paſſer des aprés dînées entieres dans le bois : Quand il revenoit auprés d'elle, il luy trouvoit plus de froideur

Digitized by Google

deur & plus de chagrin qu'elle n'avoit accoûtumé d'en avoir. Il crut même dans la suite remarquer quelque inégalité dans la maniere dont elle le traitoit, mais comme il n'en pouvoit deviner la cause, il s'imagina que le déplaisir de se trouver dans un païs inconnu faisoit les changemens qui paroissoient dans son humeur. Il voyoit bien neanmoins que l'affliction qu'elle avoit eue les premiers jours commençoit à diminuer. Felime étoit plus triste que Zayde ; mais sa tristesse étoit toûjours égale : Elle en paroissoit accablée, & il sembloit qu'elle ne cherchoit qu'à estre seule & à entretenir sa réverie. Alphonse en parloit quelquefois à Consalve avec étonnement, & il étoit surpris que sa grande mélancolie ne diminuât point sa beauté. Cependant Consalve ne songeoit qu'à plaire à Zayde, & à luy don-

donner tous les divertissemens que la promenade, la chasse & la peſche luy pouvoient fournir. Elle s'occupa aussi à ce qui la pouvoit divertir : elle travailla pendant quelques jours à un bracelet de ſes cheveux, & aprés l'avoir achevé, elle ſe l'attacha au bras avec cet empreſſement que l'on a pour les choſes qui viennent d'eſtre achevées. Le jour même qu'elle le mît, le hazard voulut qu'elle le laiſſât tomber dans le bois. Conſalve qui l'avoit veuë ſortir alloit la chercher, & en marchant ſur ſes pas, il trouva ce bracelet qu'il n'eut pas de peine à reconnoître. Il eut une joye ſenſible de l'avoir trouvé. Cette joye auroit été encore plus grande s'il l'eût reçû des mains de Zayde ; mais comme il ne l'avoit pas eſperé, il ſe tenoit heureux de le devoir à la fortune. Zayde qui s'étoit déja ap-

Digitized by Google

apperçûë de la perte qu'elle avoit faite revenoit chercher dans les lieux où elle avoit passé. Elle fit entendre à Consalve ce qu'elle avoit perdu, & luy en témoigna même beaucoup de chagrin : quelque peine qu'il sentît de luy causer de l'inquiétude, il ne put se resoudre à luy rendre une chose qui luy étoit si chere. Il fit semblant de chercher avec elle, & enfin il l'obligea à ne plus chercher inutilement. Si-tôt qu'il fut retiré dans sa chambre, il baisa mille fois ce bracelet, & y mit une attache de pierreries d'un grand prix. Quelquefois il alloit se promener devant que Zayde fût éveillée, & lors qu'il étoit en un lieu où il croyoit ne pouvoir estre vû, il détachoit ce bracelet afin de le mieux considerer.

Un matin qu'il étoit dans cette occupation, & qu'il s'étoit

assis

assis sur des rochers avancez dans la mer, il entendit quelqu'un proche de luy, il se retourna brusquement, & il fut bien surpris de voir que c'étoit Zayde. Tout ce qu'il put faire fut de cacher ce bracelet, mais ce ne put estre si promptement que Zayde ne vit qu'il avoit caché quelque chose. Il s'imagina qu'elle avoit vû ce qu'il avoit caché; il remarqua sur son visage tant de froideur & de chagrin, qu'il ne douta point qu'elle ne fût en colere de ce qu'il ne luy avoit pas rendu son bracelet: Il n'osoit lever les yeux sur elle, il craignoit qu'elle ne luy fist entendre qu'elle le vouloit ravoir, mais il ne pouvoit se resoudre à le luy rendre. Elle paroissoit triste & embarrassée, & sans regarder Consalve, elle s'assit sur le rocher, & tourna la teste vers la mer. Le vent emporta sans qu'elle y prît gar-

garde un voile qu'elle tenoit entre ſes mains : Conſalve ſe leva pour le ramaſſer, mais en ſe levant il laiſſa tomber le bracelet qu'il n'avoit pû rattacher par la crainte qu'il avoit euë de le laiſſer voir. Zayde ſe tourna au bruit que fit Conſalve, elle vit ſon bracelet & le ramaſſa devant qu'il s'en fut appercû. Il fut extrémement troublé lors qu'il le vit entre ſes mains, & par le deſeſpoir de le perdre, & par l'apprehenſion de ſa colere. Il ſe raſſura neanmoins en luy voyant un viſage où il ne paroiſſoit plus ni de chagrin, ni de dépit, où il crut voir au contraire quelque impreſſion de douceur, & il ne fut pas moins émû par l'eſperance que luy donnoit le viſage de Zayde, qu'il l'avoit été un moment auparavant par la crainte de luy avoir déplû. Elle regarda avec admiration la beauté de l'attache de pierreries, & aprés l'a-

Digitized by Google

l'avoir regardée, elle la défit, la rendit à Conſalve, & reſſerra le bracelet. Lors que Conſalve vit que Zayde ne luy avoit rendu que les pierreries, il ſe tourna du côté de la mer, & y jetta cette attache, avec un air de réverie & de triſteſſe, comme s'il l'eût laiſſé tomber par hazard. Zayde fit un grand cry, & s'avança pour voir ſi on ne la pourroit point retrouver : mais il luy montra qu'on chercheroit inutilement, & ſans vouloir qu'elle fiſt une plus longue reflexion ſur ce qu'il venoit de faire, il luy donna la main pour l'éloigner du lieu où ils étoient. Ils marcherent ſans ſe regarder, & reprirent inſenſiblement le chemin de la maiſon d'Alphonſe, ſi embarraſſez l'un & l'autre, qu'il ſembloit qu'ils cherchaſſent à ſe quitter.

Si-tôt que Conſalve l'eût remiſe dans ſa chambre, il alla

réver à ſon aventure: Quoy que Zayde ne luy eût pas témoigné autant de colere qu'il en avoit apprehendé, il s'imagina que la joye de ravoir ſon bracelet avoit diſſipé ſon premier chagrin, ainſi il n'en eut pas moins de déplaiſir. Quelque paſſion qu'il eut d'obtenir ce bracelet, il crut qu'il offenceroit Zayde de la luy témoigner, & il demeura accablé de la douleur que donne l'amour quand il eſt ſeparé de l'eſperance. Toute ſa conſolation étoit de ſe plaindre avec Alphonſe, & de ſe blâmer luy même de la foibleſſe qu'il avoit d'aimer Zayde.

Vous vous accuſez avec injuſtice, luy diſoit quelquefois Alphonſe, il n'eſt pas aiſé de ſe deffendre au milieu d'un deſert contre une auſſi grande beauté que celle de Zayde. Ce ſeroit tout ce que vous pourriez faire

au

au milieu de la Cour, où d'autres beautez feroient quelque diverſion, & où du moins l'ambition partageroit vôtre cœur. Mais aime-t'on ſans eſperance, diſoit Conſalve? Et comment pourrois-je eſperer d'eſtre aimé, puis que je ne puis ſeulement dire que j'aime? Comment le perſuaderay-je, ſi je ne puis le dire? Quelles de mes actions peuvent en aſſurer Zayde dans un lieu où je ne voy qu'elle, & où je ne puis luy faire connoître que je la prefere aux autres? Comment effacer de ſon eſprit celuy qu'elle aime? Ce ne pourroit eſtre que par l'agrément qu'elle trouveroit en ma perſonne, & le malheur veut que mon viſage luy conſerve le ſouvenir de ſon Amant. Ah! mon cher Alphonſe, ne me flattez point, il faut que j'aye perdu la raiſon pour aimer Zayde, pour l'aimer autant que je fais,

Digitized by Google

& même pour ne me pas ſouvenir d'en avoir aimé une autre, & d'en avoir été trompé. Je croy auſſi, répondit Alphonſe, que vous n'avez aimé qu'elle, puis que vous ne connoiſſez la jalouſie que depuis que vous l'aimez. Je n'avois pas de ſujet d'eſtre jaloux de Nugna Bella, repartit Conſalve, tant elle ſçavoit bien me tromper.

On eſt jaloux ſans ſujet, répliqua Alphonſe, quand on eſt bien amoureux. Vous le voyez par vôtre experience, faites reflexion ſur la douleur que vous donnent les pleurs de Zayde, & remarquez comme la jalouſie vous a fait imaginer qu'elle pleure un amant plutôt qu'un frere. Je ne ſuis que trop perſuadé, reprit Conſalve, que j'aime beaucoup plus Zayde, que je n'ay aimé Nugna Bella: L'ambition de cette derniere,

re, & ſon application aux affaires du Prince, ont ſouvent rallenty mon amour, & tout ce que je trouve en Zayde d'oppoſé à mon humeur, comme de croire, qu'elle en aime un autre, & de ne connoître ni ſon cœur ni ſes ſentimens, ne peut affoiblir ma paſſion. Mais Alphonſe pour aimer beaucoup davantage Zayde que je n'ay aimé Nugna Bella, je n'en ſuis que plus déraiſonnable. Le ſuccez de l'amour que j'ay eu pour Nugna Bella a été cruel, je l'avoüe ; neanmoins tout homme qui aime peut en avoir un pareil. Il n'y avoit point d'aveuglement à l'aimer, je la connoiſſois, elle n'en aimoit point d'autre, je luy plaiſois, je pouvois l'épouſer : mais Zayde, Alphonſe, mais Zayde, qui eſt-elle ? qu'en puis-je prétendre ? & horſmis ſon admirable beauté qui m'excuſe, tout

Digitized by Google

le reſte ne me condamne-t-il pas ?

Conſalve avoit ſouvent de pareilles converſations avec Alphonſe : Cependant ſon amour augmentoit tous les jours, il ne pouvoit s'empêcher de laiſſer parler ſes yeux d'une maniere ſi forte, qu'il croyoit voir dans ceux de Zayde que leur langage étoit entendu, & il la trouvoit quelquefois dans un certain embarras qui ne l'en laiſſoit pas douter. Comme elle ne pouvoit ſe faire entendre par ſes paroles, ce n'étoit quaſi que par ſes regards qu'elle expliquoit à Conſalve une partie des choſes qu'elle luy vouloit dire, mais il y avoit je ne ſçay quoy de ſi beau & de ſi paſſionné dans ſes regards, que Conſalve en étoit penetré. Belle Zayde, diſoit-il quelquefois, eſt-ce ainſi que vous regardez ceux que vous n'aimez pas ?

que

que reſervez-vous donc pour cet heureux Amant, dont j'ay le malheur de vous faire ſouvenir ? S'il n'eût point été prévenu de cette penſée, il ne ſe fût pas crû ſi infortuné, & les actions de Zayde ne luy devoient pas perſuader qu'elle n'eût pour luy que de l'indifference.

Un jour qu'il l'avoit quittée pour quelque moment, il alla ſe promener ſur le bord de la mer, & revint enſuite auprés d'une fontaine qui étoit dans le bois en un endroit agréable, où elle alloit aſſez ſouvent. Lors qu'il s'en approcha, il entendit quelque bruit, & il vit au travers des arbres, Zayde aſſiſe auprés de Felime : La ſurpriſe que cauſa cette rencontre à Conſalve, luy donna la même joye que ſi le hazard l'eût ramené auprés de Zayde, aprés une année d'abſence. Il s'avança

Digitized by Google

vers le lieu où elle étoit : quoy qu'il fiſt aſſez de bruit, elle parloit avec tant d'attention qu'elle ne l'entendit point. Lors qu'il fut devant elle, elle parut embarraſſée comme une perſonne qui venoit de parler haut, qui craignoit qu'on n'eût entendu ce qu'elle avoit dit, & qui avoit oublié que Conſalve ne pouvoit l'entendre. L'émotion que luy avoit cauſé cette ſurpriſe, avoit en quelque ſorte augmenté ſa beauté, & Conſalve qui s'étoit aſſis auprés d'elle, ne pouvant plus eſtre maître de luy-même, ſe jetta tout d'un coup à ſes genoux, & luy parla de ſon amour d'une maniere ſi paſſionnée, qu'il n'étoit pas neceſſaire d'entendre ſes paroles pour ſçavoir ce qu'elles vouloient dire. Il parut à Conſalve qu'elle ne les entendoit que trop ; elle rougit, & aprés avoir fait une action de la main qui ſem-

Digitized by Google

bloit le repouſſer, elle ſe leva avec une civilité froide, comme pour le faire lever d'un lieu où il pourroit eſtre incommodé. Alphonſe paſſa dans l'allée en ce moment, & elle marcha vers luy ſans jetter les yeux ſur Conſalve. Il demeura à la place où il étoit ſans avoir la force de ſe relever.

Voilà, dit-il en luy-même, la maniere dont on me traite quand on ne me regarde pas comme le portrait de mon rival. Vous tournez les yeux ſur moy, belle Zayde, d'une maniere à charmer & à embraſer tout le monde, lors que mon viſage vous fait ſouvenir du ſien, mais ſi j'oſe vous témoigner que je vous aime, vous ne laiſſez pas ſeulement tomber ſur moy des regards de colere, vous me trouvez indigne d'eſtre regardé. Si je pouvois au moins vous apprendre que je ſçay que vous

pleurez un amant, je me trouverois heureux, & j'avouë que ma jalousie seroit vangée par le dépit que vous en recevriez. N'est-ce point aussi que je veux vous paroître persuadé que vous aimez quelque chose pour avoir la joye d'estre assuré par vous-même que vous n'aimez rien. Ah! Zayde, ma vangeance est interessée, & elle cherche moins à vous offencer, qu'à vous donner lieu de me satisfaire.

Dans ces pensées il reprit le chemin du logis, pour s'ôter du lieu où étoit Zayde, & pour estre seul dans une galerie où il se promenoit quelquefois. Il y réva long-temps aux moyens de faire entendre à Zayde qu'il la soupçonnoit d'en aimer un autre: mais il étoit difficile d'en trouver, & ce n'étoit pas une chose qui se pût faire comprendre sans paroles. Aprés s'estre lassé de réver & de se promener,

Digitized by Google

ner, il voulut sortir de la galerie lors qu'un Peintre qui travailloit à des tableaux qu'Alphonse faisoit faire, le pria avec beaucoup d'empressement de regarder son ouvrage. Consalve eût bien voulu s'en dispenser, mais pour ne pas fâcher ce Peintre il s'arresta à considerer ce qu'il faisoit. C'étoit un grand tableau où Alphonse avoit voulu qu'il representât la mer comme on la voyoit de ses fenestres, & pour rendre ce tableau plus agréable, il y avoit fait peindre une tempeste. Il paroissoit d'un côté des vaisseaux qui perissoient en pleine mer, de l'autre des navires qui se brisoient contre les rochers: On voyoit des hommes qui tâchoient de se sauver à la nage, & on en voyoit qui avoient déja peri, & dont la mer avoit jetté les corps sur le sable. Cette tempeste fit souvenir Consal-

Digitized by Google

ve du naufrage de Zayde, & luy mit dans l'eſprit un moyen de luy faire connoître ce qu'il penſoit de ſon affliction. Il dit au Peintre qu'il falloit ajoûter encore quelques figures dans ſon tableau, & mettre ſur un des rochers qui y étoient repreſentez, une jeune & belle perſonne panchée ſur le corps d'un homme mort étendu ſur le ſable. Qu'il falloit qu'elle pleurât en le regardant, qu'il y eût un autre homme à ſes genoux qui eſſayât de l'ôter d'auprés de ce mort : Que cette belle perſonne ſans tourner les yeux du côté de celuy qui lui parloit, le repouſſât d'une main, & que de l'autre elle parût eſſuyer ſes larmes. Le Peintre promit à Conſalve de ſuivre ſa penſée, & commença à la deſſiner : Conſalve en fut ſatisfait & le pria de travailler avec diligence. Enſuite il ſortit de la ga-

galerie, il alla pour retrouver Zayde, ne pouvant malgré ſon dépit eſtre plus long-temps ſeparé d'elle: Mais il ſçût qu'au retour de la promenade, elle s'étoit retirée dans ſa chambre, & il ne pût la voir de tout le reſte du jour. Il en eut de la triſteſſe & de l'inquiétude, & il craignit qu'elle ne l'eût privé de ſa vûë pour le punir de ce qu'il avoit oſé lui faire entendre. Le lendemain elle lui parut plus ſerieuſe qu'à l'ordinaire, mais les jours ſuivans il la trouva comme elle avoit accoûtumé d'eſtre.

Cependant le Peintre travailloit à ce que Conſalve lui avoit ordonné, & Conſalve attendoit avec beaucoup d'impatience que cet ouvrage fût achevé: Si-tôt qu'il le fut il conduiſit Zayde dans la galerie, comme pour lui donner le divertiſſement de voir travailler le Peintre: Il lui

Digitized by Google

fit d'abord regarder tous les tableaux qui étoient déja faits, & enſuite il lui fit conſiderer avec plus d'attention celui de la mer où l'on travailloit encore. Il lui fit remarquer cette jeune perſonne qui pleuroit un homme mort, & lors qu'il vit que ſes yeux y étoient attachez, & qu'il ſembloit qu'elle reconnût le rocher où elle alloit ſi ſouvent, il prit le crayon du Peintre, & écrivit le nom de Zayde au deſſus de cette belle perſonne, & celui de Theodoric au deſſus de ce jeune homme qui étoit à genoux. Zayde qui liſoit ce qu'écrivoit Conſalve rougit lors qu'il eut achevé, & aprés l'avoir regardé avec des yeux qui témoignoient de la colere, elle prit un pinceau & effaça entierement cet homme mort qu'elle jugea bien que Conſalve l'accuſoit de pleurer. Quoi qu'il connût aiſément qu'il avoit

avoit fâché Zayde, il ne laissa pas d'avoir une joye sensible de lui voir effacer celui qu'il en croyoit aimé. Encore qu'il pût s'imaginer que cette action de Zayde fût plutôt un effet de sa fierté qu'une preuve qu'elle ne regrettoit personne; il trouvoit neanmoins qu'aprés l'amour qu'il lui avoit témoignée, elle lui faisoit une faveur de ne vouloir pas lui laisser croire qu'elle en aimât un autre. Mais le peu d'esperance que lui donnoit cette pensée ne pouvoit détruire tant de sujets de crainte qu'il croyoit avoir.

Alphonse qui n'étoit prévenu d'aucune passion, jugeoit des sentimens de cette belle Etrangere, d'une maniere bien differente de Consalve. Je trouve, lui disoit-il, que vous avez tort de vous croire malheureux, vous l'estes sans doute, de vous estre attaché à une personne que

Digitized by Google

que vrai-ſemblablement vous ne pouvez épouſer, mais vous ne l'eſtes pas de la maniere dont vous croyez l'eſtre, & les apparences ſont trompeuſes, ſi vous n'eſtes veritablement aimé de Zayde. Il eſt vrai, répondit Conſalve, que ſi je jugeois de ſes ſentimens par ſes regards, je pourrois me flatter de quelque eſperance; mais comme je vous l'ai dit, elle ne me regarde que par cette reſſemblance qui me donne tant de jalouſie. Je ne ſçai, repliqua Alphonſe, ſi tout ce que vous penſez eſt veritable, mais ſi j'étois à la place de celui que vous croyez qu'elle regrette, je ne ſerois pas ſatisfait que ma reſſemblance fiſt regarder quelqu'un avec des yeux ſi favorables, & il eſt impoſſible que l'idée d'un autre produiſe des ſentimens que Zayde a pour vous. L'eſperance eſt naturelle aux amans, ſi quelques

actions

actions de Zayde en avoient déja fait concevoir à Conſalve, le diſcours d'Alphonſe acheva de lui en donner : Il crut voir que Zayde ne le haïſſoit pas, & il en reſſentit une joye extraordinaire, mais cette joye ne lui dura pas long-temps : il s'imagina qu'il ne devoit qu'à la reſſemblance de ſon rival le penchant qu'elle avoit pour lui, il penſa qu'aprés avoir perdu un homme qu'elle avoit fort aimé, elle avoit des diſpoſitions favorables pour un autre qui lui reſſembloit. Son amour, ſa jalouſie & ſa gloire ne pouvoient ſe ſatisfaire d'une inclination qu'il n'avoit pas fait naître, & qui ne venoit que par celle qu'elle avoit euë pour un autre. Il crut que quand il ſeroit aimé de Zayde, ce ne ſeroit toûjours que ſon rival qu'elle aimeroit en lui ; enfin il trouvoit qu'il ſeroit malheureux quand même il ſeroit

roit assuré d'être aimé. Neanmoins il ne pouvoit se deffendre de voir avec plaisir dans la maniere d'agir de cette belle Etrangere, un air fort different de celui qu'elle avoit eu d'abord, & la passion qu'il avoit pour elle étoit si ardente, qu'à quelque cause qu'il crût devoir les marques de son inclination, il lui étoit impossible de ne les pas recevoir avec transport.

Un jour qu'il faisoit assez beau voyant qu'elle ne sortoit point de sa chambre, il y entra pour sçavoir si elle ne vouloit point se promener. Elle écrivoit, & bien qu'il fit du bruit en entrant, il s'aprocha d'elle sans qu'elle s'en apperçût, & se mit à la regarder écrire. Elle tourna la teste par hazard, & voyant Consalve, elle rougit, & cacha ce qu'elle écrivoit, avec une émotion qui ne causa pas un mediocre trouble à Consalve. Il s'ima-

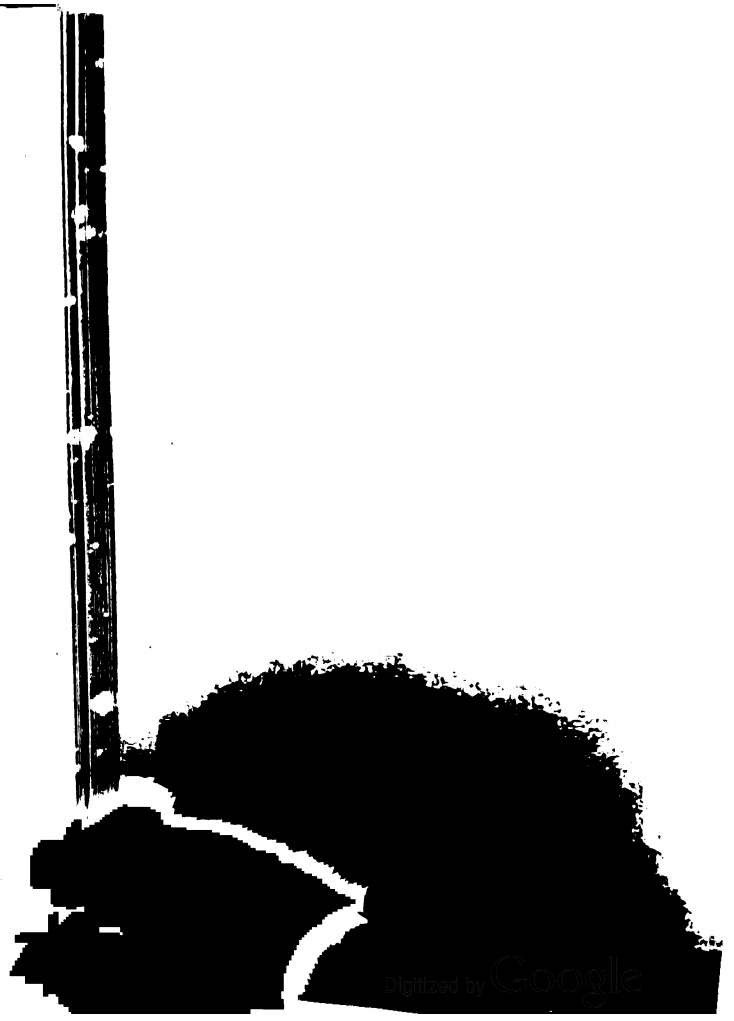
magina qu'elle ne pouvoit avoir tant d'application & tant de ſurpriſe pour une lettre qui n'auroit pas eu quelque choſe de miſterieux : Cette penſée lui donna de l'inquiétude, il ſe retira & s'en alla chercher Alphonſe pour raiſonner ſur une avanture qui lui donnoit des imaginations bien differentes de celles qu'il avoit euës juſques alors. Aprés l'avoir cherché long-temps ſans le trouver, tout d'un coup un ſentiment de jalouſie le fit retourner dans la chambre de Zayde : Il y entra, mais il ne l'y trouva pas ; elle avoit paſſé dans un cabinet où Felime étoit d'ordinaire ; Conſalve vit ſur la table un papier écrit à demi plié, il ne put ſe deffendre de l'envie de le voir, il l'ouvrit, & il ne douta point que ce ne fût le même qu'il avoit vû écrire à Zayde un moment auparavant. Il trouva dans ce papier

le

le bracelet de cheveux qu'elle lui avoit ôté : Elle rentra comme il tenoit ce papier & ce bracelet, elle s'avança pour les reprendre ; Consalve se retira de quelques pas comme s'il eût voulu les garder, mais neanmoins avec une action soumise qui sembloit lui en demander la permission. Zayde lui témoigna qu'elle les vouloit ravoir, & avec un air où il y avoit tant d'autorité, qu'il étoit impossible à un homme aussi amoureux que lui de ne pas obeïr. Ce fut neanmoins avec la plus grande douleur qu'il eut jamais sentie qu'il remit entre les mains de Zayde ce qu'il croyoit qu'elle destinoit à un autre. Il ne put estre maître de son chagrin, il sortit assez brusquement de la chambre, & s'en alla dans la sienne. Il y rencontra Alphonse qui le venoit trouver sur ce qu'on lui avoit dit qu'il le cherchoit :

Digitized by Google

choit : Si-tôt qu'ils furent assis, je suis bien plus malheureux que je ne l'ai pensé, mon cher Alphonse, lui dit-il, ce rival dont j'étois si jaloux, tout mort que je le croyois n'est pas mort assurément : je viens de trouver Zayde qui lui écrit, je viens de voir ce bracelet qu'elle m'a ôté, qu'elle lui envoye ; il faut qu'elle ait eu de ses nouvelles, il faut qu'il y ait icy *quel*qu'un de caché qui lui doive porter des siennes ; enfin, toutes ces esperances de bonheur que j'ai euës ne sont qu'imaginaires, & ne viennent que de mal expliquer les actions de Zayde. Elle avoit raison d'effacer ce mort, que je lui faisois entendre qu'elle pleurpit, elle sçavoit bien que celui pour qui couloient ses larmes vivoit encore. Elle avoit raison d'avoir tant de colere de voir son bracelet entre mes mains, & tant de



Digitized by Google

de joye de l'avoir repris, puis qu'elle l'avoit fait pour un autre. Ah! Zayde, il y a de la cruauté à me laisser prendre de l'esperance; car enfin, vous m'en laissez prendre, & vos beaux yeux ne me la deffendent pas. La douleur de Consalve étoit si vive, qu'il put à peine achever ces paroles. Aprés qu'Alphonse lui eut laissé le temps de se remettre, il le pria de lui dire comment il avoit appris ce qu'il venoit de lui raconter, & si Zayde avoit trouvé en un moment le moyen de se faire entendre. Consalve luy conta ce qu'il venoit de voir du trouble de Zayde lors qu'il l'avoit surprise en écrivant, comme il avoit trouvé ce bracelet dans le même papier qu'elle avoit écrit, & comme elle l'avoit retiré de ses mains. Enfin Alphonse, ajoûta-t-il, on n'est point si troublé pour une lettre in-

Digitized by Google

indifferente : Zayde n'a icy aucun commerce, ni aucune affaire, elle ne peut écrire avec tant d'attention que de ce qui ſe paſſe dans ſon cœur, & ce n'eſt pas à moi à qui elle écrit : ainſi que voulez-vous que je penſe de ce que je viens de voir ? Je veux, repartit Alphonſe, que vous ne penſiez pas des choſes ſi peu vrai-ſemblables, & qui vous donnent tant de douleur : Parce que Zayde rougit lors que vous la ſurprenez en écrivant, vous croyez qu'elle écrit à vôtre rival, & moi je croi qu'elle vous aime aſſez pour rougir toutes les fois qu'elle ſera ſurpriſe de vous voir auprés d'elle. Peut-eſtre a-t-elle écrit ce que vous avez vû ſans autre deſſein que de ſe divertir : Elle ne vous l'a pas laiſſé, parce que c'eſt une choſe qui vous auroit été inutile, puis que vous ne pouvez l'entendre, & ſi elle vous

Digitized by Google

a ôté ſon bracelet, je vous avouë que je n'en ſuis point ſurpris, & qu'encore que je ſois perſuadé qu'elle vous aime, je la croi aſſez ſage pour ne vouloir pas donner de ſes cheveux à un homme qui lui eſt entierement inconnu. Mais je ne voi pas les raiſons qui vous perſuadent qu'elle les veut envoyer à quelqu'autre : Nous ne l'avons quaſi pas quittée depuis qu'elle eſt icy, perſonne ne lui a parlé, ceux même qui lui pourroient parler ne l'entendent pas, comment voudriez-vous qu'elle eût appris des nouvelles de cet Amant qui vous donne tant de jalouſie, & qu'elle pût lui faire recevoir des ſiennes ? Je l'avouë, répondit Conſalve, je me tourmente plus que je ne dois, mais l'incertitude où je ſuis eſt un état inſupportable. Les autres n'ont que des incertitudes mediocres, ils ſe croyent

croyent plus ou moins aimez, & moi je paſſe de l'eſperance d'eſtre aimé de Zayde, à la penſée qu'elle en aime un autre, & je ne ſuis jamais aſſuré un moment ſi ce que je vois en elle me doit rendre heureux ou miſerable. Alphonſe, reprit-il, vous prenez plaiſir à me tromper : quoi que vous me puiſſiez dire, ce n'eſt qu'à un Amant à qui elle écrit, & je me trouverois heureux ſi j'avois (ſur ce que je viens de voir) l'incertitude dont je me plains comme du plus grand de tous les maux. Alphonſe lui dit encore tant de raiſons pour lui perſuader que ſon inquiétude étoit mal fondée, qu'enfin il le raſſura en quelque ſorte, & Zayde qu'ils trouverent en allant ſe promener, acheva de le remettre : Elle les vit de loin, & s'approcha d'eux avec tant de douceur, & avec des regards ſi

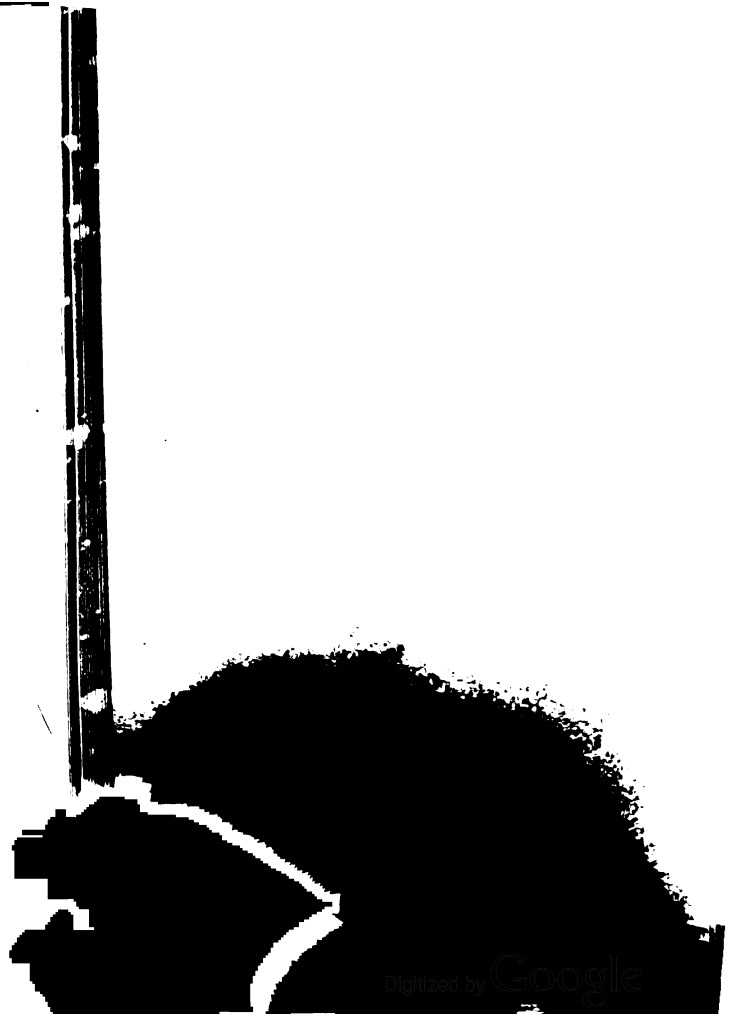
Digitized by Google

obligeans pour Conſalve, qu'elle diſſipa une partie des cruelles inquiétudes qu'elle lui venoit de donner.

Le temps qu'il avoit marqué à cette belle Etrangere pour ſon départ, & qui étoit celui que les grands vaiſſeaux partoient de Tarragone pour l'Afrique, commençoit à s'approcher, & lui donnoit une triſteſſe mortelle. Il ne pouvoit ſe reſoudre à ſe priver lui-même de Zayde, & quelque injuſtice qu'il trouvât à la retenir, il faloit toute ſa raiſon & toute ſa vertu pour l'empêcher. Quoi, diſoit-il à Alphonſe, je me priverai pour jamais de Zayde, ce ſera un adieu ſans eſperance de retour: je ne ſçaurai en quel endroit de la terre la chercher. Elle veut aller en Afrique, mais elle n'eſt pas Afriquaine, & j'ignore quel lieu du monde l'a veuë naître. Je la ſuivrai, Alphonſe, continua-t-il, quoi qu'en la ſui-

ſuivant je n'eſpere plus le plaiſir de la voir, quoi que je ſçache que ſa vertu, & les coûtumes de l'Afrique ne me permettront pas de demeurer auprés d'elle, j'irai au moins finir ma triſte vie dans les lieux qu'elle habitera, & je trouverai de la douceur à reſpirer le même air : auſſi bien je ſuis un malheureux qui n'ai plus de patrie, le hazard m'a retenu ici, & l'amour m'en fera ſortir.

Conſalve ſe confirmoit dans cette reſolution, quelque peine que prît Alphonſe de l'en détourner. Il étoit plus tourmenté que jamais de la peine de ne pouvoir entendre Zayde, & de n'en pouvoir eſtre entendu. Il fit reflexion ſur la Lettre qu'il lui avoit vû écrire, & il lui ſembla qu'elle étoit écrite en caracteres Grecs. Quoi qu'il n'en fût pas bien aſſuré, l'envie de s'en éclaircir lui donna la penſée d'aller à Tarragone pour trou-



ver quelqu'un qui entendît la Langue Grecque. Il y avoit déjà envoyé pluſieurs fois chercher des Etrangers qui lui puſſent ſervir de truchement, mais comme il ne ſçavoit quelle Langue parloit Zayde, on ne ſçavoit auſſi quels Etrangers il falloit demander, & les voyages de tous ceux qu'il y avoit envoyez ayant été inutiles, il ſe reſolut d'y aller lui-même. C'étoit neanmoins une reſolution difficile à prendre; car il faloit s'expoſer dans une grande Ville au hazard d'eſtre reconnu, & il faloit quitter Zayde; mais l'envie de pouvoir s'expliquer avec elle, le fit paſſer par deſſus ces raiſons. Il tâcha de lui faire entendre qu'il alloit chercher un truchement, & partit pour aller à Terragone: Il ſe déguiſa le mieux qu'il lui fut poſſible; il alla dans les lieux où étoient les Etrangers, il en trouva un grand nombre, mais leur Lan-

Langue n'étoit point celle de Zayde: Enfin, il demanda s'il n'y avoit point quelqu'un qui entendît la Langue Grecque: Celuy à qui il s'adressa lui répondit en Espagnol, qu'il étoit d'une des Isles de la Grece. Consalve le pria de parler sa Langue, il le fit, & Consalve connut que c'étoit celle de Zayde. Par bonheur les affaires de cet Etranger ne le retenoient pas à Tarragone, il voulut bien suivre Consalve qui lui donna une plus grande recompense qu'il n'auroit osé la lui demander. Ils partirent le lendemain à la pointe du jour, & Consalve s'estimoit plus heureux d'avoir un truchement, que s'il eût eu la Couronne de Léon sur la teste.

Pendant que le chemin dura, il commença à s'instruire de la Langue Grecque, il apprit d'abord, *je vous aime*, & quand il pensa qu'il pourroit le dire à Zayde, & qu'el-

qu'elle l'entendroit, il crut qu'il ne pouvoit plus estre malheureux. Il arriva de bonne heure à la maison d'Alphonse, il le trouva qui se promenoit, il lui fit part de sa joye, & lui demanda où étoit Zayde. Alphonse lui dit qu'il y avoit long-temps qu'elle se promenoit du côté de la mer. Il eut pris le chemin avec son truchement, il alla au rocher où elle avoit accoutumé d'estre; il fut surpris de ne la y trouver pas; neanmoins il ne s'en étonna point; il la chercha jusques au port, où elle alloit quelquefois; il revint au logis, il retourna dans le bois; sa peine fut inutile. Il envoya dans tous les lieux où il s'imagina qu'elle pouvoit estre; mais comme on ne la trouva point, il commença à avoir quelque pressentiment de son malheur. La nuict vint sans qu'il en pût apprendre de nouvelles; il étoit desesperé de l'avoir perdue; il craignoit

qu'il

qu'il ne lui fût arrivé quelque accident ; il se blâmoit de l'avoir quittée ; enfin il n'y a point de douleur qui fût comparable à la sienne. Il passa toute la nuit dans la campagne avec des flambeaux, & n'ayant même plus d'esperance de la revoir, il ne laissoit pas de la chercher. Il avoit déja été plusieurs fois aux cabanes des Pescheurs pour sçavoir si personne ne l'avoit veuë : & il n'avoit pû en apprendre aucune nouvelle. Sur le matin deux femmes qui revenoient d'un lieu où elles avoient été coucher le jour d'auparavant, lui apprirent qu'en sortant de leurs cabanes, elles avoient vû de loin Zayde & Felime se promener le long de la mer : Que pendant qu'elles se promenoient, une chaloupe avoit abordé la côte ; qu'il étoit descendu des hommes de cette chaloupe ; que Zayde & Felime s'étoient éloignées lors qu'elles

les avoient vûs ; mais que ces hommes les ayant appellées, elles étoient revenuës sur leurs pas ; & qu'aprés avoir parlé longtemps, & avoir fait des actions qui témoignoient qu'elles étoient bien-aise de les voir, elles étoient montées dans la chalouppe, & avoient pris la pleine mer.

Alors Consalve regarda Alphonse d'une maniere qui exprimoit mieux sa douleur que n'auroient pû faire toutes ses paroles. Alphonse ne sçavoit que lui dire pour le consoler. Quand tous ceux qui les environnoient se furent retirez, Consalve rompant le silence, je perds Zayde, dit-il, & je la perds dans le moment que je pouvois m'en faire entendre : Je la perds, Alphonse, & c'est son Amant qui me l'enleve, il est aisé de le juger par le rapport de ces femmes : La fortune ne m'a pas voulu laisser igno-

re-

rer la ſeule choſe qui me pouvoit augmenter la douleur de perdre Zayde. Je l'ai donc perduë pour jamais, & elle eſt entre les mains d'un rival, & d'un rival aimé: c'étoit à lui ſans doute qu'elle écrivoit cette lettre que je ſurpris, & c'étoit pour lui apprendre le lieu où il devoit la trouver. C'en eſt trop, s'écria-t-il tout d'un coup, c'en eſt trop, mes maux ſuffiroient à faire pluſieurs miſerables : J'avouë que j'y ſuccombe, & qu'aprés avoir tout abandonné, je ne puis ſupporter d'eſtre plus tourmenté au milieu d'un deſert, que je ne l'ai été au milieu de la Cour. Oüi, Alphonſe, ajoûtoit-il, je ſuis plus malheureux mille fois par la ſeule perte de Zayde, que je ne l'ai été par toutes celles que j'ai faites. Eſt-il poſſible que je ne puiſſe eſperer de revoir Zayde! ſi je ſçavois au moins ſi je lui ai plû, ou ſi je lui ai été indif

Digitized by Google

rent, mon malheur ne seroit pas si insupportable, & je sçaurois à quelle sorte de douleur je me dois abandonner. Mais si j'ai plû à Zayde, puis-je penser à l'oublier, & ne dois-je pas passer ma vie à courir toutes les parties du monde pour la trouver. Que si elle en aime un autre, ne dois-je pas faire tous mes efforts pour ne m'en souvenir jamais. Alphonse, ayez pitié de moy, tâchez de me faire croire que Zayde m'a aimé, ou persuadez-moi que je lui fûis indifferent. Quoi, reprenoit-il, je serois aimé de Zayde, & je ne la verrois jamais? ce malheur passeroit encore celui d'en estre haï. Mais, non je ne puis estre malheureux, si Zayde m'a aimé. Helas! je l'allois sçavoir dans le moment que je l'ai perduë, & quelque soin qu'elle eût pris de se déguiser, j'aurois demêlé ses sentimens, j'aurois sçû la cause de

ses

Digitized by Google

ſes larmes, j'aurois ſçû ſon païs, ſa fortune, ſes avantures, & ſe ſçaurois maintenant ſi je dois la ſuivre, & où je dois la chercher.

Alphonſe ne ſçavoit que repondre à Conſalve, par l'impoſſibilité de ſe déterminer à ce qu'il devoit dire pour calmer ſa douleur. Enfin aprés lui avoir repreſenté que ſon eſprit n'étoit pas en état de prendre une reſolution, & qu'il faloit ſe ſervir de ſa raiſon pour ſupporter ſon malheur, il l'obligea de retourner chez lui. Si-tôt que Conſalve fut dans ſa chambre, il fit appeller ſon truchement pour ſe faire expliquer quelques mots qu'il avoit entendu dire à Zayde, & qu'il avoit retenus. Le truchement lui en expliqua pluſieurs, & entre autres ceux que Zayde avoit ſouvent dit à Felime en le regardant. Il les expliqua enſorte que Conſalve fut aſſuré

qu'il ne s'étoit pas trompé lors qu'il avoit crû qu'elle parloit d'une reſſemblance, & il ne douta plus alors que ce ne fût un Amant de Zayde à qui il reſſembloit. Dans cette penſée il envoya chercher ces femmes qui avoient vû partir cette belle Etrangere, pour ſçavoir d'elles ſi parmi ces hommes qui l'avoient emmenée, il n'y avoit point quelqu'un qui lui reſſemblât. Sa curioſité ne put eſtre ſatisfaite: ces femmes les avoient vûs de trop loin pour remarquer cette reſſemblance, & elles lui dirent ſeulement qu'il y en avoit un que Zayde avoit embraſſé. Conſalve ne pût entendre ces paroles ſans s'abandonner au deſeſpoir, & ſans prendre le deſſein d'aller chercher Zayde pour tuer ſon Amant à ſes yeux. Alphonſe lui repreſenta qu'il y auroit de l'injuſtice & de l'impoſſibilité dans ce deſſein, qu'il n'avoit point de droit

droit ſur Zayde, qu'elle étoit engagée avec cet Amant devant que de l'avoir vû ; que c'étoit peut-eſtre ſon mari ; qu'il ne ſçavoit en quel lieu du monde la chercher ; que quand il l'auroit trouvée, ce ſeroit apparemment dans un païs où ce rival auroit tant d'autorité qu'il ne pourroit executer ce que la colere lui conſeilloit d'entreprendre. Que voulez-vous donc que je devienne, repliqua Conſalve, & croyez-vous qu'il me ſoit poſſible de demeurer en l'état où je ſuis ? Je voudrois, dit Alphonſe, que vous ſupportaſſiez ce malheur qui ne regarde que l'amour, comme vous avez déja ſupporté ceux qui regardoient & l'amour & la fortune. C'eſt pour avoir trop ſouffert, que je ne puis plus ſouffrir, répondit Conſalve, je veux aller chercher Zayde, la revoir, ſçavoir d'elle qu'elle en aime un autre, & mourir à ſes

pieds. Mais non, reprit-il, je ſerois digne de mon malheur, ſi j'allois chercher Zayde aprés la maniere dont elle m'a quitté. Le reſpect & l'adoration que j'ai eus pour elle, l'engageoient à me faire dire au moins qu'elle s'en alloit. La ſeule reconnoiſſance l'y devoit obliger, & puis qu'elle ne l'a pas fait, il faut qu'elle joigne le mépris à l'indifference. Je me ſuis trop flatté quand j'ai pû m'imaginer qu'elle ne me haiſſoit pas; je ne dois jamais penſer à la ſuivre ni à la chercher. Non, Zayde, je ne vous ſuivrai point. Alphonſe, je me rends à vos raiſons, & je voi bien que je ne dois pretendre, qu'à finir le plûtôt que je pourrai le reſte d'une miſerable vie.

Conſalve parut déterminé à cette reſolution, & ſon eſprit en fut plus calme: Il étoit neanmoins dans une triſteſſe qui faiſoit pitié, il paſſoit les journées en-

entieres dans les lieux où il avoit vû Zayde, & il sembloit l'y chercher encore. Il garda son truchement pour apprendre la Langue Grecque, & quoy qu'il fût persuadé qu'il ne verroit jamais Zayde, il trouvoit quelque douceur à s'assurer au moins qu'il la pourroit entendre s'il l'a revoyoit. Il apprit en peu de temps ce que les autres n'apprennent qu'en plusieurs années. Mais lors qu'il n'eut plus cette occupation qui avoit quelque rapport avec Zayde, il se trouva encore plus affligé qu'auparavant.

Il faisoit souvent reflexion sur la cruauté de sa destinée, qui aprés l'avoir accablé à Leon de tant de malheurs, lui en faisoit encore éprouver un incomparablement plus sensible, en le privant d'une personne qui seule lui étoit plus chere que la Fortune, l'Ami, & la Maîtresse qu'il avoit per-

Digitized by Google

perdus. En faisant cette triste difference de ses malheurs passez à son malheur present, il se souvint de la promesse qu'il avoit faite à Dom Olmond de lui donner de ses nouvelles, & quelque peine qu'il eût à penser à autre chose qu'à Zayde, il jugea qu'il devoit cette marque de reconnoissance à un homme qui lui avoit témoigné tant d'amitié. Il ne voulut pas lui apprendre précisément le lieu où il étoit, il luy manda seulement qu'il le prioit de lui écrire à Tarragone, que sa retraite n'en étoit pas éloignée, qu'il s'y trouvoit sans ambition, qu'il n'avoit plus de ressentiment contre Dom Garcie, de haine pour Dom Ramire, ni d'amour pour Nugna Bella : que cependant il étoit encore plus malheureux que lors qu'il partit de Leon.

Alphonse étoit sensiblement touché de l'état où il voyoit Con-

Conſalve, il ne l'abandonnoit point, & tâchoit autant qu'il lui étoit poſſible de diminuer ſon affliction. Vous avez perdu Zayde, lui diſoit-il un jour, mais vous n'avez pas contribué à la perdre, & quelque malheureux que vous ſoyez, il y a du moins une ſorte de malheur que vôtre deſtinée vous laiſſe ignorer. Eſtre la cauſe de ſon infortune, eſt ce malheur qui vous eſt inconnu, & c'eſt celui qui fera éternellement mon ſupplice. Si vous trouvez quelque conſolation, continua-t-il, d'aprendre par mon exemple que vous pourriez eſtre plus infortuné que vous ne l'eſtes, je veux bien vous raconter les accidens de ma vie, quelque douleur que me puiſſe donner un ſi triſte ſouvenir. Conſalve ne pût s'empêcher de lui laiſſer voir tant de deſir de ſçavoir ce qui l'avoit obligé à ſe confiner dans un deſert, qu'Alphonſe

Digitized by Google

se pour satisfaire sa curiosité, & pour lui faire connoître qu'il étoit plus malheureux que lui, commença ainsi l'Histoire de ses déplaisirs.

Digitized by Google

HISTOIRE D'ALPHONSE ET DE BELASIRE.

VOus sçavez, Seigneur, que je m'appelle Alphonse Ximenés, & que ma maison a quelque lustre dans l'Espagne, pour estre descenduë des premiers Rois de Navarre. Comme je n'ai dessein que de vous conter l'Histoire

re de mes derniers malheurs, je ne vous ferai pas celle de toute ma vie: Il y a neanmoins des choſes aſſez remarquables, mais comme juſques au tems dont je vous veux parler, je n'avois été malheureux que par la faute des autres, & non pas par la mienne, je ne vous en dirai rien, & vous ſçaurez ſeulement que j'avois éprouvé tout ce que l'infidelité & l'inconſtance des femmes peuvent faire ſouffrir de plus douloureux. Auſſi étois-je tres-éloigné d'en vouloir aimer aucune: les attachemens me paroiſſoient des ſupplices: & quoi qu'il y eût pluſieurs belles perſonnes dans la Cour dont je pouvois eſtre aimé, je n'avois pour elles que les ſentimens de reſpect qui ſont dûs à leur ſexe. Mon Pere qui vivoit encore, ſouhaittoit de me marier par cette chimere ſi ordinaire à tous les hommes de vouloir conſerver leur nom. Je n'avois

pas

pas de repugnance au mariage, mais la connoissance que j'avois des femmes, m'avoit fait prendre la resolution de n'en épouser jamais de belles : & aprés avoir tant souffert par la jalousie, je ne voulois pas me mettre au hazard d'avoir tout ensemble celle d'un amant & celle d'un mari. J'étois dans ces dispositions lors qu'un jour mon Pere me dit, que Belasire fille du Comte de Guevarre étoit arrivée à la Cour : que c'étoit un parti considerable, & par son bien & par sa naissance, & qu'il eût fort souhaité de l'avoir pour belle-fille. Je lui répondis, qu'il faisoit un souhait inutile, que j'avois déja oüi parler de Belasire, & que je sçavois que personne n'avoit encore pû lui plaire. Que je sçavois aussi qu'elle étoit belle, & que c'étoit assez pour m'ôter la pensée de l'épouser. Il me demanda si je l'avois veuë, je lui répondis, que

que toutes les fois qu'elle étoit venuë à la Cour, je m'étois trouvé à l'armée, & que je ne la connoissois que de reputation. Voyez-la, je vous en prie, repliqua-t-il, & si j'estois aussi assuré que vous lui puissiez plaire, que je suis persuadé qu'elle vous fera changer la resolution de n'épouser jamais une belle femme, je ne douterois pas de vôtre mariage. Quelques jours après je trouvai Belasire chez la Reine, je demandai son nom, me doutant bien que c'étoit elle, & elle me demanda le mien, croyant bien aussi que j'étois Alphonse. Nous devinâmes l'un & l'autre ce que nous avions demandé, nous nous le dîmes, & nous parlâmes ensemble avec un air plus libre qu'apparemment nous ne le devions avoir dans une premiere conversation. Je trouvai la personne de Belasire tres-charmante, & son esprit beaucoup

au

au dessus de ce que j'en avois pensé. Je lui dis que j'avois de la honte de ne la connoître pas encore, que neanmoins je serois bien-aise de ne la pas connoître davantage; que je n'ignorois pas combien il étoit inutile de songer à lui plaire, & combien il étoit difficile de se garantir de le desirer. J'ajoûtai que quelque difficulté qu'il y eût à toucher son cœur, je ne pourrois m'empêcher d'en former le dessein si elle cessoit d'être belle: mais que tant qu'elle seroit comme je la voyois je n'y penserois de ma vie. Que je la suppliois même de m'assurer qu'il étoit impossible de se faire aimer d'elle, de peur qu'une fausse esperance ne me fist changer la resolution que j'avois prise de ne m'attacher jamais à une belle femme. Cette conversation qui avoit quelque chose d'extraordinaire plut à Belasire; elle parla de moi assez favorablement,

Digitized by Google

ment, & je parlai d'elle comme d'une perſonne en qui je trouvois un merite & un agréement au deſſus des autres femmes. Je m'enquis avec plus de ſoin que je n'avois fait qui étoient ceux qui s'étoient attachez à elle: On me dit que le Comte de Lare l'avoit paſſionnément aimée; que cette paſſion avoit duré long-temps; qu'il avoit été tué à l'armée; & qu'il s'étoit précipité dans le peril, aprés avoir perdu l'eſperance de l'épouſer. On me dit auſſi que pluſieurs autres perſonnes avoient eſſayé de lui plaire, mais inutilement, & que l'on n'y penſoit plus, parce qu'on croyoit impoſſible d'y reüſſir. Cette impoſſibilité dont on me parloit, me fit imaginer quelque plaiſir à la ſurmonter: Je n'en fis pas neanmoins le deſſein; mais je vis Belaſire le plus ſouvent qu'il me fut poſſible; & comme la Cour de Navarre n'eſt

pas

Digitized by Google

pas ſi auſtere que celle de Leon, je trouvois aiſément les occaſions de la voir. Il n'y avoit pourtant rien de ſerieux entre elle & moi; je lui parlois en riant de l'éloignement où nous étions l'un pour l'autre, & de la joye que j'aurois qu'elle changeât de viſage & de ſentimens. Il me parut que ma converſation ne lui déplaiſoit pas, & que mon eſprit lui plaiſoit, parce qu'elle trouvoit que je connoiſſois tout le ſien. Comme elle avoit même pour moi une confiance qui me donnoit une entiere liberté de lui parler, je la priai de me dire les raiſons qu'elle avoit euës de refuſer ſi opiniâtrement ceux qui s'étoient attachez à lui plaire. Je vai vous répondre ſincerement, me dit-elle; je ſuis née avec averſion pour le mariage; les liens m'en ont toûjours paru tres-rudes, & j'ai cru qu'il n'y avoit qu'une paſſion qui pût af-

Digitized by Google

ſez aveugler pour faire paſſer pardeſſus toutes les raiſons qui s'oppoſent à cet engagement. Vous ne voulez pas vous marier par amour, ajoûta-t-elle ; & moi je ne comprens pas qu'on puiſſe ſe marier ſans amour, & ſans une amour violente : & bien loin d'avoir eu de la paſſion, je n'ai même jamais eu d'inclination pour perſonne : Ainſi Alphonſe, ſi je ne me ſuis point mariée, c'eſt parce que je n'ai rien aimé. Quoi, Madame, lui répondis-je, perſonne ne vous a plû ? vôtre cœur n'a jamais reçû d'impreſſion ? il n'a jamais éte troublé au nom & à la veuë de ceux qui vous adoroient ? Non, me dit-elle, je ne connois aucun des ſentimens de l'amour. Quoy pas même la jalouſie, luy dis-je ? non pas même la jalouſie, me repliqua-t-elle. Ah ! ſi cela eſt, Madame, lui répondis-je, je ſuis per-

perſuadé que vous n'avez jamais eu d'inclination pour perſonne. Il eſt vrai, reprit-elle, perſonne ne m'a jamais plû ; & je n'ai pas même trouvé d'eſprit qui me fût agréable, & qui eût du rapport avec le mien. Je ne ſçai quel effet me firent les paroles de Belaſire, je ne ſçay ſi j'en étois déja amoureux ſans le ſçavoir, mais l'idée d'un cœur fait comme le ſien qui n'eût jamais reçû d'impreſſion, me parut une choſe ſi admirable & ſi nouvelle, que je fus frappé dans ce moment du deſir de lui plaire, & d'avoir la gloire de toucher ce cœur, que tout le monde croyoit inſenſible. Je ne fus plus cet homme qui avoit commencé à parler ſans deſſein ; je repaſſay dans mon eſprit tout ce qu'elle me venoit de dire : je crus que lors qu'elle m'avoit dit qu'elle n'avoit trouvé perſonne qui lui eût plû, j'avois vû dans

Digitized by Google

ſes yeux qu'elle m'en avoit excepté : enfin j'eus aſſez d'eſperance pour achever de me donner de l'amour, & dés ce moment je devins plus amoureux de Belaſire, que je ne l'avois jamais été d'aucune autre. Je ne vous redirai point comme j'oſai lui declarer que je l'aimois: J'avois commencé à lui parler par une eſpece de raillerie, il étoit difficile de lui parler ſerieuſement: mais auſſi cette raillerie me donna bien-tôt lieu de lui dire des choſes que je n'aurois oſé lui dire de long-temps. Ainſi j'aimai Belaſire, & je fus aſſez heureux pour toucher ſon inclination, mais je ne le fus pas aſſez pour lui perſuader mon amour. Elle avoit une défiance naturelle de tous les hommes : quoi qu'elle m'eſtimât beaucoup plus que tous ceux qu'elle avoit jamais veûs, & par conſequent plus que je ne meritois, elle n'ajoû-

joûtoit pas de foy à mes paroles. Elle eut neanmoins un procedé avec moi tout different de celui des autres femmes, & j'y trouvai quelque chose de si noble & de si sincere, que j'en fus surpris. Elle ne demeura pas long-temps sans m'avoüer l'inclination qu'elle avoit pour moy; elle m'apprit ensuite le progrez que je faisois dans son cœur; mais comme elle ne me cachoit point ce qui m'étoit avantageux, elle m'apprenoit aussi ce qui ne m'étoit pas favorable. Elle me dit qu'elle ne croyoit pas que je l'aimasse veritablement; & que tant qu'elle ne seroit pas mieux persuadée de mon amour, elle ne consentiroit jamais à m'épouser. Je ne vous sçaurois exprimer la joye que je trouvois à toucher ce cœur qui n'avoit jamais été touché, & à voir l'embarras & le trouble qu'y apportoit une passion qui lui étoit in-

connuë. Quel charme c'étoit pour moi de connoître l'étonnement qu'avoit Belasire, de n'estre plus maîtresse d'elle-même, & de se trouver des sentimens surquoy elle n'avoit point de pouvoir. Je goûtai des delices dans ces commencemens, que je n'avois pas imaginez : & qui n'a point senty le plaisir de donner une violente passion à une personne qui n'en a jamais eu même de mediocre, peut dire qu'il ignore les veritables plaisirs de l'amour. Si j'eus de sensibles joyes par la connoissance de l'inclination que Belasire avoit pour moy, j'eus aussi de cruels chagrins par le doute où elle étoit de ma passion, & par l'impossibilité qui me paroissoit à l'en persuader. Lors que cette pensée me donnoit de l'inquiétude, je rappellois les sentimens que j'avois eus sur le mariage, je trouvois que j'allois tomber dans les malheurs

que

que j'avois tant apprehendez; je penſois que j'aurois la douleur de ne pouvoir aſſurer Belaſire de l'amour que j'avois pour elle, ou que ſi je l'en aſſurois, & qu'elle m'aimât veritablement, je ſerois expoſé au malheur de ceſſer d'eſtre aimé. Je me diſois que le mariage diminueroit l'attachement qu'elle avoit pour moy, qu'elle ne m'aimeroit plus que par devoir, qu'elle en aimeroit peut-eſtre quelqu'autre : enfin, je me repreſentois tellement l'horreur d'en eſtre jaloux, que quelque eſtime & quelque paſſion que j'euſſe pour elle, je me reſolvois quaſi d'abandonner l'entrepriſe que j'avois faite; & je preferois le malheur de vivre ſans Belaſire, à celui de vivre avec elle ſans en eſtre aimé. Belaſire avoit à peu prés des incertitudes pareilles aux miennes; elle ne me cachoit point ſes ſentimens, non plus que je ne lui cachois pas les

Digitized by Google

miens. Nous parlions des raiſons que nous avions de ne nous point engager: Nous reſoluſmes pluſieurs fois de rompre nôtre attachement : nous nous dîmes adieu, dans la penſée d'executer nos reſolutions ; mais nos adieux étoient ſi tendres, & nôtre inclination ſi forte, qu'auſſi-tôt que nous nous étions quittez, nous ne penſions plus qu'à nous revoir. Enfin, aprés bien des irreſolutions de part & d'autre, je ſurmontai les doutes de Belaſire ; elle raſſura tous les miens, elle me promit qu'elle conſentiroit à nôtre mariage, ſi-tôt que ceux dont nous dépendions auroient reglé ce qui étoit neceſſaire pour l'achever. Son Pere fut obligé de partir devant que de le pouvoir conclure : le Roy l'envoya ſur la frontiere ſigner un Traité avec les Maures, & nous fuſmes contraints d'attendre ſon retour.

J'eſtois

Digitized by Google

J'eſtois cependant le plus heureux homme du monde ; je n'étois occupé que de l'amour que j'avois pour Belaſire ; j'en étois paſſionnément aimé ; je l'eſtimois plus que toutes les femmes du monde, & je me croyois ſur le point de la poſſeder.

Je la voyois avec toute la liberté que devoit avoir un homme qui l'alloit bien-tôt epouſer. Un jour mon malheur fit que je la priay de me dire tout ce que ces Amans avoient fait pour elle. Je prenois plaiſir à voir la difference du procedé qu'elle avoit eu avec eux, d'avec celui qu'elle avoit avec moy. Elle me nomma tous ceux qui l'avoient aimée, elle me conta tout ce qu'ils avoient fait pour luy plaire ; elle me dit que ceux qui avoient eu plus de perſeverance étoient ceux dont elle avoit eu plus d'él-

Digitized by Google

ment ; & que le Comte de Lare qui l'avoit aimée juſques à ſa mort ne luy avoit jamais plû. Je ne ſçay pourquoy aprés ce qu'elle me diſoit, j'eus plus de curioſité pour ce qui regardoit le Comte de Lare, que pour les autres : Cette longue perſeverance me frappa l'eſprit ; je la priay de me redire encore tout ce qui s'étoit paſſé entre-eux ; elle le fit ; & quoy qu'elle ne me diſt rien qui me deût déplaire, je fus touché d'une eſpece de jalouſie. Je trouvay que ſi elle ne luy avoit témoigné de l'inclination, qu'au moins lui avoit-elle témoigné beaucoup d'eſtime. Le ſoupçon m'entra dans l'eſprit qu'elle ne me diſoit pas tous les ſentimens qu'elle avoit eus pour lui. Je ne voulus point luy témoigner ce que je penſois, je me retiray chez moy plus chagrin que de coutume ; je dormis peu, &
Digitized by Google

& je n'eus point de repos que je ne la viſſe le lendemain, & que je ne luy fiſſe encore raconter tout ce qu'elle m'avoit dit le jour precedent. Il étoit impoſſible qu'elle m'eût conté d'abord toutes les circonſtances d'une paſſion qui avoit duré pluſieurs années ; elle me dit des choſes qu'elle ne m'avoit point encore dites, je crus qu'elle avoit eu deſſein de me les cacher : Je luy fis mille queſtions, & je luy demandois à genoux de me répondre avec ſincerité. Mais quand ce qu'elle me répondoit étoit comme je le pouvois deſirer, je croyois qu'elle ne me parloit ainſi que pour me plaire : Si elle me diſoit des choſes un peu avantageuſes pour le Comte de Lare, je croyois qu'elle m'en cachoit bien davantage : enfin la jalouſie avec toutes les horreurs dont on la repreſente ſe

ſaiſit de mon eſprit. Je ne luy donnois plus de repos, je ne pouvois plus luy témoigner ni paſſion ni tendreſſe ; j'eſtois incapable de luy parler que du Comte de Lare, j'eſtois pourtant au deſeſpoir de l'en faire ſouvenir, & de remettre dans ſa memoire tout ce qu'il avoit fait pour elle. Je reſolvois de ne luy en plus parler, mais je trouvois toûjours que j'avois oublié de me faire expliquer quelque circonſtance : & ſi-tôt que j'avois commencé ce diſcours, c'étoit pour moy un labyrinte, je n'en ſortois plus : & j'eſtois également deſeſperé de luy parler du Comte de Lare, ou de ne luy en parler pas.

Je paſſois les nuits entieres ſans dormir ; Belaſire ne me paroiſſoit plus la même perſonne. Quoy, diſois-je, c'eſt ce qui a fait le charme de ma paſſion, que de croire que Bela-

Digitized by Google

lasire n'a jamais rien aimé, & qu'elle n'a jamais eu d'inclination pour personne; cependant par tout ce qu'elle me dit elle-même, il faut qu'elle n'ait pas eu d'aversion pour le Comte de Lare. Elle lui a témoigné trop d'estime, & elle l'a traité avec trop de civilité: si elle ne l'avoit point aimé, elle l'auroit haï par la longue persecution qu'il lui a faite, & qu'il lui a fait faire par ses parens. Non, disois-je, Belasire, vous m'avez trompé, vous n'étiez point telle que je vous ay creuë; c'étoit comme une personne qui n'avoit jamais rien aimé, que je vous ay adorée; c'estoit le fondement de ma passion; je ne le trouve plus, il est juste que je reprenne tout l'amour que j'ay euë pour vous. Mais si elle me dit vray, reprenois-je, quelle injustice ne luy fais-je point? & quel mal ne me fais-je point à moi-même de m'ô-

viez donnée, quoi que vous me ter tous le plaisir que je trouvois à estre aimé d'elle.

Dans ces sentimens je prenois la resolution de parler encore une fois à Belasire; il me sembloit que je lui dirois mieux que je n'avois fait, ce qui me donnoit de la peine, & que je m'éclaircirois avec elle d'une maniere qui ne me laisseroit plus de soupçon. Je faisois ce que j'avois resolu; je luy parlois, mais ce n'étoit pas pour la derniere fois; & le lendemain je reprenois le même discours avec plus de chaleur que le jour precedent. Enfin Belasire qui avoit eu jusques alors une patience, & une douceur admirable, qui avoit souffert tous mes soupçons, & qui avoit travaillé à me les ôter, commença à se lasser de la continuation d'une jalousie si violente & si mal-fondée.

Alphonse, me dit-elle un jour, je voy bien que le capri-

ce

ce que vous avez dans l'esprit, va détruire la passion que vous aviez pour moi ; mais il faut que vous sçachiez aussi qu'elle détruira infailliblement celle que j'ay pour vous. Considerez, je vous en conjure, surquoi vous me tourmentez, & sur quoi vous vous tourmentez vous-même, sur un homme mort, que vous ne sçauriez croire que j'aye aimé, puisque je ne l'ay pas épousé : car si je l'avois aimé, mes parens vouloient nôtre mariage, & rien ne s'y opposoit. Il est vray, Madame, lui répondis-je, je suis jaloux d'un mort, & c'est ce qui me desespere : si le Comte de Lare étoit vivant, je jugerois par la maniere dont vous seriez ensemble, de celle dont vous y auriez été, & ce que vous faites pour moy me convaincroit que vous ne l'aimeriez pas. J'aurois le plaisir en vous épousant de lui ôter l'esperance que vous lui aviez

viez donnée, quoi que vous me puiſſiez dire : mais il eſt mort, & il eſt peut-eſtre mort perſuadé que vous l'auriez aimé s'il avoit vécu : Ah ! Madame, je ne ſçaurois eſtre heureux, toutes les fois que je penſerai qu'un autre que moy a pû ſe flatter d'eſtre aimé de vous. Mais Alphonſe, me dit-elle encore, ſi je l'avois aimé, pourquoi ne l'aurois-je pas épouſé ? Parce que vous ne l'avez pas aſſez aimé, Madame, lui repliquai-je, & que la repugnance que vous aviez au mariage ne pouvoit eſtre ſurmontée par une inclination mediocre. Je ſçai bien que vous m'aimez davantage que vous n'avez aimé le Comte de Lare, mais pour peu que vous l'ayez aimé, tout mon bonheur eſt détruit ; je ne ſuis plus le ſeul homme qui vous ait plû ; je ne ſuis plus le premier qui vous ait fait connoître l'amour ; vôtre cœur a été touché par d'autres ſentimens

Digitized by Google

que ceux que je lui ai donnez. Enfin, Madame, ce n'eſt plus ce qui m'avoit rendu le plus heureux homme du monde; & vous ne me paroiſſez plus du même prix dont je vous ay trouvée d'abord. Mais Alphonſe, me dit-elle, comment avez vous pû vivre en repos avec celles que vous avez aimées? Je voudrois bien ſçavoir ſi vous avez trouvé en elles un cœur qui n'eût jamais ſenti de paſſion. Je ne l'y cherchois pas, Madame, lui repliquai-je, & je n'avois pas eſperé de l'y trouver: Je ne les avois point regardées comme des perſonnes incapables d'en aimer d'autres que moi; je m'étois contenté de croire qu'elles m'aimoient beaucoup plus que tout ce qu'elles avoient aimé: Mais pour vous, Madame, ce n'eſt pas de même; je vous ai toûjours regardée comme une perſonne au deſſus de l'amour, & qui ne l'auroit jamais connu ſans moi;

moi ; je me ſuis trouvé heureux & glorieux tout enſemble, d'avoir pû faire une conqueſte ſi extraordinaire : Par pitié ne me laiſſez plus dans l'incertitude où je ſuis ; ſi vous m'avez caché quelque choſe ſur le Comte de Lare, avoüez-le-moi ; le merite de l'aveu, & vôtre ſincerité me conſoleront peut-eſtre de ce que vous m'avoüerez : Eclairciſſez mes ſoupçons, & ne me laiſſez pas vous donner un plus grand prix que je ne dois, ou moindre que vous ne meritez. Si vous n'aviez point perdu la raiſon, me dit Belaſire, vous verriez bien, que puis que je ne vous ai pas perſuadé je ne vous perſuaderai pas : Mais ſi je pouvois ajoûter quelque choſe à ce que je vous ay déja dit, ce ſeroit qu'une marque infaillible que je n'ai pas eu d'inclination pour le Comte de Lare, eſt de vous en aſſurer comme je fais : ſi je l'avois aimé, il n'y auroit rien qui pût me le fai-

faire desavoüer ; je croirois faire un crime de renoncer à des sentimens, que j'aurois eu pour un homme mort qui les auroit meritez : Ainsi Alphonse, soyez assuré, que je n'en ay point eu, qui vous puisse déplaire. Persuadez-le moi donc, Madame, m'écriai-je ; dites-le moi mille fois de suite ; écrivez-le moy ; enfin redonnez-moi le plaisir de vous aimer comme je faisois ; & sur tout pardonnez-moi le tourment que je vous donne. Je me fais plus de mal qu'à vous ; & si l'état où je suis se pouvoit racheter, je le racheterois par la perte de ma vie.

Ces dernieres paroles firent de l'impression sur Belasire ; elle vit bien, qu'en effet je n'étois pas le maître de mes sentimens : elle me promit d'écrire tout ce qu'elle avoit pensé, & tout ce qu'elle avoit fait pour le Comte de Lare : Et quoi que ce fussent des choses qu'elle m'avoit déja

dites

dites mille fois, j'eus du plaisir de m'imaginer que je les verrois écrites de sa main. Le jour suivant elle m'envoya ce qu'elle m'avoit promis, j'y trouvai une narration fort exacte de ce que le Comte de Lare avoit fait pour lui plaire, & de tout ce qu'elle avoit fait pour le guerir de sa passion, avec toutes les raisons qui pouvoient me persuader, que ce qu'elle me disoit étoit veritable. Cette narration étoit faite d'une maniere qui devoit me guerir de tous mes caprices; mais elle fit un effet contraire. Je commençai par estre en colere contre moi-même, d'avoir obligé Belasire à employer tant de temps à penser au Comte de Lare: Les endroits de son recit où elle entroit dans le détail, m'étoient insupportables; je trouvois qu'elle avoit bien de la memoire pour les actions d'un homme qui lui avoit été indiffe-

Digitized by Google

rent ; ceux qu'elle avoit paſſez legerement me perſuadoient qu'il y avoit des choſes qu'elle ne m'avoit oſé dire : enfin je fis du poiſon de tout, & je vins voir Belaſire plus deſeſperé & plus en colere que je ne l'avois jamais été. Elle, qui ſçavoit combien j'avois ſujet d'eſtre ſatisfait, fut offenſée de me voir ſi injuſte ; elle me le fit connoître avec plus de force qu'elle ne l'avoit encore fait ; je m'excuſai le mieux que je pus, tout en colere que j'étois : Je voyois bien que j'avois tort ; mais il ne dépendoit pas de moy d'eſtre raiſonnable. Je luy dis que ma grande delicateſſe, ſur les ſentimens qu'elle avoit eus pour le Comte de Lare, étoit une marque de la paſſion & de l'eſtime que j'avois pour elle : & que ce n'étoit que par le prix infini que je donnois à ſon cœur, que je craignois ſi fort qu'un autre n'en eût touché la moindre par-

Digitized by Google

partie : enfin je dis tout ce que je pûs m'imaginer pour rendre ma jalousie plus excusable. Belasire n'approuva point mes raisons. Elle me dit que de legers chagrins pouvoient estre produits par ce que je lui venois de dire ; mais qu'un caprice si long ne pouvoit venir que du défaut & du dereglement de mon humeur : que je lui faisois peur pour la suite de sa vie : & que si je continuois elle seroit obligée de changer de sentimens. Ces menaces me firent trembler ; je me jettai à ses genoux ; je l'assurai, que je ne lui parlerois plus de mon chagrin ; & je crus moi-même en pouvoir être le maître : mais ce ne fut que pour quelques jours. Je recommençai bien-tôt à la tourmenter ; je lui redemandai souvent pardon ; mais souvent aussi je lui fis voir que je croyois toûjours qu'elle avoit aimé le Comte de Lare ; & que cette

Digitized by Google

penſée me rendroit éternellement malheureux.

Il y avoit déja long-temps que j'avois fait une amitié particuliere avec un homme de qualité appellé Dom Manrique : C'étoit un des hommes du monde qui avoit le plus de merite & d'agrément : la liaiſon qui étoit entre nous, en avoit fait une tres-grande entre Belaſire & luy : Leur amitié ne m'avoit jamais déplu ; au contraire, j'avois pris plaiſir à l'augmenter. Il s'étoit apperçû pluſieurs fois du chagrin que j'avois depuis quelque temps ; quoi que je n'euſſe rien de caché pour lui, la honte de mon caprice m'avoit empêché de le luy avoüer. Il vint chez Belaſire un jour que j'étois encore plus déraiſonnable que je n'avois accoûtumé, & qu'elle étoit auſſi plus laſſe qu'à l'ordinaire de ma jalouſie. Dom Manrique connut à l'alteration de nos viſages, que nous

nous avions quelque demêlé. J'avois toûjours prié Belasire de ne lui point parler de ma foiblesse ; je lui fis encore la même priere quand il entra ; mais elle voulut m'en faire honte ; & sans me donner le loisir de m'y opposer, elle dit à Dom Manrique ce qui faisoit mon chagrin. Il en parut si étonné ; il le trouva si mal fondé ; & il m'en fit tant de reproches, qu'il acheva de troubler ma raison. Jugez, Seigneur, si elle fut troublée ; & quelle disposition j'avois à la jalousie. Il me parut, que de la maniere, dont m'avoit condamné Dom Manrique, il falloit qu'il fût prevenu pour Belasire. Je voyois bien que je passois les bornes de la raison ; mais je ne croyois pas aussi qu'on me dût condamner entierement à moins que d'estre amoureux de Belasire. Je m'imaginai alors que Dom Manrique l'étoit il y avoit déja long temps, & que je

Digitized by Google

je lui paroiſſois ſi heureux d'en eſtre aimé, qu'il ne trouvoit pas que je me deuſſe plaindre, quand elle en auroit aimé un autre. Je crus même que Belaſire s'étoit bien apperçûë, que Dom Manrique avoit pour elle plus que de l'amitié; je penſay qu'elle étoit bien-aiſe d'eſtre aimée comme le ſont d'ordinaire toutes les femmes) & ſans la ſoupçonner de me faire une infidelité, je fus jaloux de l'amitié qu'elle avoit pour un homme, qu'elle croyoit ſon Amant. Belaſire & Dom Manrique, qui me voyoient ſi troublé, & ſi agité, étoient bien éloignez de juger ce qui cauſoit le deſordre de mon eſprit. Ils tâcherent de me remettre par toutes les raiſons dont ils pouvoient s'aviſer; mais tout ce qu'ils me diſoient achevoit de me troubler & de m'aigrir. Je les quittai, & quand je fus ſeul je me repreſentai le

Digitized by Google

nouveau malheur que je croyois avoir, infiniment au dessus de celui que j'avois eu. Je connus alors, que j'avois été déraisonnable de craindre un homme qui ne me pouvoit plus faire de mal. Je trouvai que Dom Manrique m'étoit redoutable en toutes façons. Il étoit aimable; Belasire avoit beaucoup d'estime & d'amitié pour luy; elle étoit accoûtumée à le voir; elle étoit lasse de mes chagrins & de mes caprices; il me sembloit qu'elle cherchoit à s'en consoler avec luy; & qu'insensiblement elle luy donneroit la place que j'occupois dans son cœur; enfin je fus plus jaloux de Dom Manrique, que je ne l'avois été du Comte de Lare. Je sçavois bien, qu'il étoit amoureux d'une autre personne il y avoit long-temps; mais cette personne étoit si inferieure en toutes choses à Belasire, que cet amour

amour ne me rassuroit pas. Comme ma destinée vouloit, que je ne peusse m'abandonner entierement à mon caprice, & qu'il me restât toûjours assez de raison pour me laisser dans l'incertitude, je ne fus pas si injuste, que de croire que Dom Manrique travaillât à m'ôter Belasire. Je m'imaginai qu'il en étoit devenu amoureux, sans s'en estre apperçû, & sans le vouloir; je pensai qu'il essayoit de combattre sa passion à cause de nôtre amitié; & qu'encore qu'il n'en dit rien à Belasire, il lui laissoit voir qu'il l'aimoit sans esperance. Il me parut, que je n'avois pas sujet de me plaindre de Dom Manrique, puis que je croyois que ma consideration l'avoit empêché de se declarer: Enfin je trouvai que comme j'avois été jaloux d'un homme mort, sans sçavoir si je le devois estre, j'é-

Digitized by Google

tois jaloux de mon ami, & que je le croyois mon rival, ſans croire avoir ſujet de le haïr. Il ſeroit inutile de vous dire ce que des ſentimens auſſi extraordinaires que les miens me firent ſouffrir, & il eſt aiſé de ſe l'imaginer. Lors que je vis Dom Manrique, je luy fis des excuſes de lui avoir caché mon chagrin, ſur le ſujet du Comte de Lare; mais je ne luy dis rien de ma nouvelle jalouſie. Je n'en dis rien auſſi à Belaſire, de peur que la connoiſſance qu'elle en auroit n'achevât de l'éloigner de moy. Comme j'étois toûjours perſuadé qu'elle m'aimoit beaucoup; je croyois que ſi je pouvois obtenir de moy-même de ne luy plus paroître déraiſonnable, elle ne m'abandonneroit pas pour Dom Manrique; ainſi l'intereſt même de ma jalouſie m'obligeoit à la cacher. Je demandai encore pardon

don à Belasire ; & je l'assurai que la raison m'étoit entierement revenuë. Elle fut bien-aise de me voir dans ces sentimens ; quoy qu'elle penetrât aisément, par la grande connoissance qu'elle avoit de mon humeur, que je n'étois pas si tranquille, que je le voulois paroître.

Dom Manrique continua de la voir comme il avoit accoûtumé ; & même davantage à cause de la confidence où ils étoient ensemble de ma jalousie. Comme Belasire avoit vû que j'avois été offensé qu'elle lui en eût parlé, elle ne luy en parloit plus en ma presence ; mais quand elle s'appercevoit que j'étois chagrin, elle s'en plaignoit avec luy, & le prioit de luy aider à me guerir. Mon malheur voulut que je m'apperceusse deux ou trois fois qu'elle avoit cessé de parler à Dom Manrique lors que j'étois entré, jugez ce qu'une

Digitized by Google

pareille choſe pouvoit produire dans un eſprit auſſi jaloux que le mien. Neanmoins je voyois tant de tendreſſe pour moi dans le cœur de Belaſire, & il me paroiſſoit qu'elle avoit tant de joye lors qu'elle me voyoit l'eſprit en repos, que je ne pouvois croire qu'elle aimât aſſez Dom Manrique pour eſtre en intelligence avec luy. Je ne pouvois croire auſſi que Dom Manrique, qui ne ſongeoit qu'à empêcher que je ne me broüillaſſe avec elle, ſongeât à s'en faire aimer; je ne pouvois donc démêler quels ſentimens il avoit pour elle, ni quels étoient ceux qu'elle avoit pour luy. Je ne ſçavois même tres-ſouvent quels étoient les miens; enfin j'étois dans le plus miſerable état où un homme ait jamais été. Un jour que j'étois entré, qu'elle parloit bas à Dom Manrique, il me parut, qu'elle ne s'étoit pas

pas soucíée, que je visse qu'elle luy parloit ; je me souvins alors qu'elle m'avoit dit plusieurs fois, pendant que je la persecutois sur le sujet du Comte de Lare, qu'elle me donneroit de la jalousie d'un homme vivant, pour me guerir de celle que j'avois d'un homme mort. Je crus que c'étoit pour executer cette menace, qu'elle traitoit si bien Dom Manrique ; & qu'elle me laissoit voir, qu'elle avoit des secrets avec luy. Cette pensée diminua le trouble où j'étois ; je fus encore quelques jours sans luy en rien dire ; mais enfin je me resolus de lui en parler.

J'allai la trouver dans cette intention ; & me jettant à genoux devant elle. Je veux bien vous avoüer, Madame, lui dis-je, que le dessein que vous avez eu de me tourmenter a reüssi. Vous m'avez donné toute l'in-

Digitized by Google

quiétude que vous pouviez ſouhaiter ; & vous m'avez fait ſentir, comme vous me l'aviez promis tant de fois, que la jalouſie qu'on a des vivans eſt plus cruelle que celle qu'on peut avoir des morts. Je meritois d'être puni de ma folie ; mais je ne le ſuis que trop ; & ſi vous ſçaviez ce que j'ay ſouffert des choſes mêmes que j'ay crû que vous faiſiez à deſſein, vous verriez bien, que vous me rendrez aiſément malheureux quand vous le voudrez. Que voulez-vous dire, Alphonſe, me repartit-elle ; vous croyez que j'ay penſé à vous donner de la jalouſie ; & ne ſçavez-vous pas que j'ay été trop affligée de celle que vous avez euë malgré moy pour avoir envie de vous en donner. Ah ! Madame, luy dis-je, ne continuez pas davantage à me donner de l'inquiétude : Encore une fois j'ay aſſez ſouf-

Digitized by Google

ſouffert ; & quoi que j'aye bien vû que la maniere dont vous vivez avec Dom Manrique, n'étoit que pour executer les menaces que vous m'aviez faites, je n'ay pas laiſſé d'en avoir une douleur mortelle. Vous avez perdu la raiſon, Alphonſe, repliqua Belaſire, ou vous voulez me tourmenter à deſſein, comme vous dites que je vous tourmente. Vous ne me perſuaderez pas, que vous puiſſiez croire que j'aye penſé à vous donner de la jalouſie ; & vous ne me perſuaderez pas auſſi, que vous en ayez pû prendre. Je le voudrois, ajoûta-t-elle, en me regardant, qu'aprés avoir été jaloux d'un homme mort que je n'ay pas aimé, vous le fuſſiez d'un homme vivant qui ne m'aime pas. Quoy, Madame, lui répondis-je, vous n'avez pas eu l'intention de me rendre jaloux de Dom Manrique ? vous

Digitized by Google

ſuivez ſimplement vôtre inclination en le traittant comme vous faites ? Ce n'eſt pas pour me donner du ſoupçon que vous avez ceſſé de lui parler bas, ou que vous avez changé de diſcours quand je me ſuis approché de vous ? Ah ! Madame, ſi cela eſt, je ſuis bien plus malheureux, que je ne penſe ; & je ſuis même le plus malheureux homme du monde. Vous n'eſtes pas le plus malheureux homme du monde, reprit Belaſire ; mais vous eſtes le plus déraiſonnable, & ſi je ſuivois ma raiſon je romprois avec vous & je ne vous verrois de ma vie. Mais eſt-il poſſible, Alphonſe, ajoûta-t-elle, que vous ſoyez jaloux de Dom Manrique ? Et comment ne le ſerois-je pas, Madame, luy dis-je, quand je voy que vous avez avec luy une intelligence que vous me cachez. Je vous la cache, me ré-

répondit-elle, parce que vous vous offençaſtes lors que je luy parlai de vôtre bizarrerie, & que je n'ai pas voulu que vous viſſiez que je luy parlois encore de vos chagrins, & de la peine que j'en ſouffre. Quoi, Madame, repris-je, vous vous plaignez de mon humeur à mon rival, & vous trouvez que j'ai tort d'eſtre jaloux! Je m'en plains à vôtre ami, repliqua-t-elle, mais non pas à vôtre rival. Dom Manrique eſt mon rival, repartis-je; & je ne croi pas que vous puiſſiez vous deffendre de l'avoüer. Et moi, dit-elle, je ne croi pas que vous m'oſiez dire qu'il le ſoit, ſçachant comme vous faites qu'il paſſe des jours entiers à ne me parler que de vous. Il eſt vrai, lui dis-je, que je ne ſoupçonne pas Dom Manrique de travailler à me détruire; mais cela n'empêche pas, qu'il ne vous

aime : Je croy même qu'il ne vous le dit pas encore ; mais de la maniere dont vous le traitez, il vous le dira bien-tôt, & les eſperances que vôtre procedé lui donne le feront paſſer aiſément ſur les ſcrupules que nôtre amitié lui donnoit. Peut-on avoir perdu la raiſon au point que vous l'avez perduë, me répondit Belaſire ? ſongez-vous bien à vos paroles ? Vous dites que Dom Manrique me parle pour vous ; qu'il eſt amoureux de moy ; & qu'il ne me parle point pour luy ; où pouvez-vous prendre des choſes ſi peu vrai-ſemblables ? N'eſt-il pas vrai, que vous croyez, que je vous aime, & que vous croyez que Dom Manrique vous aime auſſi ? Il eſt vray, lui répondis-je, que je croi l'un & l'autre. Et ſi vous le croyez, s'écria-t-elle, comment pouvez-vous vous imaginer que je vous ai-

aime, & que j'aime Dom Manrique? que Dom Manrique m'aime, & qu'il vous aime encore? Alphonſe, vous me donnez un déplaiſir mortel, de me faire connoître le déreglement de vôtre eſprit; je voi bien que c'eſt un mal incurable; & qu'il faudroit qu'en me reſolvant à vous épouſer, je me reſoluſſe en même temps, à eſtre la plus malheureuſe perſonne du monde. Je vous aime aſſurément beaucoup; mais non pas aſſez pour vous achetter à ce prix: Les jalouſies des Amans ne ſont que fâcheuſes; mais celles des maris ſont fâcheuſes & offençantes. Vous me faites voir ſi clairement tout ce que j'aurois à ſouffrir, ſi je vous avois épouſé, que je ne croy pas que je vous épouſe jamais: Je vous aime trop pour n'eſtre pas ſenſiblement touchée de voir que je ne paſſeray pas ma vie avec vous comme je l'avois

eſperé : laiſſez-moy ſeule, je vous en conjure ; vos paroles & vôtre veuë ne feroient qu'augmenter ma douleur.

A ces mots elle ſe leva ſans vouloir m'entendre, & s'en alla dans ſon cabinet dont elle ferma la porte ſans la r'ouvrir, quelque priere que je luy en fiſſe. Je fus contraint de m'en aller chez moy, ſi deſeſperé & ſi incertain de mes ſentimens, que je m'étonne que je n'en perdis le peu de raiſon qui me reſtoit. Je revins dés le lendemain voir Belaſire ; je la trouvai triſte & affligée ; elle me parla ſans aigreur, & même avec bonté ; mais ſans me rien dire qui dût me faire craindre qu'elle voulût m'abandonner. Il me parut qu'elle eſſayoit d'en prendre la reſolution : comme on ſe flatte aiſément, je crus qu'elle ne demeureroit pas dans les ſentimens où je la voyois : Je luy demanday par-

pardon de mes caprices, comme j'avois déja fait cent fois; je la priai de n'en rien dire à Dom Manrique; & je la conjurai à genoux de changer de conduite avec luy, & de ne le plus traiter assez bien pour me donner de l'inquiétude. Je ne dirai rien de vôtre folie à Dom Manrique, me dit-elle. Mais je ne changerai rien à la maniere, dont je vis avec luy: S'il avoit de l'amour pour moy, je ne le verrois de ma vie, quand même vous n'en auriez pas d'inquiétude: mais il n'a que de l'amitié, vous sçavez même qu'il a de l'amour pour d'autres; je l'estime, je l'aime, vous avez consenty que je l'aimasse; il n'y a donc que de la folie & du déreglement dans le chagrin qu'il vous donne: Si je vous satisfaisois vous seriez bientôt pour quelqu'autre comme vous estes pour luy. C'est pourquoy ne vous opiniâtrez pas à me faire

faire changer de conduite ; car assurément je n'en changeray point. Je veux croire, luy répondis-je, que tout ce que vous me dites est veritable, & que vous ne croyez point que Dom Manrique vous aime : mais je le croy, Madame, & c'est assez : Je sçay bien que vous n'avez que de l'amitié pour luy : mais c'est une sorte d'amitié si tendre & si pleine de confiance, d'estime & d'agréement, que quand elle ne pourroit jamais devenir de l'amour, j'aurois sujet d'en estre jaloux, & de craindre qu'elle n'occupât trop vôtre cœur. Le refus que vous me venez de faire de changer de conduite avec luy, me fait voir, que c'est avec raison qu'il m'est redoutable. Pour vous montrer, me dit-elle, que le refus que je vous fais ne regarde pas Dom Manrique ; & qu'il ne regarde que vôtre caprice ; c'est que si vo-

vous me demandiez de ne plus voir l'homme du monde, que je mépriſe le plus, je vous le refuſerois comme je vous refuſe de ceſſer d'avoir de l'amitié pour Dom Manrique. Je le croy, Madame, luy répondis-je, mais ce n'eſt pas de l'homme du monde que vous mépriſez le plus, que j'ay de la jalouſie; c'eſt d'un homme, que vous aimez aſſez pour le préferer à mon repos. Je ne vous ſoupçonne pas de foibleſſe & de changement; mais j'avoüe que je ne puis ſouffrir qu'il y ait des ſentimens de tendreſſe dans vôtre cœur pour un autre que pour moy. J'avoüe auſſi que je ſuis bleſſé de voir que vous ne haïſſiez pas Dom Manrique, encore que vous connoiſſiez bien qu'il vous aime; & qu'il me ſemble que ce n'étoit qu'à moy ſeul, qu'étoit dû l'avantage de vous avoir aimée ſans eſtre haï. Ainſi,

si, Madame, accordez-moy ce que je vous demande, & considerez combien ma jalousie est éloignée de vous devoir offenser. J'ajoûtai à ces paroles toutes celles dont je pus m'aviser pour obtenir ce que je souhaittois ; il me fut entierement impossible.

Il se passa beaucoup de temps pendant lequel je devins toûjours plus jaloux de Dom Manrique : J'eus le pouvoir sur moi de le lui cacher ; Belasire eut la sagesse de ne lui en rien dire, & elle lui fit croire que mon chagrin venoit encore de ma jalousie du Comte de Lare. Cependant elle ne changea point de procedé avec Dom Manrique ; comme il ignoroit mes sentimens, il vécut aussi avec elle comme il avoit accoutumé ; ainsi ma jalousie ne fit qu'augmenter, & vint à un tel point que j'en persecutois incessamment Belasire.

A-

Aprés que cette perſecution eut duré long-temps, & que cette belle perſonne eut en vain eſſayé de me guerir de mon caprice, on me dit pendant deux jours qu'elle ſe trouvoit mal, & qu'elle n'étoit pas même en état que je la viſſe. Le troiſiéme elle m'envoya querir; je la trouvai fort abbatuë, & je crus que c'étoit ſa maladie. Elle me fit aſſeoir auprés d'un petit lit ſur lequel elle étoit couchée; & aprés avoir demeuré quelques momens ſans parler, Alphonſe, me dit-elle, je penſe que vous voyez bien il y a long-temps, que j'eſſaye de prendre la reſolution de me détacher de vous. Quelques raiſons qui m'y duſſent obliger, je ne croi pas que je l'euſſe pû faire, ſi vous ne m'en euſſiez donné la force, par les extraordinaires bizarreries que vous m'avez fait paroître. Si ces bizarreries n'avoient été que mediocres,

cres, & que j'euſſe pû croire, qu'il eût été poſſible de vous en guerir par une bonne conduite, quelque auſtere qu'elle eût été, la paſſion que j'ai pour vous me l'eût fait embraſſer avec joye : Mais comme je voy que le déreglement de vôtre eſprit eſt ſans remede, & que lors que vous ne trouvez point de ſujets de vous tourmenter, vous vous en faites ſur des choſes qui n'ont jamais été, & ſur d'autres qui ne ſeront jamais : je ſuis contrainte pour vôtre repos & pour le mien, de vous apprendre que je ſuis abſolument reſoluë de rompre avec vous, & de ne vous point épouſer. Je vous dis encore dans ce moment, qui ſera le dernier que nous aurons de converſation particuliere, que je n'ay jamais eu d'inclination pour perſonne que pour vous, & que vous ſeul étiez capable de me donner de la paſſion. Mais puis que vous m'avez

Digitized by Google

vez confirmée dans l'opinion, que j'avois qu'on ne peut estre heureux en aimant quelqu'un, vous que j'ay trouvé le seul homme digne d'estre aimé, soyez persuadé que je n'aimerai personne, & que les impressions que vous avez faites dans mon cœur sont les seules qu'il avoit receuës, & les seules qu'il recevra jamais. Je ne veux pas même que vous puissiez penser, que j'aye trop d'amitié pour Dom Manrique; je n'ay refusé de changer de conduite avec luy, que pour voir si la raison ne vous reviendroit point, & pour me donner lieu de me redonner à vous si j'eusse connu que vôtre esprit eût été capable de se guerir. Je n'ai pas été assez heureuse; c'étoit la seule raison, qui m'a empêchée de vous satisfaire: Cette raison est cessée; je vous sacrifie Dom Manrique; je viens de le prier de ne me voir jamais; je vous demande pardon

de lui avoir découvert vôtre jalousie ; mais je ne pouvois faire autrement ; & nôtre rupture la lui auroit toûjours appriſe. Mon Pere arriva hier au ſoir ; je lui ai dit ma reſolution ; il eſt allé à ma priere l'apprendre au vôtre ; ainſi, Alphonſe, ne ſongez point à me faire changer ; j'ai fait ce qui pouvoit confirmer mon deſſein devant que de vous le declarer ; j'ay retardé autant que j'ai pû ; & peut-eſtre plus pour l'amour de moy, que pour l'amour de vous ; croyez que perſonne ne ſera jamais ſi uniquement ni ſi fidellement aimé que vous l'ayez été.

Je ne ſçai ſi Belaſire continua de parler : mais comme mon ſaiſiſſement avoit été ſi grand d'abord qu'elle avoit commencé, qu'il m'avoit été impoſſible de l'interrompre, les forces me manquerent aux dernieres paroles que je vous viens de dire ; Je m'évanoüis ; & je ne ſçai ce que fit Belaſire ni ſes gens ;

gens; mais quand je revins je me trouvai dans mon lit, & Dom Manrique auprés de moi, avec toutes les actions d'un homme auſſi deſeſperé que je l'étois.

Lors que tout le monde ſe fut retiré, il n'oublia rien pour ſe juſtifier des ſoupçons que j'avois de luy, & pour me témoigner ſon deſeſpoir d'eſtre la cauſe innocente de mon malheur. Comme il m'aimoit fort, il étoit en effet extraordinairement touché de l'état où j'étois. Je tombai malade, & ma maladie fut violente; je connus bien alors mais trop tard les injuſtices que j'avois faites à mon ami; je le conjurai de me les pardonner & de voir Belaſire, pour lui demander pardon de ma part, & pour tâcher de la fléchir. Dom Manrique alla chez elle; on lui dit qu'on ne pouvoit la voir; il y retourna tous les jours pendant que je fus malade; mais auſſi inu-

Digitized by Google

tôt que je pûs marcher ; on me dit la même choſe ; & à la ſeconde fois que j'y retournai, une de ſes femmes me vint dire de ſa part, que je n'y allaſſe plus, & qu'elle ne me verroit pas. Je penſai mourir lors que je me vis ſans eſperance de voir Belaſire ; j'avois toûjours cru que cette grande inclination, qu'elle avoit pour moy, la feroit revenir, ſi je lui parlois ; mais voyant qu'elle ne me vouloit point parler je n'eſperai plus ; & il faut avoüer que de n'eſperer plus de poſſeder Belaſire, étoit une cruelle choſe pour un homme qui s'en étoit vû ſi proche, & qui l'aimoit ſi éperduëment. Je cherchai tous les moyens de la voir ; elle m'évitoit avec tant de ſoin, & faiſoit une vie ſi retirée qu'il m'étoit abſolument impoſſible.

Toute ma conſolation étoit d'aller paſſer la nuit ſous ſes feneſtres ; je n'avois pas même le plaiſir de les

Digitized by Google

les voir ouvertes. Je crus un jour les avoir entenduës ouvrir dans le temps que je m'en étois allé ; le lendemain je crus encore la même choſe ; enfin je me flattai de la penſée que Belaſire me vouloit voir ſans que je la viſſe ; & qu'elle ſe mettoit à ſa feneſtre lors qu'elle entendoit que je me retirois. Je reſolus de faire ſemblant de m'en aller à l'heure que j'avois accoûtumé, & de retourner bruſquement ſur mes pas, pour voir ſi elle ne paroîtroit point. Je fis ce que j'avois reſolu ; J'allai juſques au bout de la ruë comme ſi je me fuſſe retiré ; j'entendis diſtinctement ouvrir la feneſtre ; je retournai en diligence ; je crus entrevoir Belaſire ; mais en m'approchant je vis un homme qui ſe rangeoit proche de la muraille au deſſous de la feneſtre, comme un homme qui avoit deſſein de ſe cacher. Je ne ſçay comment malgré l'obſcurité de la nuit, je crus reconnoître

Dom Manrique : cette penſée me troubla l'eſprit ; je m'imaginai que Belaſire l'aimoit ; qu'il étoit là pour lui parler ; qu'elle ouvroit ſes feneſtres pour lui ; je crus enfin que c'étoit Dom Manrique, qui m'ôtoit Belaſire. Dans le tranſport qui me ſaiſit, je mis l'épée à la main ; nous commençâmes à nous battre avec beaucoup d'ardeur ; je ſentis que je l'avois bleſſé en deux endroits ; mais il ſe deffendoit toûjours. Au bruit de nos épées ou par les ordres de Belaſire, on ſortit de chez elle pour nous venir ſeparer. Dom Manrique me reconnut à la lueur des flambeaux : il recula quelques pas, je m'avançai pour arracher ſon épée ; mais il la baiſſa, & me dit d'une voix foible. Eſt-ce vous, Alphonſe ; & eſt-il poſſible que j'aye été aſſez malheureux pour me battre contre vous. Oüi traître, lui dis-je, & c'eſt moy qui t'arracherai la vie puis que tu m'ôtes

Digitized by Google

tes Belaire, & que tu paſſes les nuits à ſes feneſtres pendant qu'elles me ſont fermées. Dom Manrique, qui étoit appuyé contre une muraille, & que quelques perſonnes ſoûtenoient, parce qu'on voyoit bien qu'il n'en pouvoit plus, me regarda avec des yeux trempez de larmes: Je ſuis bien malheureux, me dit-il, de vous donner toûjours de l'inquiétude: la cruauté de ma deſtinée me conſole de la perte de la vie que vous m'ôtez. Je me meurs, ajoûta-t-il, & l'état où je ſuis vous doit perſuader de la verité de mes paroles. Je vous jure que je n'ay jamais eu de penſée pour Belaire, qui vous ait pû déplaire; l'amour que j'ai pour une autre, & que je ne vous ai pas caché, m'a fait ſortir cette nuit; j'ay cru eſtre épié; j'ay cru eſtre ſuivi; j'ai marché fort vîte; j'ai tourné dans pluſieurs rûës; enfin, je me ſuis arreſté où vous m'avez trouvé, ſans ſçavoir que ce

Digitized by Google

fût le logis de Belasire. Voilà la verité, mon cher Alphonse, je vous conjure de ne vous affliger pas de ma mort; je vous la pardonne de tout mon cœur, continua-t-il, me tendant les bras pour m'embrasser. Alors les forces lui manquerent, & il tomba sur les personnes qui le soûtenoient.

Les paroles, Seigneur, ne peuvent representer ce que je devins, & la rage où je fus contre moi-même, je voulus vingt fois me passer mon épée au travers du corps; & sur tout lors que je vis expirer Dom Manrique. On m'ôta d'auprés de lui: Le Comte de Guevarre pere de Belasire, qui étoit sorti au nom de Dom Manrique & au mien, me conduisit chez moi; & me remit entre les mains de mon Pere. On ne me quittoit point à cause du desespoir où j'étois; mais le soin de me garder auroit été inutile, si ma religion m'eut laissé la liberté de m'ô-

ter

ter la vie. La douleur que je ſçavois, que recevoit Belaſire de l'accident qui étoit arrivé pour elle; & le bruit qu'il faiſoit dans la Cour, achevoit de me deſeſperer: quand je penſois que tout le mal qu'elle ſouffroit, & tout celui dont j'étois accablé, n'étoit arrivé que par ma faute, j'étois dans une fureur qui ne peut eſtre imaginée. Le Comte de Guevarre qui avoit conſervé beaucoup d'amitié pour moi me venoit voir tres-ſouvent; & pardonnoit à la paſſion que j'avois pour ſa fille l'éclat que j'avois fait. J'appris par lui qu'elle étoit inconſolable; & que ſa douleur paſſoit les bornes de la raiſon. Je connoiſſois aſſez ſon humeur, & ſa delicateſſe ſur ſa reputation, pour ſçavoir ſans qu'on me le dît tout ce qu'elle pouvoit ſentir dans une ſi fâcheuſe aventure. Quelques jours aprés cet accident on me dit qu'un Eſcuyer de Belaſire demandoit à me parler de ſa part; je fus

transporté au nom de Belasire qui m'étoit si cher ; je fis entrer celui qui me demandoit ; il me donna une lettre où je trouvai ces paroles.

LETTRE DE BELASIRE A ALPHONSE.

NOstre separation m'avoit rendu le monde si insupportable, que je ne pouvois plus y vivre avec plaisir ; & l'accident qui vient d'arriver blesse si fort ma reputation, que je ne puis y demeurer avec honneur. Je vais me retirer dans un lieu où je n'auray point la honte de voir les divers jugemens qu'on fait de moy : Ceux que vous en avez faits ont causé tous mes malheurs : Cependant je n'ay pû me resoudre à partir sans vous dire adieu, & sans vous avoüer, que je vous aime

me encore, quelque déraiſonnable que vous ſoyez. Ce ſera tout ce que j'auray à ſacrifier à Dieu en me donnant à luy, que l'attachement que j'ay pour vous, & le ſouvenir de celuy que vous avez eu pour moy. La vie auſtere que je vais entreprendre me paroîtra douce: On ne peut trouver rien de fâcheux quand on a éprouvé la douleur de s'arracher à ce qui nous aime; & à ce qu'on aimoit plus que toutes choſes. Je veux bien vous avoüer encore, que le ſeul parti que je prends, me pouvoit mettre en ſeureté contre l'inclination, que j'ay pour vous; & que depuis nôtre ſeparation vous n'eſtes jamais venu dans ce lieu, où vous avez fait tant de deſordre, que je n'aye été preſte à vous parler, & à vous dire, que je ne pouvois vivre ſans vous. Je ne ſçay même, ſi je ne vous l'aurois point dit, le ſoir que vous attaquâtes Dom Manrique, & que vous me donnâtes de nouvelles marques de ces ſoupçons, qui ont fait tous nos malheurs. Adieu, Alphonſe, ſou-

venez-vous quelquefois de moi, & ſouhaittez pour mon repos, que je ne me ſouvienne jamais de vous.

Il ne manquoit plus à mon malheur que d'apprendre, que Belaſire m'aimoit encore; qu'elle ſe fût peut-eſtre redonnée à moy ſans le dernier effet de mon extravagance; & que le même accident qui m'avoit fait tuer mon meilleur ami me faiſoit perdre ma maîtreſſe, & la contraignoit de ſe rendre malheureuſe pour tout le reſte de ſa vie.

Je demandai à celui qui m'avoit apporté cette lettre où étoit Belaſire; il me dit qu'il l'avoit conduite dans un monaſtere de Religieuſes fort auſteres, qui étoient venuës de France depuis peu; qu'en y entrant, elle luy avoit donné une lettre pour ſon pere, & une autre pour moy. Je courus à ce monaſtere, je demandai à la voir, mais inutilement. Je trouvai le Comte de Guevarre qui en ſortoit; toute ſon au-

Digitized by Google

autorité, & toutes ſes prieres avoient été inutiles pour la faire changer de reſolution. Elle prit l'habit quelque temps aprés. Pendant l'année qu'elle pouvoit encore ſortir, ſon Pere & moi fiſmes tous nos efforts pour l'y obliger; je ne voulus point quitter la Navarre, comme j'en avois fait le deſſein, que je n'euſſe entierement perdu l'eſperance de revoir Belaſire: Mais le jour que je ſçûs qu'elle étoit engagée pour jamais; je partis ſans rien dire. Mon Pere étoit mort; & je n'avois perſonne qui me pût retenir. Je m'en vins en Catalogne, dans le deſſein de m'embarquer, & d'aller finir mes jours dans les deſerts de l'Afrique. Je couchai par hazard dans cette maiſon; elle me plût; je la trouvai ſolitaire, & telle que je la pouvois deſirer. Je l'achetai; j'y mene depuis cinq ans une vie auſſi triſte, que doit faire un homme, qui a tué ſon ami, qui a rendu malheu-

Digitized by Google

reuſe la plus eſtimable perſonne du monde, & qui a perdu par ſa faute le plaiſir de paſſer ſa vie avec elle. Croirez-vous encore, Seigneur, que vos malheurs ſoient comparables aux miens?

Alphonſe ſe tut à ces mots, & il parut ſi accablé de triſteſſe, par le renouvellement de douleur que lui apportoit le ſouvenir de ſes malheurs, que Conſalve crut pluſieurs fois qu'il alloit expirer. Il lui dit tout ce qu'il crût capable de lui donner quelque conſolation; mais il ne pût s'empêcher d'avoüer en lui-même que les malheurs qu'il venoit d'entendre pouvoient au moins entrer en comparaiſon avec ceux qu'il avoit ſoufferts.

Cependant la douleur qu'il ſentoit de la perte de Zayde, augmentoit tous les jours; il dit à Alphonſe, qu'il vouloit ſortir de l'Eſpagne, & aller ſervir l'Empereur, dans la guerre qu'il avoit contre les Sar-

Sarrasins, qui s'étant rendus maîtres de la Sicile faisoient de continuelles courses en Italie. Alphonse fut sensiblement touché de cette resolution; il fit tous ses efforts pour l'en détourner; mais ses efforts furent inutiles.

L'inquiétude que donne l'amour ne pouvoit laisser Consalve dans cette solitude; & il étoit pressé d'en sortir par une secrette esperance, qu'il ne connoissoit pas lui-même, de pouvoir retrouver Zayde. Il resolut donc de partir & de quitter Alphonse: Il n'y eut jamais une plus triste separation; ils parlerent de tous les malheurs de leur vie; ils y ajoûterent celui de ne se plus voir; & après s'estre promis de se donner de leurs nouvelles, Alphonse demeura dans sa solitude, & Consalve s'en alla coucher à Tortose.

Il se logea proche d'une maison dont les jardins faisoient une des plus grandes beautez de la

Ville; il ſe promena tout le ſoir, & même pendant une partie de la nuit ſur les bords de l'Ebre. S'étant laſſé de ſe promener, il s'aſſit au pied d'une terraſſe de ces beaux jardins: elle étoit ſi baſſe, qu'il entendit parler des perſonnes qui s'y promenoient: Ce bruit ne le détourna pas d'abord de ſa réverie; mais enfin, il en fût détourné par un ſon de voix qui luy parut ſemblable à celui de Zayde, & qui lui donna malgré luy de l'attention & de la curioſité. Il ſe leva pour eſtre plus proche du haut de la terraſſe; d'abord il n'entendit rien, parce que l'allée où ſe promenoient ces perſonnes finiſſoit au bord de la terraſſe, où il étoit; & que lors qu'elles étoient à ce bord elles retournoient ſur leurs pas, & s'éloignoient de luy. Il demeura au même lieu, pour voir ſi elles ne reviendroient point: Elles revinrent comme il l'avoit eſpé-

ré,

Digitized by Google

ré; & il entendit cette même voix qui l'avoit surpris. Il y a trop d'opposition, disoit-elle, dans les choses qui pourroient faire mon bonheur: Je ne puis esperer d'estre heureuse; mais je serois moins à plaindre si j'avois pû lui faire connoître mes sentimens, & si j'étois assurée des siens. Aprés ces paroles, Consalve n'en entendit plus de bien distinctes; parce que celle qui parloit, commençoit à s'éloigner: Elle revint une seconde fois parlant encore. Il est vrai, disoit-elle, que le pouvoir des premieres inclinations, peut excuser celle que j'ai laissée naître dans mon cœur; mais quel bizarre effet du hazard, s'il arrive que cette inclination, qui semble s'accorder avec ma destinée, ne serve peut-estre quelque jour qu'à me la faire suivre avec douleur. Ce fut tout ce que Consalve put entendre: La grande ressemblance de cette voix avec celle de Zayde lui causa de l'eston-

nement ; & peut-estre auroit-il soupçonné, que c'étoit elle-même, sans que cette personne parloit Espagnol. Quoi qu'il eût trouvé quelque chose d'étranger dans l'accent, il n'y fit pas de reflexion, parce qu'il étoit dans une extremité de l'Espagne, où l'on ne parle pas comme en Castille. Il eut seulement pitié de celle qui avoit parlé ; & ses paroles lui firent juger qu'il y avoit quelque chose d'extraordinaire dans sa fortune.

Le lendemain il partit de Tortose pour s'aller embarquer ; après avoir marché quelque temps, il vit au milieu de l'Ebre, une barque fort ornée, couverte d'un pavillon magnifique, relevé de tous les côtez, & dessous plusieurs femmes, parmi lesquelles il reconnut Zayde. Elle étoit debout comme pour mieux voir la beauté de la riviere ; & il paroissoit neanmoins qu'elle rêvoit profondément. Il faudroit comme

Con-

Consalve avoit perdu une Maîtresse sans esperance de la revoir, pour pouvoir exprimer ce qu'il sentit en revoyant Zayde. Sa surprise & sa joie furent si grandes, qu'il ne sçavoit où il étoit ni ce qu'il voyoit: Il la regardoit attentivement; & reconnoissant tous ses traits il craignoit de se méprendre. Il ne pouvoit s'imaginer, que cette personne dont il se croyoit separé par tant de mers, ne le fût que par une riviere. Il vouloit pourtant aller à elle; il vouloit lui parler; il vouloit qu'elle le vît; il craignoit de lui déplaire; & n'osoit se faire remarquer ni témoigner sa joye devant ceux qui étoient avec elle. Un bonheur si imprévû, & tant de pensées differentes, ne lui laissoient pas la liberté de prendre une resolution; mais enfin après s'estre un peu remis, & s'estre assuré qu'il ne se trompoit pas, il se détermina à ne se point faire connoître à Zayde;

Digitized by Google

de ; & à ſuivre ſa barque juſques au Port. Il eſpera d'y trouver quelque moien de parler à elle en particulier ; il crut qu'il apprendroit le lieu de ſa naiſſance, & celuy où elle alloit ; il s'imagina même qu'il pourroit juger en voyant ceux qui étoient dans la barque, ſi ce rival à qui il croyoit reſſembler étoit avec elle : Enfin il penſa qu'il alloit ſortir de toutes ſes incertitudes, & qu'il pourroit au moins témoigner à Zayde l'amour qu'il avoit pour elle. Il eût bien ſouhaité que ſes yeux euſſent été tournez de ſon côté ; mais elle révoit ſi profondément, que ſes regards demeuroient toûjours attachez ſur la riviere. Au milieu de ſa joie il ſe ſouvint de la perſonne qu'il avoit entenduë dans le jardin de Tortoſe ; & quoi qu'elle eût parlé Eſpagnol, l'accent étranger qu'il avoit remarqué, & la veuë de Zayde ſi proche de ce même lieu lui fit croire, que ce pouvoit

eſtre

estre elle-même. Cette pensée troubla le plaisir qu'il avoit de la revoir, il se souvint de ce qu'il lui avoit oüi dire d'une premiere inclination ; & quelque disposition qu'on aye à se flatter, il étoit trop persuadé que Zayde avoit pleuré un Amant qu'elle aimoit, pour croire qu'il pût prendre part à cette premiere inclination. Mais les autres paroles, qu'elle avoit dites & qu'il avoit retenuës luy laissoient de l'esperance. Il s'imaginoit qu'il n'étoit pas impossible, qu'il n'y eût quelque chose d'avantageux pour lui ; il revint ensuite à douter que ce fût Zayde qu'il eût entenduë, & il trouvoit peu d'apparence qu'elle eût appris l'Espagnol en si peu de temps.

Le trouble que lui causoient ses incertitudes se dissipa ; il s'abandonna enfin à la joie, d'avoir retrouvé Zayde ; & sans penser davantage s'il étoit aimé, ou s'il ne l'étoit pas, il pensa seulement au

plaisir

plaisir qu'il alloit avoir d'être encore regardé par ses beaux yeux. Cependant il marchoit toujours le long de la riviere en suivant la barque ; & quoi qu'il allât assez vîte, des gens à cheval qui venoient derriere lui le passerent. Il se détourna de quelques pas pour empêcher, qu'ils ne le visent ; mais comme il y en avoit un qui venoit seul un peu aprés les autres, la curiosité d'apprendre quelque chose de Zayde, lui fit oublier le soin de ne se pas faire voir, & il demanda à ce Cavalier, s'il ne sçavoit point qui étoient ces personnes qu'il voyoit dans cette barque. Ce sont, lui répondit-il, des personnes considerables parmi les Maures, qui sont à Tortose, il y a déja quelques jours ; & qui s'en vont prendre un grand vaisseau pour s'en retourner en leur païs. En parlant ainsi, il regarda Consalve avec beaucoup d'attention, & prit le galop pour re-

rejoindre ſes compagnons. Conſalve demeura fort ſurpris de ce qu'il venoit d'apprendre, & il ne douta plus, puis que Zayde avoit couché à Tortoſe, que ce ne fût elle même, qu'il eût entenduë parler dans ce jardin. Un tour que la riviere faiſoit en cet endroit, & un chemin eſcarpé, qui ſe trouva ſur le bord, lui fit perdre la vûë de Zayde: Dans ce même moment tous ces hommes à cheval qui l'avoient paſſé revinrent à lui; il ne douta point alors qu'ils ne l'euſſent reconnu; il voulut ſe détourner; mais ils l'environnerent d'une maniere, qui lui fit voir qu'il ne pouvoit les éviter. Il reconnut celuy qui étoit à leur teſte, pour Oſiban un des principaux Officiers de la garde du Prince de Leon; & il eut une douleur ſenſible de voir qu'il le reconnoiſſoit auſſi. Sa douleur augmenta de beaucoup lors que cet Officier lui dit, qu'il y avoit pluſieurs jours qu'il le cherchoit;

choit ; & qu'il avoit ordre du Prince de le conduire à la Cour. Quoi, s'écria Conſalve, le Prince n'eſt pas content du traitement qu'il m'a fait, il veut encore m'ôter la liberté ! C'eſt le ſeul bien qui me reſte, & je perirai plutôt que de ſouffrir qu'on me le raviſſe. A ces mots il mit l'épée à la main ; & ſans conſiderer le nombre de ceux qui l'environnoient, il les attaqua avec une valeur ſi extraordinaire, que deux ou trois étoient déja hors de combat, avant qu'il leur eût donné le loiſir de ſe reconnoître. Oliban commanda aux gardes de ne penſer qu'à l'arreſter & de conſerver ſa vie. Ils lui obeïſſoient avec peine, & Conſalve fondoit ſur eux avec tant de furie, qu'ils ne pouvoient plus ſe deffendre ſans l'attaquer. Enfin leur Chef étonné des actions incroyables de Conſalve, & craignant de ne pouvoir executer l'ordre du Prince de Leon, mit pied à terre, &

& tua d'un coup d'épée le cheval de Conſalve. Ce cheval en tombant embaraſſa tellement ſon maître dans ſa chute, qu'il lui fut impoſſible de ſe dégager: Son épée ſe rompit; tous ceux qui l'attaquoient l'environnerent; & Oliban lui repreſenta avec beaucoup de civilité, le grand nombre qu'ils étoient contre lui ſeul, & l'impoſſibilité de ne pas obeïr. Conſalve ne le voyoit que trop; mais il trouvoit un ſi grand malheur d'eſtre conduit à Leon, qu'il ne pouvoit s'y reſoudre. Zayde qu'il venoit de retrouver, & qu'il alloit perdre, étoit le comble de ſon deſeſpoir; & il parut en un ſi étrange état, que l'Officier de Dom Garcie s'imagina que la penſée des mauvais traitemens qu'il attendoit de ce Prince, lui donnoit cette grande repugnance à l'aller trouver. Il faut, Seigneur, lui dit-il, que vous ignoriez ce qui s'eſt paſſé à

Leon

Leon depuis quelque temps, pour craindre autant que vous le faites d'y retourner. J'ignore toutes choſes, répondit Conſalve, je ſçai ſeulement, que vous me feriez plus de plaiſir de m'ôter la vie que de me conduire au Prince de Leon. Je vous en dirois davantage, repliqua Oliban, ſi ce Prince ne me l'avoit expreſſément défendu; mais je me contente de vous aſſurer, que vous n'avez rien à craindre. J'eſpere, répondit Conſalve, que la douleur d'être conduit à Leon m'empêchera d'y arriver en état de ſatisfaire la cruauté de Dom Garcie. Comme il achevoit ces paroles il revit la barque de Zayde; mais il ne vit plus ſon viſage: Elle étoit aſſiſe & tournée du côté oppoſé au ſien. Quelle deſtinée que la mienne, dit-il en lui-même! Je perds Zayde dans le même moment que je la retrouve. Quand je la voyois, & que je lui parlois dans la maiſon d'Alphonſe, elle

ne

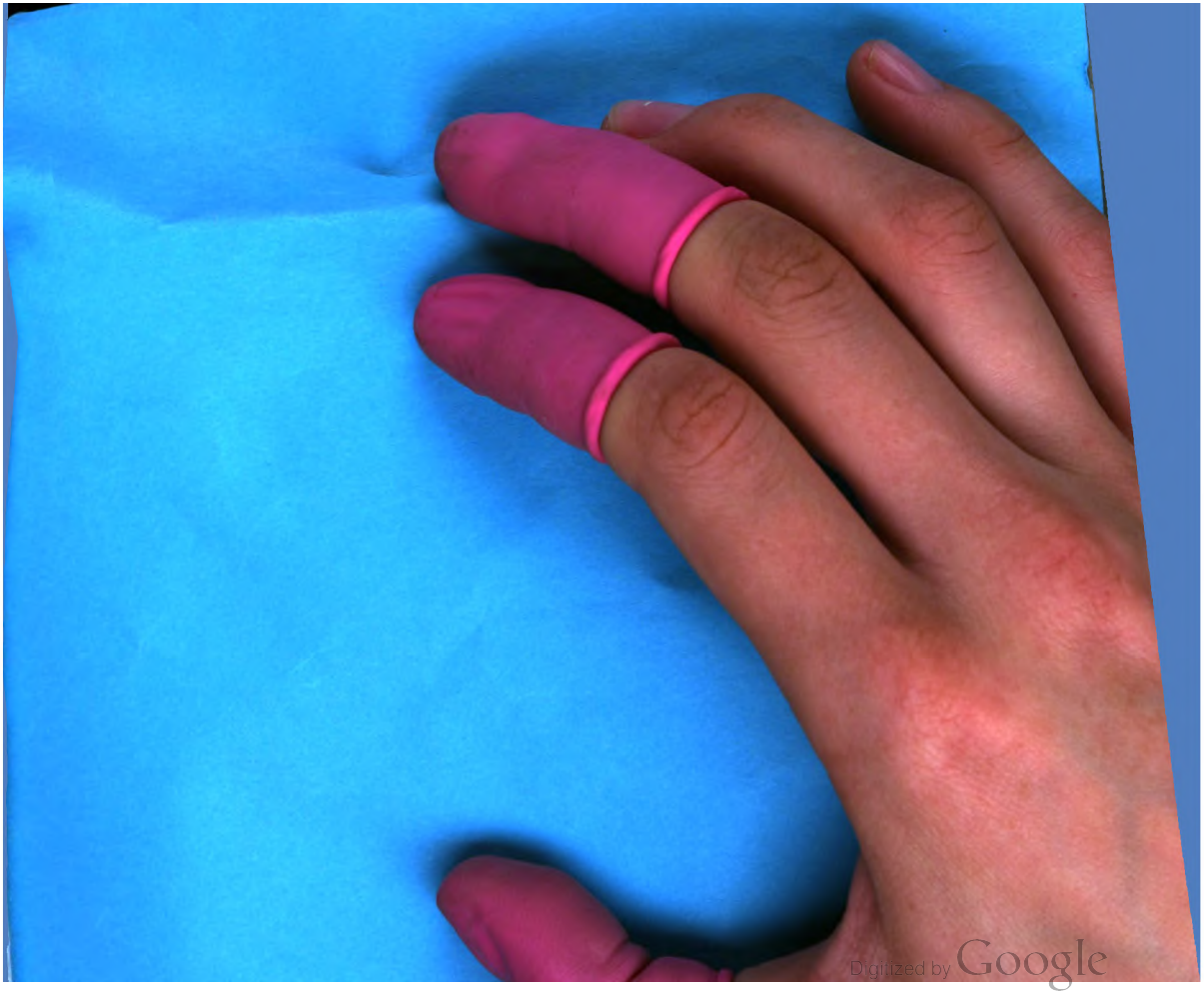
ne pouvoit m'entendre : Lors que je l'ay rencontrée à Tortose, & que j'en pouvois estre entendu, je ne l'ai pas reconnuë ; & maintenant que je la voi, que je la reconnois, & qu'elle pourroit m'entendre, je ne sçaurois lui parler, & je n'espere plus de la revoir. Il demeura quelque temps dans ces diverses pensées, puis tout à coup se tournant vers ceux qui le conduisoient, Je ne croi pas, leur dit-il, que vous craigniez que je vous puisse échapper : Je vous demande la grace de me laisser approcher du bord de la riviere, pour parler pendant quelques momens à des personnes que je vois dans cette barque. Je suis tres-fâché, lui répondit Oliban, d'avoir des ordres contraires à ce que vous desirez ; mais il m'est deffendu de vous laisser parler à qui que ce soit ; & vous me permettrez d'executer ce qui m'a été ordonné. Consalve sentit si vivement ce refus, que cet Offi-

Digitized by Google

cier qui remarqua la violence de ſes ſentimens, & qui craignit qu'il n'appellât à ſon ſecours ceux qui étoient dans la barque, ordonna à ſes gens de l'éloigner de la riviere. Ils s'en éloignerent à l'heure même, & conduiſirent Conſalve au lieu le plus commode pour paſſer la nuit. Le lendemain ils prirent le chemin de Leon, & marcherent avec tant de diligence, qu'ils y arriverent en peu de jours. Oliban envoya un des ſiens avertir le Prince de leur arrivée, & attendit ſon retour à deux cens pas de la Ville: Celui qu'il avoit envoyé apporta l'ordre de conduire Conſalve dans le Palais, par un chemin détourné, & de le faire entrer dans le cabinet de Dom Garcie. Conſalve étoit ſi affligé, qu'il ſe laiſſoit conduire ſans demander ſeulement en quel lieu on le vouloit mener.

Fin de la premiere Partie de Zayde.

Digitized by Google


Digitized by Google